

Introduction

Ce livre est le résultat d'un projet de coopération entre des philologues classiques et romanistes ayant pour but de publier une édition critique d'une œuvre de l'autrice et traductrice devenue célèbre sous le nom d'Hélisenne de Crenne¹. Il s'agit du quatrième et dernier livre signé Crenne, contenant une version en prose française des quatre premiers livres de l'*Énéide*, de Virgile². Cette dernière œuvre de l'autrice est encore relativement peu étudiée en comparaison de ses trois livres précédents, sans doute parce qu'il manquait encore une édition critique de la totalité de cet ouvrage.

Tandis que les trois premiers livres de Crenne ont connu plusieurs éditions modernes³, il n'y a en revanche pas eu d'édition intégrale du dernier ouvrage signé Crenne. Le fait est que, mis à part une édition numérique, datant de 2015, d'une partie des *Eneydes* (le Livre IV), aucune édition des *Eneydes* de Crenne n'a été faite depuis l'originale, en 1541 (a.s.). La présente édition vient donc, nous l'espérons, combler une lacune dans la diffusion de l'œuvre crennoise, en complétant la liste des éditions critiques du reste de cette œuvre, produites au cours des dernières décennies du XX^e siècle et au début du XXI^e siècle. Nous

espérons que notre édition des *Eneydes* d'Hélisenne de Crenne s'avérera utile à ceux qui s'intéressent à son œuvre, aux méthodes de traduction au XVI^e siècle français – particulièrement celles concernant des œuvres de l'Antiquité –, ainsi qu'à la langue et à la littérature du même siècle.

Les *Eneydes* occupent à notre avis une place particulière dans la production de Crenne, constituant pour ainsi dire la clé de voûte de son œuvre. Présenté comme une traduction, cet ouvrage diffère du reste de la production de l'autrice, ce qui explique peut-être en partie le fait que c'est le texte de Crenne ayant suscité le moins d'intérêt au cours des siècles⁴, bien qu'il constitue la première traduction en prose française d'une partie substantielle de l'*Énéide*. On peut à ce propos constater que les études portant sur les traductions de l'œuvre de Virgile excluent bien souvent les *Eneydes* de Crenne de leurs présentations⁵. Il est vrai que la version de Crenne de l'*Énéide* a été critiquée quant au fait de ne pas être fidèle au texte source et pour son inclination à trop broder sur le texte de Virgile. Robert Aulotte, qui qualifie la « décoration du style poétique » de Crenne de « détestable », constate sèchement qu'elle

¹ Les résultats présentés dans ce livre sont le fruit d'un projet de recherche financé par le Conseil scientifique national suédois (Vetenskapsrådet, no 421-2013-1056).

² Hélisenne de Crenne (trad.), *Les Quatre premiers livres des Eneydes du treslegant poete Virgile, Traduictz de Latin en prose Francoyse, par ma dame Helisenne*, Paris, Denys Janot, 1541 (désormais *Eneydes*). Nous avons choisi de respecter le système en vigueur lors de la publication du livre (suivant le calendrier julien). Selon le calendrier grégorien, l'année de publication correspond à celle de 1542.

³ Nous citons ici les éditions auxquelles nous ferons référence dans notre introduction : *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours*, éd. par Christine de Buzon, Paris, Champion, [1538] 1997 ; *Les epistres familiares et invectives*, éd. par Jerry C. Nash, Paris, Champion, [1539] 1996 ; *Le Songe de madame Helisenne*, éd. par Jean-Philippe Beaulieu et Diane Desrosiers-Bonin, Paris, Champion, [1540] 2007. Consulter également notre bibliographie.

⁴ Pour une discussion autour des raisons possibles de cette « exclusion », voir p. ex. Diane Desrosiers, « Hélisenne de Crenne et la traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, 2017, vol. 85, no 2, p. 171-190.

⁵ C'est tout juste si Patrick Amstutz les mentionne dans une note en bas de page (« Cinq grandes étapes dans l'art de traduire l'*Énéide* en français », *Revue des Études Latines*, no 80, 2002, p. 13-24). Craig Kallendorf n'inclut pas les *Eneydes* de Crenne dans sa bibliographie rendant compte des éditions imprimées de l'*Énéide*, bien que par exemple la version de l'*Énéide* de 1483, *Le livre des Énéides compilé par Virgille*, et *Les faictz merveilleux de Virgille* (1525) – des versions bien plus libres que celle de Crenne – en fassent partie (Kallendorf, *A Bibliography of the Early Printed Editions of Virgil. 1469-1850*, New Castle, Delaware, Oak Knoll Press, 2012). Dans *Printing Virgil. The Transformation of the Classics in the Renaissance*, Kallendorf mentionne toutefois les *Eneydes* (Kallendorf, *Printing Virgil. The Transformation of the Classics in the Renaissance*, Leiden, Boston, Brill, 2020). Voir aussi Diane Desrosiers, « Hélisenne de Crenne et la traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* », *op. cit.*, p. 180, note 31-32, qui cite des ouvrages ayant omis les *Eneydes* de Crenne de leur présentation des traductions de l'*Énéide*.

est « à laisser de côté »⁶. Il y a pourtant des chercheurs qui ne se sont pas laissé décourager par ces jugements parfois durs, et qui ont contribué à approfondir les analyses et à éclaircir les questionnements autour de l'ouvrage. Ces dernières décennies ont ainsi donné lieu à des études sur les *Eneydes* crennoises menées par entre autres Christine Scollen-Jimack⁷, Diane Wood⁸, Sharon Marshall⁹, Ellen Delvallée¹⁰ et Diane Desrosiers¹¹. À la suite, entre autres de Scollen-Jimack, nous avons, au cours de notre travail, été amenées à nous poser des questions sur la façon de procéder de Crenne lorsqu'elle a élaboré ses *Eneydes* et comment ce travail doit être envisagé. C'est pourquoi la présente introduction se terminera par une réflexion portant sur cette problématique.

Étant donné que, à ce que nous avons pu trouver, une seule édition fut faite au XVI^e siècle des *Eneydes*, il n'y a pas, dans notre édition du texte, d'apparat critique proprement dit. Au lieu de cela, nous avons ajouté une partie contenant, pour chacun des quatre livres traduits par Crenne, et pour chacun de ses chapitres, une comparaison entre la version crennoise de l'*Énéide* avec son texte source. En plus de cela, nous faisons une comparaison continue avec la traduction

réalisée par Octovien de Saint-Gelais (existant sous forme manuscrite à partir de l'an 1500, la première édition imprimée datant de 1509), avec laquelle les *Eneydes* de Crenne ont beaucoup d'affinités.

Mais tout d'abord, afin de faciliter et d'enrichir la lecture du texte, il nous semble utile de situer les *Eneydes* de Crenne dans le contexte dans lequel l'ouvrage fut élaboré. Afin d'esquisser cet arrière-plan, nous nous appuyons sur la recherche antérieure, complétée par quelques éléments nouveaux issus de notre propre travail d'étude.

HÉLISENNE DE CRENNE, UNE FEMME SAVANTE AU XVI^e SIÈCLE FRANÇAIS

En l'état actuel des connaissances, la plupart des chercheurs semblent, dans l'attente de recherches complémentaires, prêter foi aux dires de Nicolas Rumet, chroniqueur affirmant, durant la seconde moitié du XVI^e siècle, que le nom d'Hélisenne de Crenne constitue le nom de plume de Marguerite Briet, née à Abbeville et mariée à Philippe Fournel, Sieur de Crenne¹². Rumet dépeint Crenne comme

6 Robert Aulotte, « Sur quelques traductions françaises d'épopées antiques au XVI^e siècle », in Bernard Guidoux (dir.), *Études de langue et de littérature françaises offertes à André Lanly*, Nancy, Université de Nancy, 1980, p. 9.

7 Christine M. Scollen-Jimack, « Hélisenne de Crenne, Octovien de Saint-Gelais and Virgil », *Studi Francesi* XXVI, 1982, p. 197-210.

8 Diane S. Wood, *Hélisenne de Crenne. At the Crossroads of Renaissance Humanism and Feminism*, Madison-Teaneck, Fairleigh Dickinson University Press, 2000.

9 Sharon Marshall, « The *Aeneid* and the Illusory Authoress : Truth, fiction and feminism in Hélisenne de Crenne's *Eneydes* », 2011 (Thèse de doctorat non publiée, University of Exeter).

10 Ellen Delvallée, « Hélisenne de Crenne : traduire, réécrire, amplifier Virgile au XVI^e siècle », *Exercices de rhétorique*, 2015. Mis en ligne le 17 septembre 2015, consulté le 07 mai 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/416> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.416>.

11 Desrosiers, « Hélisenne de Crenne et la traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* », *op. cit.*

12 Cette identité a cependant été remise en question, voir p. ex. Leah L. Chang, *Into Print. The Production of Female Authorship in Early Modern France*, Newark, University of Delaware Press, 2009 ; Jean Lecoine, « Du récit moralisé au récit moralisant : les Œuvres d'Hélisenne de Crenne et l'*Amant ressuscité de la mort d'amour* », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, no 77, décembre 2013, p. 153-179 ; Anne Réach-Ngô, *L'écriture éditoriale à la Renaissance. Genèse et promotion du récit sentimental français (1530-1560)*, Genève, Droz, 2013. Desrosiers pense pour sa part que l'hypothèse d'un projet d'écriture collective est peu probable, compte tenu de la « cohérence du programme narratif de même que les caractéristiques stylistiques récurrentes » (Desrosiers, « Hélisenne de Crenne et la traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* », *op. cit.*, p. 172).

une « perdocta mulier », une femme savante¹³. On sait toutefois peu de chose sur cette femme, excepté ce qui est indiqué dans un certain nombre d'actes notariaux la concernant et qui nous fournissent quelques informations sur son état civil¹⁴. Nous savons ainsi entre autres qu'elle était mariée, mais qu'il y a eu une séparation des biens entre elle et son mari ; qu'elle a eu avec celui-ci un fils, nommé Pierre, qui a fait des études à « l'Université de Paris », et qu'elle avait une propriété à Paris, place Saint-Germain-des-Prés¹⁵.

L'identification d'Hélisenne de Crenne comme Marguerite Briet semble cependant s'être perdue au fil des siècles ; nous n'avons trouvé aucune source mentionnant cette identité avant celle d'Alcius Ledieu¹⁶ qui attire l'attention sur ce rapprochement, la même information étant quelques années plus tard répétée par Louis Loviot¹⁷. Ainsi, lorsque Hyacinthe Dusevel mentionne Hélisenne de Crenne dans sa *Biographie des hommes célèbres, des savans, des artistes et des littérateurs*

du département de la Somme, datant de 1835¹⁸, ce nom est censé être le vrai nom de l'écrivaine ; aucune mention n'est faite de Marguerite Briet, ou de l'existence d'un nom de plume. Dusevel indique qu'Hélisenne de Crenne a vécu au village de Mailly, et pour renforcer et illustrer son propos, offre en reproduction un portrait présumé de l'auteur¹⁹. Dusevel contribue de cette façon à la création de la *persona* associée avec le nom d'Hélisenne de Crenne, une *persona* d'abord née dans l'œuvre même de l'autrice²⁰.

Tenant compte de l'incertitude quant à la véritable identité d'Hélisenne de Crenne, nous allons pour notre part continuer à utiliser ce nom pour faire allusion à la traductrice – ou peut-être faudrait-il plutôt l'appeler adaptatrice²¹ – qui couronna en 1541 (a.s.) son œuvre littéraire par une version de l'*Énéide* de Virgile.

Quatre livres furent publiés sous le nom d'Hélisenne de Crenne, entre 1538 et 1541, par Denis Janot à Paris : *Les Angoysses douloureuses qui précèdent d'amours*

- 13 Voici ce qu'écrivit Rumet sur Marguerite Briet : « Anno 1540, mense Maio, perdocta mulier, ortu quidem Abbavillaea, nomen Margaritae Brietae habens (vulgo dicebatur Helisenna Crennea), gallico poemate coruscabat apud insignem Parisiorum Augustam ». (Nicolas Rumet, *Nicola et François, maîtres et historiens d'Abbeville au XVI^e siècle. De Abbavilla, capite comitatus Pontivi, excerptum ex Historia Picardiae Nicolai, et suivi d'Extraits de la Chronique du pays et comté de Ponthieu, de François*, publication et notes par Ernest Prarond, Paris, A. Picard et fils, 1902, p. 37.) Dans une note, Prarond traduit et commente ainsi cette mention de Rumet : « Marguerite Briet, plus communément connue sous son pseudonyme – littéraire – d'Hélisenne Crenne, femme poète, et perdocta, née à Abbeville, et qu'un poème en langue française mettait alors en lumière dans Paris. Je n'ai jamais rencontré ce poème. Rumet sauve peut-être tout ce que l'on peut savoir de cette Louise Labbé abbevilloise ».
- 14 Voir Louis Loviot, « Hélisenne de Crenne », *Revue des Livres anciens*, tome II, 1917, p. 137-145 ; Verdun-Léon Saulnier, « Quelques nouveautés sur Helisenna de Crenne », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 4^{ème} série, no 4, 1964, p. 459-463 ; Jérôme Vercruysse, « Hélisenne de Crenne notes biographiques », *Studi Francesi*, no 31, anno IX, 1967, p. 77-81 ; Micheline Agache-Lecat, « Hélisenne de Crenne et les généalogistes abbevillois », *Bulletin de la Société d'émulation historique et littéraire d'Abbeville*, 1970, p. 337-43 ; Christine de Buzon, « Les Angoysses douloureuses d'Hélisenne de Crenne (1538) : Lectures et « écritures », thèse de doctorat, Université de Tours, 1990 ; Christine de Buzon dans son introduction aux *Angoysses douloureuses*, 1997, p. 9-10.
- 15 Voir p. ex. Christine de Buzon, introduction aux *Angoysses douloureuses*, *op. cit.*, p. 10.
- 16 Alcius Ledieu, Notice dans *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux. Correspondance littéraire, Notes and Quéries français*, Année 40, vol. 50, deuxième semestre, le 10 juillet 1904, p. 33.
- 17 Loviot, « Hélisenne de Crenne », *op. cit.*
- 18 Hyacinthe Dusevel, *Biographie des hommes célèbres, des savans, des artistes et des littérateurs du département de la Somme*, Amiens, Prévoist-Allo, 1835.
- 19 Dusevel, *Biographie des hommes célèbres*, *op. cit.* La lithographie se trouve entre les pages 210 et 211.
- 20 Voir Diane Wood, « The Evolution of Hélisenne de Crenne's Persona », *Symposium : A Quarterly Journal in Modern Literatures*, 45.2, 1991, p. 140-51 ; Diane Wood, *Hélisenne de Crenne. At the Crossroads of Renaissance*, *op. cit.* ; Britt-Marie Karlsson, « (Auto)représentations d'Hélisenne de Crenne. Portraits intra-, inter- et épitextuels », in Britt-Marie Karlsson et Anna Forné (éd.), *Stratégies autofictionnelles / Estrategias autoficcionales*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2014, p. 37-66 ; Polly Bromilow, « Power through Print », *op. cit.*, p. 292-96.
- 21 La page de titre des *Eneydes* de Crenne annonce que cet ouvrage constitue une « traduction » des premiers quatre livres de l'épopée virgilienne. Nous discuterons du sens de ce terme et de termes avoisinants dans notre chapitre sur la traduction au XVI^e siècle français, mais quelle que soit finalement notre évaluation du texte, nous nous permettrons d'utiliser le terme de traductrice pour désigner Hélisenne de Crenne, ceci en respectant l'usage de l'époque.

(1538)²², *Epistres familières et invectives* (1539)²³, *Le Songe de madame Hélisenne* (1540)²⁴, et finalement *Les Quatre premiers livres des Eneydes du treslelegant poete Virgile, Traduictz de Latin en prose Francoyse, par ma dame Helisenne* (1541 a.s.)²⁵.

Nous pouvons constater que, tandis que les trois premiers livres de Crenne semblent avoir rencontré beaucoup de succès, avec au moins huit éditions entre 1538 et 1560 pour le premier²⁶, ainsi que la publication d'un recueil réunissant ceux-ci sous le titre *Les Œuvres de Ma Dame Helisenne* (en 1543, pour la première impression), sa version des quatre premiers chants de l'*Énéide* n'a pas connu d'édition intégrale ultérieure à celle de 1541²⁷. Bien que cette dernière œuvre soit par la suite partiellement tombée dans

oubli, elle est parfois mentionnée au cours des siècles, par exemple dans les « bibliothèques » de Du Verdier ([1584] 1773) et celle de l'abbé Goujet (1747)²⁸.

VIRGILE ET L'ÉNÉIDE AU XVI^E SIÈCLE FRANÇAIS

Afin de mieux comprendre et apprécier la tâche accomplie par Crenne lorsqu'elle choisit de traduire l'*Énéide*, cette œuvre canonique, il importe d'examiner l'importance de celle-ci, et de Virgile, à l'époque de Crenne. L'œuvre de Virgile est lue, étudiée et commentée depuis l'Antiquité ; elle a donné lieu à différentes interprétations et a été utilisée à différentes fins, entre autres pédagogiques²⁹. Plusieurs contemporains de Virgile ont écrit sur sa vie et son œuvre³⁰, et déjà les premiers commentateurs de son œuvre ont inclus

22 Édition critique par Christine de Buzon, *op. cit.*, 1997.

23 Édition critique par Jerry C. Nash, *op. cit.*, 1996.

24 Édition critique par Jean-Philippe Beaulieu et Diane Desrosiers-Bonin, *op. cit.*, 2007.

25 L'ensemble de cette œuvre constitue selon Desrosiers « le plus large corpus féminin imprimé au cours de la première moitié du XVI^e siècle » (Desrosiers, « Hélisenne de Crenne et la traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* », *op. cit.*, p. 172). Notons la régularité de la publication des ouvrages de Crenne ; on pourrait, comme le suggère Polly Bromilow, y deviner un plan préétabli, conçu pour maximiser les ventes (Polly Bromilow, « Power through Print. The Works of Hélisenne de Crenne », in Susan Broomhall (dir.), *Women and Power at the French Court, 1483-1563*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2018, p. 295). En ce qui concerne la publication des *Œuvres* d'Hélisenne de Crenne, voir Michèle Clément, « Nom d'auteur et identité littéraire : Louise Labé Lyonnaise. Sous quel nom être publiée en France au XVI^e siècle ? », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, no 70, 2010, p. 72-101 ; Christine de Buzon et Michèle Clément, « Œuvres et collection : l'emploi du mot œuvres dans un titre français avant 1560 et l'impression des Œuvres d'un auteur avant 1560 en France », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, no 74, 2012, p. 135-159.

26 Wood, *Hélisenne de Crenne. At the Crossroads of Renaissance*, *op. cit.*, p. 27.

27 Il y a toutefois l'édition réalisée par Ellen Delvallée en 2015, en vue du Concours de l'Agrégation des lettres classiques, du quatrième livre de la version crennoise de l'*Énéide* (Hélisenne de Crenne (trad.), « La Translation du quatrième Livre des Énéides de Virgile », éd. Ellen Delvallée, *Exercices de rhétorique* [En ligne], 5 | 2015, mis en ligne le 24 septembre 2015, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/417> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.417>.

28 Rigoley de Juvigny, *Les Bibliothèques françaises de La Croix-du-Maine et de Du Verdier*, tome premier, Paris, Saillant & Nyon, 1772, p. 362 ; Claude Pierre, abbé de Goujet, *Bibliothèque française, ou Histoire de la littérature française*, 18 tomes, Paris, Pierre-Jean Mariette, 1741-1756.

29 Voir p. ex. Craig Kallendorf, « Virgil in the Renaissance Class-Room : From Toscanella's *Osservazioni [...] sopra l'opere di Virgilio* to the *Exercitationes rhetoricae* », in Juanita Feros Ruys, John O. Ward & Melanie Heyworth (éd.), *The Classics in the Medieval and Renaissance Classroom*, 2013, Turnhout, Brepols, p. 309-328 ; Valerie Worth-Stylianou, « Virgilian Space in Renaissance French Translations », in Phillip John Usher, Isabelle Fernbach (éd.), *Virgilian Identities in the French Renaissance*, Cambridge, Brewer, 2012, p. 121 : « Since the *Aeneid* was a staple text of the classroom, many sixteenth-century readers would have had practical reasons for obtaining a French 'crib' » ; Valerie Worth-Stylianou, « Translations from Latin into French in the Renaissance », in Gerald Sandy (éd.), *The Classical Heritage in France*, Leiden, Boston, Brill, 2002, p. 143), souligne le fait que les lecteurs visés par la publication influencent son format : « One type of translation, however, was guaranteed a larger share of the market : that either intended for or turned to pedagogic ends. This latter distinction is, as we shall see, significant since we need to distinguish between on the one hand those texts initially presented as school textbooks or cribs, and on the other hand translations published in a pedagogic format in second or subsequent editions ».

30 Voir p. ex. Jan M. Ziolkowski & Michael C. J. Putnam (éd.), *The Virgilian Tradition. The First Fifteen Hundred Years*, New Haven & London, Yale University Press, 2008, p. 5-14.

des *Vitae Virgilianae* dans leurs éditions de l'œuvre virgilienne. Plus tard naîtront des légendes sur le poète, lui attribuant des dons exceptionnels, voire des pouvoirs magiques³¹. Parallèlement, et souvent entrelacés à ces *Mirabilia*, existaient des contes sur les amours de Virgile, rappelant la tradition populaire des récits facétieux et souvent scabreux³². Ce sont là des récits qui dissocient bien souvent le poète de son œuvre littéraire par des narrations mettant en avant un Virgile transformé en farceur ou en magicien, ces récits ne faisant nullement référence à son activité littéraire³³. Hélisenne de Crenne renoue pour sa part avec cet héritage dans sa présentation de la vie de Virgile, en mettant toutefois en avant la valeur des créations littéraires du poète³⁴.

La Renaissance a connu de nombreuses éditions de l'*Énéide*³⁵, ainsi que du reste de l'œuvre virgilienne. En France, on dénombre plus de cent éditions de cette œuvre au cours du XVI^e siècle, l'*Énéide* représentant le « modèle par excellence » à imiter³⁶. Les éditions de l'*Énéide* de Josse Badius Ascensius vont dominer l'édition française des trois premières décennies de

ce siècle. Ces éditions comportent les commentaires de Servius, ainsi que ceux de commentateurs plus « modernes », certaines éditions contenant jusqu'à dix couches de commentaires³⁷. Les commentaires de Servius, les plus influents, furent également publiés séparément³⁸. Des formats plus petits que les in-folios utilisés initialement vont avec le temps commencer à circuler, plus commodes et moins chers, contenant souvent le récit de la vie de Virgile dans la version de Donatus³⁹.

LES TRADUCTIONS PRÉCÉDENTES DE L'*ÉNÉIDE* EN FRANÇAIS

Si nous avons affirmé que les *Eneydes* de Crenne constituent la première traduction de l'*Énéide* en prose française, il faut préciser que cette assertion est basée sur le fait que c'est la première version en prose d'une partie de l'*Énéide* qui est clairement présentée comme une traduction et qui reste relativement fidèle au texte d'origine, du moins en comparaison avec les peu

- 31 Voir André Vernet, « Virgile au Moyen Âge », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 126e année, no 4, 1982, p. 761-762 ; Fabio Stok, « The Life of Vergil before Donatus », in Joseph Farrell & Michael C. J. Putnam (éd.), *A Companion to Vergil's Aeneid and its Tradition*, Chichester; Malden, MA, Wiley-Blackwell, 2010, p. 107-120 ; Domenico Comparetti, *Vergil in the Middle Ages*, trad. E.F.M. Benecke, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1997 [1885 pour l'original italien].
- 32 Dans le contexte du XVI^e siècle français, citons notamment les *Faictz merveilleux de Virgile*, réimpression textuelle de l'édition sans date, Genève, J. Gay et fils, 1861. Voir également John Webster Spargo, *Virgil the Necromancer. Studies in Virgilian Legends*, Cambridge, Harvard University Press, 1934 ; Vernet, « Virgile au Moyen Âge », *op. cit.*, p. 761-772.
- 33 Ziolkowski & Putnam (éd.), *The Virgilian Tradition*, *op. cit.*, p. 829.
- 34 La tradition de Virgile magicien a été amplement examinée par Comparetti, *Vergil in the Middle Ages*, *op. cit.* ; Spargo, *Virgil the Necromancer*, *op. cit.* ; Vernet, « Virgile au Moyen Âge », *op. cit.* ; Jacques Berlioz, « Virgile dans la littérature des *exempla* (XIII^e-XV^e siècles) », in *Lectures médiévales de Virgile. Actes du colloque de Rome (25-28 octobre 1982)*, Rome, École Française de Rome (*Publications de l'École française de Rome*, 80), 1985, p. 65-120 et Jacques Poucet, « Des statues aux clochettes et un miroir : deux instruments magiques pour protéger Rome », *Folia Electronica Classica* (Louvain-la-Neuve), 26, 2013, entre autres. Si l'on admire l'élégance du style du poète, on a souvent fait des interprétations allégoriques de son œuvre. Alice Hulubei rappelle qu'au Moyen Âge, « on voyait dans les œuvres de Virgile la prophétie, le miracle, la science ; Virgile, magicien, connaissait la formule pour se rendre maître du monde invisible et évoquer les pâles ombres des enfers ; prophète du Christ, il annonçait la nativité du Seigneur ; homme de sciences, il détenait toutes les spécialités : astronomie, sciences naturelles, médecine, mathématiques » (Alice Hulubei, « Virgile en France au XVI^e siècle. Éditions, traductions, imitations », *Revue du seizième siècle*, t. 18, 1931, p. 5-6.)
- 35 Desrosiers, « Hélisenne de Crenne et la traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* », *op. cit.*, p. 176. On peut constater le grand nombre d'éditions de l'œuvre de Virgile en consultant par exemple le catalogue universel développé par l'université écossaise de St Andrews : *Universal Short Title Catalogue* : <https://www.ustc.ac.uk/>.
- 36 Desrosiers, « Hélisenne de Crenne et la traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* », *op. cit.*, p. 171.
- 37 Hulubei, « Virgile en France au XVI^e siècle », *op. cit.*, p. 14.
- 38 Marshall, « The *Aeneid* and the Illusory Authoress », *op. cit.*, p. 69.
- 39 Hulubei, « Virgile en France au XVI^e siècle », *op. cit.*, p. 15.

fiables versions en prose qui l'ont précédée⁴⁰. Ayant opté pour la prose, Crenne se démarque d'Octovien de Saint-Gelais par la forme (Saint-Gelais utilisant les décasyllabes), tout aussi bien que par le choix de ne traduire que les quatre premiers des douze livres qui forment l'Énéide.

Cela dit, il existait avant la traduction de Saint-Gelais et de Crenne des ouvrages en prose incorporant des parties de l'Énéide, les intégrant souvent dans une trame narrative incluant aussi d'autres matériaux, et qui, pour cette raison, ne sont habituellement pas considérés comme des traductions en soi. Nous allons dans ce qui suit, outre la traduction de Saint-Gelais, aborder deux ouvrages dont les titres affichent clairement qu'il s'y agit de l'Énéide et d'Énée, mais qu'on ne peut pas tenir pour des traductions « fidèles » : *Le Roman d'Enéas* (anonyme, vers 1160) et *Le livre des Énéydes compilé par Virgille* (publié par Guillaume Le Roy en 1483).

Nous tenons à mentionner d'abord quelques ouvrages évoquant d'une façon ou d'une autre l'Énéide ; ceux-ci seront traités plus avant dans notre introduction. Il s'agira des *Illustrations de Gaule et singularitez de Troye* de Jean Lemaire de Belges, datant du début du XVI^e siècle, et souvent citées comme une source importante de Crenne⁴¹. Nous aurons aussi lieu de revenir sur *La Mer des hystoires* (1488 pour la première édition) et sur *L'hystoire du Preux Meurvin, filz de Oger le Dannoy* (1540) afin de confronter leurs contenus à quelques aspects spécifiques de la version crennoise de l'Énéide⁴².

Les *Eneydes* de Crenne arrivent par conséquent tôt dans l'histoire des traductions françaises de l'Énéide ; elles seront cependant suivies de nombreuses tra-

ductions, partielles ou intégrales, au cours du XVI^e siècle, comme celles de Louis Des Masures (1547, 1552, 1557, 1560), de Joachim Du Bellay (1552, 1561), de Pierre Tredehan (1575), de Peletier du Mans (1581), et de Robert et d'Antoine Chevalier d'Agneaux (1582). Octovien de Saint-Gelais, Louis Des Masures et Joachim Du Bellay ont choisi de rendre l'épopée virgilienne en décasyllabes, tandis que Pierre Tredehan, Peletier du Mans, ainsi que Robert et Antoine Le Chevalier D'Agneaux ont opté pour l'alexandrin.

Plusieurs chercheurs ont fait des comparaisons entre différentes traductions de l'Énéide du XVI^e siècle. Worth-Stylianou a examiné et comparé un certain nombre de traductions, entre autres celle de Crenne, ce qui mène la chercheuse à affirmer que la traduction en prose française réalisée par Crenne se rapproche plus de la pratique du Moyen Âge que de celle de la Renaissance par les commentaires ajoutés au texte de Virgile, le divisant également en chapitres⁴³. Worth-Stylianou souligne le changement de genre effectué entre l'édition de 1483, par Guillaume Le Roy, et celles du siècle suivant, la tendance allant de versions romancées en prose à des traductions en vers. Worth-Stylianou constate toutefois que cette évolution n'est pas strictement linéaire⁴⁴ ; à son avis, la version de Crenne s'écarte du développement esquissé en constituant un remaniement de l'Énéide⁴⁵. Nous reviendrons sur cette affirmation dans notre discussion sur la nature de la version de l'Énéide signée Crenne, et nous nous contenterons ici de signaler encore quelques études comparant différentes traductions et adaptations de l'Énéide parues aux XV^e et XVI^e siècles, dont celle de Crenne. Mentionnons, outre les études

⁴⁰ Il y a pourtant des raisons de se poser la question de savoir s'il s'agit véritablement d'une traduction du latin en français, ou plutôt d'une version française basée sur, ou en tout cas inspirée de traductions et de versions précédentes de l'épopée virgilienne. Nous reviendrons à cette problématique dans le chapitre portant sur la nature du texte des *Eneydes*.

⁴¹ Wood, *Hélisenne de Crenne. At the Crossroads of Renaissance*, *op. cit.*, p. 141-43 ; Marshall, « The Aeneid and the Illusory Authoress », *op. cit.*, p. 121.

⁴² Mentionnons aussi dans ce contexte *L'hystoire du puissant chevalier Enée* (1523), ce texte étant une traduction anonyme et adaptation en prose de l'Énéide. Selon les informations que nous avons pu trouver, un seul exemplaire de ce livre est connu, localisé à Séville, Espagne : Biblioteca capitular y Colombina.

⁴³ Worth-Stylianou, « Translations from Latin into French in the Renaissance », *op. cit.*, p. 154-155.

⁴⁴ Worth-Stylianou, « Virgilian Space in Renaissance French Translations », *op. cit.*, p. 118.

⁴⁵ Worth-Stylianou, « Virgilian Space in Renaissance French Translations », *op. cit.*, p. 120.

de Worth-Stylianou, celles de Scollen-Jimack⁴⁶, de Marshall⁴⁷ et de Hulubei⁴⁸.

Nous allons, ci-dessous, nous concentrer sur certains traits précis du texte de Crenne pour examiner dans quelle mesure ils ressemblent à ceux existant dans quelques précédentes versions de l'*Énéide*. Il s'agira notamment d'étudier la scène où Didon accuse Énée de l'abandonner pour se rendre en cachette en Italie, une scène clé du quatrième livre. Nous nous attacherons à analyser la façon dont sont décrits Didon et Énée, les personnages principaux de la partie de l'*Énéide* que Crenne a décidé de retranscrire. Nous chercherons également à établir s'il y a, dans les textes consultés, des éléments qui s'apparentent à la division en chapitres chez Crenne et aux résumés précédant ceux-ci, puisque ces composants ne figurent pas dans le texte source. Nous allons ainsi faire des comparaisons, non seulement avec la traduction de Saint-Gelais, mais également avec deux autres textes : *Le Roman d'Enéas* et *Le Livre des Énéides compilé par Virgile*. Nous avons choisi ces deux dernières œuvres parce que leurs titres signalent clairement une parenté avec l'*Énéide*. Elles intègrent ainsi des parties substantielles de l'*Énéide* dans la trame de leur récit, sans être pour autant des traductions. Tout en tâchant d'établir des similitudes et des différences entre les ouvrages actualisés, nous tenons à souligner le fait qu'il s'agit d'examiner les *Eneydes* de Crenne par rapport à une tradition moyenâgeuse, sans pour autant essayer de mettre au jour des influences.

Le Roman d'Enéas (anonyme, vers 1160)

Nous trouvons une première manifestation d'une version française de l'*Énéide* dans *Le Roman d'Enéas*, qui est une adaptation romancée de l'*Énéide*⁴⁹. Cet ouvrage, datant de la même époque que *Le Roman de Troie*, de Benoît de Sainte-Maure, et *Le Roman de Thèbes* (XII^e siècle), fait, au même titre qu'*Erec et Enide*, de Chrétien de Troyes, et le *Roman d'Alexandre* (la version d'Alexandre de Paris, parue vers la fin du même siècle), partie de ce qu'on appelle les « romans antiques ».

Les « romans antiques » sont des adaptations d'œuvres de l'Antiquité, constituant toutefois des « créations littéraires originales »⁵⁰, qui étaient en même temps lues comme des ouvrages d'histoire⁵¹. Selon Aimé Petit, le rapport entre ces œuvres et l'Antiquité est délicat à établir, étant « aussi lâche qu'étroit » et pouvant varier d'un roman à l'autre, ainsi qu'au sein d'une même œuvre. Benoît de Sainte-Maure a ainsi utilisé *De excidio Trojae* de Darès le Phrygien (VI^e siècle) et l'*Ephemeris belli Trojani* de Dictys de Crète (IV^e siècle)⁵². Les romans antiques – surtout *Le Roman d'Enéas* – donnent de façon générale, et comparés à leurs sources, un rôle plus important à la femme, et aussi aux épisodes amoureux, fréquents avant tout chez Benoît de Sainte-Maure⁵³.

Le Roman d'Enéas est quant à lui constitué de 10332 vers octosyllabiques à rimes plates ; il est organisé en trois parties (sans être pourtant divisé en chapitres, comme les *Eneydes* de Crenne). Ce texte, ayant eu un certain succès⁵⁴, reproduit, en partie, assez fidèlement le texte d'origine⁵⁵, c'est-à-dire l'*Énéide*, mais arrange chronologiquement les événements de l'histoire, y

46 Scollen-Jimack, « Hélisenne de Crenne, Octovien de Saint-Gelais and Virgil », *op. cit.*

47 Marshall, « The *Aeneid* and the Illusory Authoress », *op. cit.*, p. 61-68.

48 Hulubei mentionne les *Eneydes*, sans toutefois avoir consulté ce livre (Hulubei, « Virgile en France au XVI^e siècle », *op. cit.*).

49 Pour la description de cet ouvrage, nous nous basons sur l'édition d'Aimé Petit et son introduction : *Le Roman d'Enéas*, éd. critique d'après le manuscrit B.N. fr. 60, traduction, présentation et notes d'Aimé Petit, Paris, Le Livre de Poche, Lettres gothiques, 1997, p. 7-21 pour l'introduction.

50 Jacques Monfrin, « Les translations vernaculaires de Virgile au Moyen Âge », *Publications de l'École française de Rome*, année 1985, 80, p. 190.

51 Petit, introduction au *Roman d'Eneas*, *op. cit.*, p. 7-8.

52 Petit, introduction au *Roman d'Eneas*, *op. cit.*, p. 7.

53 Petit, introduction au *Roman d'Eneas*, *op. cit.*, p. 8.

54 Monfrin, « Les translations vernaculaires », *op. cit.*, p. 196.

55 Avec les mots d'Aimé Petit, il constitue « souvent le palimpseste » de l'*Énéide* (Petit, introduction au *Roman d'Eneas*, *op. cit.*, p. 9).

introduisant également des éléments étrangers à la célèbre épopée. Si donc *Le Roman d'Enéas* « représente assez souvent une scrupuleuse adaptation de l'*Énéide* de Virgile »⁵⁶, le nom de Virgile n'y apparaît pas et l'adaptateur se permet parfois non seulement de changer l'ordre des événements par rapport au texte de Virgile, mais aussi d'exclure des parties de l'épopée virgilienne, notamment le chant III qui se résume dans *Le Roman d'Enéas* à quatre vers comparé aux 718 vers de Virgile. Certains noms propres et personnages secondaires sont éliminés, une caractéristique également présente dans les *Eneydes* de Crenne⁵⁷. *Le Roman d'Enéas* n'est pas uniquement « une *Énéide* abrégée ou condensée », il pratique également « des synthèses clarificatrices »⁵⁸, ce qui rappelle la façon de procéder d'Hélisenne de Crenne. *Le Roman d'Enéas* témoigne dans l'ensemble

de plus de libertés prises avec son texte source par rapport à ce qu'il est habituel de constater dans d'autres romans antiques contemporains, comme le *Roman de Thèbes* et le *Roman de Troie*, surtout dans sa troisième partie, qui se concentre sur les amours d'Enéas et de Lavinie, ajoutant de surcroît un épisode qui n'existe pas chez Virgile⁵⁹.

Nous allons à présent comparer le *Roman d'Enéas* avec les *Eneydes* de Crenne concernant un passage dans lequel Crenne diverge en partie du texte de Virgile. Il s'agit du passage du Livre IV, dans lequel Didon confronte une dernière fois Énée avant le départ de celui-ci pour l'Italie⁶⁰. Dans le *Roman d'Enéas*, tout comme chez Crenne, Didon semble s'évanouir à la fin de cette scène :

<p>Elle ploie, gient et souspire, encor vouloit assez plus dire quant la repristrent pasmisons qui li tolirent ses raisons. Ses puceles l'en ont portee desi qu'en sa chambre pavee. Danz Eneas forment ploroit et la roïne confortoit, mais riens que dit n'avoit mestier. Il ne se pot plus atargier, le dit aus diex li estuet faire, a cui que viegne a contraire. (<i>Roman d'Eneas</i>, vv. 1940-51)</p>	<p>Elle pleurait, gémissait et soupirait, et elle voulait en dire davantage quand elle fut reprise de pâmoison, ce qui lui fit perdre ses esprits. Ses suivantes l'ont emportée jusqu'à sa chambre pavée. Le seigneur Enéas était tout en pleurs et réconfortait la reine, mais sans aucun succès. Il ne peut plus s'attarder, il lui faut exécuter l'ordre des dieux, n'en déplaie à qui que ce soit. (Trad. en français moderne par Aimé Petit.)</p>
--	--

Tableau 1

Nous constatons qu'ici, Énée, lui-même ému, tâche de réconforter la reine avant de partir. Voici le texte des *Eneydes* crennoises, dans lequel Didon perd clai-

rement connaissance, vu qu'on y parle non seulement de pâmoison⁶¹, mais aussi de « syncopice », c'est-à-dire de 'syncopie'⁶² :

⁵⁶ Petit, introduction au *Roman d'Eneas*, *op. cit.*, p. 11. Selon Monfrin, ce « poème est bien plus proche de l'*Énéide* qu'aucun autre roman antique n'est de sa source » (Monfrin, « Les translations vernaculaires », *op. cit.*, p. 194-95).

⁵⁷ Voir notre section de comparaison entre les *Eneydes*, l'*Énéide* et la traduction de Saint-Gelais.

⁵⁸ Petit, introduction au *Roman d'Eneas*, *op. cit.*, p. 11.

⁵⁹ Petit, introduction au *Roman d'Eneas*, *op. cit.*, p. 14-15.

⁶⁰ Voici le texte de Virgile (4.388-396) : « His medium dictis sermonem abruptum et auras|aegra fugit seque ex oculis auertit et aufert,|linquens multa metu cunctantem et multa parantem|dicere. Suscipiunt famulae conlapsaque membra|marmoreo referunt thalamo stratisque reponunt.|At pius Aeneas, quamquam lenire dolentem|solando cupit et dictis auertere curas,|multa gemens magnoque animum labefactus amore|iussa tamen diuom exsequitur classemque reusit. »

⁶¹ « Pâmoison » : « Évanouissement, perte de connaissance ; défaillance provoquée par une violente émotion » (*Dictionnaire du Moyen Français (1350-1500)*, s.v.).

⁶² « Syncopie » : « Perte de connaissance, évanouissement, syncopie » (*Dictionnaire du Moyen Français (1350-1500)*, s.v.).

En disant telles parolles, pour estre de douleur extreme trop aggressee, son dire fut syncopé : estant tellement angustiee, que les passions de l'ame congregées avec l'infirmité corporelle la stimulerent de la veue d'Eneas se distinguer, pour en lieu taciturne se reduire, laissant celui qui avoit grande timeur, perplexité et doubte dedans son cuer imprimée, lequel bien estimoit pouvoir à ceste anxieuse dame plus long propos tenir pour son douloureux gémissement diminuer : Mais telle fut la superabondante angoisse d'elle, que par terre tumba pasmée. [...] A l'heure les pediseques de Dido, voyantz cest inopiné accident (dont estoient fort contristées) s'efforcent chascune de luy subvenir en ceste syncopice : et feirent bonne diligene de la relever et la transporter en une aornée chambre : à laquelle conduite en ung lict sumptueux la colloquerent pour aulcunement ses lassez membres reposer. Lors Eneas la voyant en telle extremité reduite, meist son sens et subtilité pour la dolente consoler et corroborer, luy disant plusieurs suaves et melliflues parolles, ymaginant par l'efficace d'icelles ses regretz et plainctes sequestrer : et luy estant à ceste chose vigilant et ententif, ne se pouvoit de gémissements contenir. Et par pluralité de foyz amour fervent luy feist sa determination varier : Toutesfois apres avoir assez medité et pensé, toutes amoureuses delectations repulsées, proposa d'imiter la Fortune pour le commandement et vouloir des dieux accomplir⁶³.

Comme c'est souvent le cas, Crenne complète la description, ici en extrapolant sur les sentiments de Didon et d'Énée. Chez Virgile, même si les servantes de Didon doivent la porter, défaillante, jusqu'à sa chambre, le texte ne dit pas de façon explicite qu'elle s'évanouit, et Énée de son côté, bien que tenté de la consoler, s'en va au lieu de la suivre et d'essayer de l'apaiser par de douces paroles.

Nous pouvons ainsi observer, chez Crenne, tout aussi bien que dans *Le Roman d'Enéas*, les traces d'un Énée adapté aux goûts médiévaux. L'Énée du *Roman d'Enéas* s'éloigne selon Petit du « caractère dynastique, national et religieux du poème de Virgile [qui] s'estompe obligatoirement. Le héros du roman médiéval n'est plus le *pius Aeneas* »⁶⁴.

Le livre des Énéydes compilé par Virgille (éd. Guillaume Le Roy, 1483)

Le livre des Énéydes compilé par Virgille est un remaniement en prose de l'*Énéide* écrit par un auteur anonyme. Cette « œuvre composite »⁶⁵ constitue une version de l'*Énéide* bien plus libre que celle de Crenne. Selon Jacques Monfrin, elle réunit une *Histoire de Didon*, probablement conçue dans le troisième quart du XV^e siècle, et « une bonne partie » de l'*Histoire Ancienne jusqu'à César*⁶⁶ (début du XIII^e siècle, dont le destin d'Énée est l'un des éléments)⁶⁷.

Dans *Le livre des Énéydes compilé par Virgille*, les événements de Troie sont résumés au début du livre au lieu d'être racontés par Énée comme chez Virgile. On y trouve, avant la partie du Livre IV de l'*Énéide*, racontant le suicide de Didon, aussi la destinée de la reine carthaginoise telle qu'elle est racontée par Boccace dans *De Casibus virorum illustrium* (ce récit étant inspiré de Justin)⁶⁸ : « J<'>ay proposé cy reciter le cas selon l<'>opinion jehan bocca[c]e qui dit ainsi »⁶⁹. Tout comme les *Eneydes* de Crenne, *Le livre des Énéydes compilé par Virgille*, sans être divisé en chapitres comme chez celle-ci, décompose le texte en parties précédées de résumés de ce qui va advenir, comme on peut le reconnaître dans l'exemple qui suit : « Comment dydo en libie pais estrange achata terre du

⁶³ *Eneydes*, Livre IV, ch. 17-18, f. xc r^o-xc v^o.

⁶⁴ Petit, introduction au *Roman d'Enéas*, *op. cit.*, p. 15. C'est par rapport à la partie ajoutée dans *Le Roman d'Enéas* sur les amours d'Énée et de Lavinie que Petit fait cette remarque, mais nous pensons qu'elle peut s'appliquer également à l'Énée plus courtois de Crenne et dans *Le Roman d'Enéas*.

⁶⁵ Monfrin, « Les translations vernaculaires », *op. cit.*, p. 212.

⁶⁶ Monfrin, « Les translations vernaculaires », *op. cit.*, p. 212.

⁶⁷ Monfrin, « Les translations vernaculaires », *op. cit.*, p. 200-201. Voir aussi Lucien Dugaz : « En France avait paru à Lyon, en 1483, chez l'imprimeur Guillaume Le Roy, un *Livre des Eneydes compilé par Virgille, lequel a esté translaté de latin en François*. Cette œuvre composite n'est pas une traduction : elle compile l'*Histoire ancienne jusqu'à César* et le *Livre de la Roynie Didon de 1472* » (Lucien Dugaz, « Pour en finir avec la Renaissance ? L'exemple d'Octovien de Saint-Gelais et de sa traduction de l'*Énéide* de Virgile (1500) », *Questes*, 2016)

⁶⁸ Monfrin, « Les translations vernaculaires », *op. cit.*, p. 215-16.

⁶⁹ *Le livre des Énéydes*, Lyon, Guillaume Le Roy, 1483, f. b1 v^o.

large d<'>ung cuyr de beuf [d]ont elle edifia la cité de cartage »⁷⁰. Monfrin décrit le texte de l'auteur anonyme comme une « prose abondante et contournée »⁷¹, une constatation qui pourrait également s'appliquer aux *Eneydes* de Crenne. *Le livre des Énéydes* est, comme le sera celui de Crenne, illustré par des gravures sur bois. Une préface affirme que ce livre, « compilé par Virgile tressubtil et ingenieux orateur et poete intitulé esneydes a esté translaté de latin en commun langage »⁷², est utile non seulement aux grands princes et autres nobles, mais aussi

[...] nécessaire à tous citoyens et habitans en villes et chateaulx car ilz verront comme jadis troye la grant et plusieurs aultres places fortes et inexpugnables ont esté assegies aprement et assaliez et aussi corageusement et vaillamment deffendues. Et est ledit livre au temps présent fort nécessaire pour instruire petis et grans pour chascun en son droit garder et deffendre. [C]ar chose plus noble est de mourir que de villainement estre subjugué⁷³.

Arrivé à ce point de notre étude, il nous semble important d'évoquer le premier livre paru sous le nom de Crenne, et de loin le plus célèbre, *Les Angoysses douloureuses*, car le passage que nous venons de citer du *Livre des Énéydes* trouve son équivalent dans l'introduction du second livre des *Angoysses*, dont le propos est en partie de motiver les jeunes hommes « au marcial exercice ». La romancière y fait référence à « l'altissime Alexandre » qui, affirme-t-elle, « assiduellement se delectoit aux lectures de l'Iliade du prince des Poetes Homere », ce qui « l'instigait l'efficace et esmotion à chevalerie »⁷⁴. Crenne continue son propos par la prédiction suivante :

[...] j'ay indubitable foy que l'œuvre presente excitera, non seulement les gentilz hommes modernes, au marcial exercice : mais pour l'advenir stimulera la

posterité future d'estre vrayz imitateurs d'icelluy : ce que par moy distinctement considéré, me faict trouver les peines de ce mien petit labeur assez legieres⁷⁵.

Venons-en maintenant à la façon dont la scène des explications entre Didon et Énée est traduite dans *Le livre des Énéydes* :

dydo eust proposé d<'>en dire encores beaucoup plus. Elle rompit sa parole tout à coup par tres grant douleur<,> se osta et destourna ses yeulx de la clarté où elle estoit enchevy toute pasmee et atachee comme toute morte sans remuer aucunement. Et fut tantost recueillie par ses femmes qui l<'>apporterent en sa chambre marbrine et la poserent sur une couchette. dont enee jacyt qu<'>il en eut pitié grant et compassion et desirast fort la conforter de doulces et amyables parolles pour assoulagier sa douleur en grans soupirs de dueil et desplaisances qu<'>il avoyt de veoir souffrir telle paine à sa doulce amour. Toutesfoys il se determina faisant à la visiter son navire⁷⁶.

Nous constatons que Didon s'évanouit ici, tout comme chez Crenne, et dans *Le Roman d'Enéas*. Par contre, Énée, bien qu'il en ait envie, ne tente pas de lui adresser de douces paroles.

Les Eneydes de Virgille (trad. Octovien de Saint-Gelais, première moitié du XVI^e siècle)

Les Eneydes de Virgille constituent la première traduction intégrale de l'*Énéide* en français. Octovien de Saint-Gelais, évêque d'Angoulême, a transformé les hexamètres de Virgile en décasyllabes à rimes suivies. Cette traduction fut imprimée en 1509 pour la première fois, par les soins de Jean d'Ivry, sept ans après la mort du traducteur⁷⁷. Plusieurs éditions ont suivi, dont celle séparée des *Eneydes* en 1529. Les années 1532 et 1540 verront des éditions des *Cœuvres de Virgile*, contenant, en plus de la traduction des *Eneydes* de Saint-Gelais, la traduction des *Bucolicques* et des

⁷⁰ *Le livre des Énéydes*, op. cit., f. b4 v^o.

⁷¹ Monfrin, « Les translations vernaculaires », op. cit., p. 217.

⁷² *Le livre des Énéydes*, op. cit., f. a2 r^o.

⁷³ *Le livre des Énéydes*, op. cit., f. a2 r^o.

⁷⁴ *Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, op. cit., Seconde partie, p. 228-29/f. AA ii r^o.

⁷⁵ *Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, op. cit., Seconde partie, p. 229/f. AA ii v^o.

⁷⁶ *Le livre des Énéydes*, op. cit., f. e5 r^o.

⁷⁷ Virgile, *Les énéydes de Virgille, translatez de latin en françois, par messire Octavian de Sainct Gelais... reveues et cotez par maistre Jehan d'Ivry*, Paris, A. Verard, 1509.

Géorgiques de Guillaume Michel de Tours⁷⁸. Il existe également quatre manuscrits dont le premier date de l'an 1500 (Ms. Fr. 861, Bibliothèque nationale de France), celui-ci étant illustré et précédé d'une épître au roi⁷⁹. Jean d'Ivry a, avant la publication de la traduction, procédé à certains changements par rapport aux manuscrits, touchant en premier lieu à la syntaxe et au lexique⁸⁰. Les éditions de 1529 et de 1540 ont encore donné lieu à certaines modifications (elles sont entre autres plus richement illustrées que l'édition de 1509). Pour certaines raisons, sur lesquelles nous reviendrons, nous avons choisi d'employer pour nos citations la traduction de Saint-Gelais contenue dans l'édition de 1540. Cette variante, qui est celle qui ressemble le plus à la version crennoise de l'*Énéide*, servira donc de canon pour notre objectif de comparaison.

Vers la fin du prologue du manuscrit datant de 1500 et de la version imprimée de 1509, le traducteur affirme qu'il a l'intention d'« icelluy livre translater de son latin hault et insigne de mot à mot et au plus pres et de le mettre en langue françoise et vulgaire »⁸¹. On peut se demander si la traduction de Saint-Gelais répond à cette aspiration. Scollen-Jimack discute du style prolixe de ce dernier ainsi que de son « infidélité » vis-à-vis du texte de Virgile. Scollen-Jimack constate que la forme poétique rend plus difficile la tâche de rester près du texte d'origine, puisqu'il faut respecter les limites du mètre utilisé (des décasyllabes dans le cas de Saint-Gelais) et des rimes, une excuse qui ce-

pendant n'est pas applicable à la prose d'Hélisenne de Crenne, souligne la chercheuse⁸². Tout en souscrivant à cette affirmation, nous tenons à souligner le fait que la sobriété du texte de Virgile exigeait peut-être des explications pour qu'il soit mieux compris par les lecteurs, du moins ceux qui étaient moins versés dans la littérature de l'Antiquité ; ce n'est pas uniquement une question de rhétorique lorsque les traducteurs s'appliquent à élucider tel passage énigmatique du poète. Cela dit, Lucien Dugaz constate que Saint-Gelais « double les proportions du texte-source », et a recours à de nombreux latinismes⁸³ ; ces derniers seront quelques décennies plus tard déconseillés par Étienne Dolet dans son ouvrage *La manière de bien traduire d'une langue dans une autre* (1540). Dugaz tient néanmoins à souligner les qualités littéraires de la traduction en question, soutenant que

Saint-Gelais reste très fidèle au latin, et les modifications qu'il s'autorise sont plus volontiers des ajouts que des retranchements. [...] Mais le seul intérêt du texte n'est pas là : cette *Énéide* française n'est en effet pas dépourvue de valeur littéraire⁸⁴.

Les *Eneydes* de Crenne sont elles aussi souvent taxées de prolixité et d'abus de latinismes, des traits qui caractérisent d'ailleurs également le reste de son œuvre, dans une telle mesure qu'Étienne Pasquier a affirmé que l'autrice avait servi de modèle à Rabelais pour créer son écolier limousin qui s'exprime en « écorchant

78 Christine M. Scollen signale qu'il y aussi eu, en 1514, une édition par Michel Le Noir de la traduction des *Eneydes* de Saint-Gelais (Christine M. Scollen, « Octovien de Saint-Gelais' Translation of the Aeneid : Poetry or Propaganda ? », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, tome 39, no 2, 1977, p. 259.

79 La Bibliothèque nationale de France possède deux manuscrits (Ms. Fr. 861 et 866, le premier étant consultable en ligne). Un troisième manuscrit se trouve à Philadelphia, University of Pennsylvania (Ms. Codex 909) et un quatrième à la Bibliothèque Royale de Hague (Koninklijke Bibliotheek, Ms. 129 A 7). Il existe deux éditions critiques partielles de la traduction de Saint-Gelais de l'*Énéide* : du Livre VI : Thomas Brückner, *Die erste französische Aeneis, Untersuchungen zu Octovien de Saint-Gelais' Übersetzung Mit einer kritischen Edition des VI. Buches*, Düsseldorf, Droste, 1987, et des Livres I et II : Lucien Dugaz, « J'ai entrepris de coucher en mes vers / Le cas de Troye qui fut mise à l'envers ». *Édition critique des livres I et II de l'Énéide d'Octovien de Saint-Gelais*, mémoire de M2 préparé sous la direction de Gabriella Parussa et Frédéric Duval, Université de Paris-Sorbonne nouvelle, 2015. En ligne à l'adresse www.atilf.fr/dmf/Eneide.

80 Dugaz, « Pour en finir avec la Renaissance ? », *op. cit.*, s. p.

81 *Les énéydes de Virgille*, éd. 1509, f. à ii v°. Même chose pour l'édition de 1540, *Les Eneydes de Virgille*, f. i v°, dans Virgile, *Les oeuvres de Virgile translattées de latin en françoys et nouvellement imprimées veues et corrigées oultre les précédentes impressions*, Paris, Jean Petit, Maurice de la Porte, Jean André, Galliot du Pré, Jean Longis, Arnoul Langlier, 1540.

82 Scollen-Jimack, « Hélisenne de Crenne, Octovien de Saint-Gelais and Virgil », *op. cit.*, p. 199.

83 Dugaz, « Pour en finir avec la Renaissance ? », *op. cit.*, s. p.

84 Dugaz, « Pour en finir avec la Renaissance ? », *op. cit.*, s. p.

le latin » dans son *Pantagruel*⁸⁵ (propos trompeurs, car le *Pantagruel* a précédé les premières œuvres de Crenne de six ans).

En ce qui concerne les latinismes de Saint-Gelais, Dugaz avance une « première explication, toute pragmatique, [qui] tendrait à voir dans cet usage des latinismes une conséquence de l'état de la langue française en 1500, dont le lexique n'offre pas à l'auteur une palette de mots suffisante pour traduire Virgile »⁸⁶. Dugaz cite également quelques passages dans lesquels Saint-Gelais a intégré des commentaires de Servius. Crenne agit de même : parfois elle le fait aux mêmes endroits que Saint-Gelais, mais elle semble aussi avoir consulté le texte de Servius directement, puisqu'il y a des passages où elle emprunte la leçon de Servius, alors que Saint-Gelais ne le fait pas⁸⁷.

Dugaz nous rappelle qu'intégrer ainsi des « éléments exogènes » dans une « translation » ne surprenait guère à l'époque⁸⁸. Hulubei fait pour sa part remarquer que Saint-Gelais renforce parfois les sentiments pour atténuer le lecteur⁸⁹, un procédé que nous retrouvons chez Crenne. Valerie Worth-Stylianou souligne elle aussi cette tendance chez Saint-Gelais :

The translator has a general tendency towards elaboration, in particular adding pathos to descriptions [...], and paraphrasing mythological references [...]. Like many translators of the earlier sixteenth century, he favours the device of reduplication (two words in

French to translate one in Latin [...]). Nonetheless, he gives a rendering of almost every word in the Latin, and [...] seeks to mirror some of the poetic qualities of Virgil's verse⁹⁰.

Worth-Stylianou revient à cette pratique chez Saint-Gelais lorsqu'elle compare la façon dont les traducteurs du XVI^e siècle français rendent un passage spécifique de l'*Énéide*. Il ne s'agit pas uniquement de faire ressortir des sentiments, mais également de renforcer l'impact du texte :

Octovien's version is substantially longer than that of his successors [...]. His prolixity is due in part to the early-sixteenth-century taste for doublets [...], but it is above all a product of his wish to elaborate upon the Virgilian text in order to intensify the impression it creates. We are struck by the number of times that the translator adds epithets or descriptive phrases to emphasise the divine ancestry and the military glory of Aeneas' lineage⁹¹.

La tendance de Saint-Gelais à employer des synonymes est encore plus accusée chez Crenne. Dans la section de commentaires accompagnant la présente édition, nous mettons souvent en parallèle la traduction de Crenne et celle de Saint-Gelais (tout en les comparant au texte de Virgile) ; on peut souvent observer que là où Saint-Gelais utilise deux termes, Crenne rajoute encore des synonymes, en utilisant souvent trois, voire quatre mots ou expressions parallèles⁹².

85 Pasquier affirme que nous (il s'adresse à ses contemporains) devons « nous ayder mesmes du Grec & du Latin, non pour les escorcher ineptement, comme fit sur nostre jeune aage Helisaine, dont nostre gentil Rabelais s'est moqué fort à propos en la personne de l'escolier Limosin, qu'il introduit parlant à Pantagruel en un langage escorche-latin » (Estienne Pasquier, *Choix de Lettres sur la Littérature, la Langue et la Traduction*, publiées et annotées par D. Thicket, Genève, Droz, [1562] 1956). De La Monnaye décrit pour sa part en 1584 Hélienne de Crenne comme « un Auteur capricieux [qui] a écrit en termes François, écorchés du Latin, une Histoire imaginée à plaisir » (dans Rigoley de Juvigny, *Les Bibliothèques françaises de La Croix-du-Maine et de Du Verdier*, op. cit., p. 362).

86 Dugaz, « Pour en finir avec la Renaissance ? », op. cit., s. p.

87 C'est le cas au Livre I, ch. 4 et au Livre IV, ch. 8 et 10 (voir notre section de comparaison entre les *Eneydes*, l'*Énéide* et la traduction de Saint-Gelais).

88 Dugaz, « Pour en finir avec la Renaissance ? », op. cit., s. p.

89 Hulubei, « Virgile en France au XVI^e siècle », op. cit., p. 28.

90 Worth-Stylianou, « Translations from Latin into French in the Renaissance », op. cit., p. 154.

91 Worth-Stylianou, « Virgilian Space in Renaissance French Translations », op. cit., p. 130.

92 Un exemple en est lorsque Didon demande à sa sœur Anne d'aller parler à Énée (Livre IV ch. 20 chez Crenne) : « en motz doulcereux/A l<'>ennemy nostre tant orgueilleux/Remonstres luy qu<'>oncques mais en Aulide/Ja ne donnay à nulz des grecz ayde » (*Les Eneydes de Virgille* (1540), f. xxxv r^o.) ; « et en prononçant parolles melliflues, doulces, et attractives, remonstrer luy pourras que jamais envers luy n'ay offense perpetrée, parquoy telle crudelité je ne merite » (*Eneydes*, f. xci v^o). Dans un autre exemple, Didon multiplie les termes décrivant son malheur : « et accompagnée d'infelicitiez, angusties, tristesses, pleurs, melancolies et douleurs, luy comme faux traditeur m'habandonne et delaisse » (*Eneydes*, f. xc r^o).

Puisque nous faisons dans nos commentaires de nombreuses comparaisons entre le texte de Crenne et celui de Saint-Gelais, nous nous contenterons ici de soulever un passage précis de la traduction de Saint-Gelais, correspondant à celui que nous avons cité pour *Le Roman d'Énéas* et le remaniement de l'*Eneide* paru à Lyon en 1483 ; il s'agira encore une fois de la scène où Didon et Énée se rencontrent pour la dernière fois du vivant de Didon. Voici comment Saint-Gelais rend ce passage :

En ses parolles son dire sincopa
 Douleur extreme sa voix lors luy coupa
 Dont elle triste malade et adolee
 Incontinent de là s'>en est allée
 Et eslongna la veue et le regard
 D'>enée fors et se tyra à part
 Laissant celluy qui moult estoit en craincte
 En peur et doubte dedans son cueur empreinte
 Oui bien cuydoit parler plus longuement
 Pour amendrir son dur gémissement
 En cest estrif tomba lasse et pasmée⁹³
 La povre dame de douleur consumée
 Lors ses femmes qui moult se desconfortent
 Tost la relievant et acoup la transportent
 Dedans sa chambre et pour la reposer
 Au lict la font incontinent poser
 Et lors Énée mist son sens et entente
 De conforter celle povre dolente
 Et separer sa douleur et ses plainctz
 Par motz souefz de grande douleur pleins
 Moult gémissoit souvent est variée
 Fut sa pensée par amour desirée
 Mais toutesfois quant eust pensé assez
 Tous amoureux plaisirs furent laissez
 Et proposa d'>accomplir et parfaire
 Le gré des dieux et suyvre son affaire⁹⁴

Chez Saint-Gelais, comme chez Crenne et dans les deux versions précédentes citées ici, Didon semble

s'évanouir dans cette scène. Dans le texte de Saint-Gelais, nous avons toutefois l'impression qu'Énée ne suit pas Didon dans sa chambre et ne tente pas de la consoler, bien qu'il en ait envie. Pour ce passage, Crenne se rapproche par conséquent plus des prédécesseurs de Saint-Gelais, et semble s'inspirer d'une interprétation médiévale et chevaleresque de l'épopée classique.

Les auteurs de l'ouvrage *Histoires des traductions en langue française. XVe et XVI^e siècles* constatent quant à eux que

sous la plume de Saint-Gelais, l'histoire d'amour tragique glisse insensiblement vers l'idylle et ses scènes plus tendres ou plus pathétiques. Plus qu'aux faits d'armes, le traducteur se montre surtout sensible à l'histoire de Didon et d'Énée, et même, peut-être, à l'histoire de la seule Didon. Cette évolution explique en partie son succès auprès des lecteurs⁹⁵.

Hélisenne de Crenne se concentre dans ses *Eneydes* de façon encore plus nette que Saint-Gelais sur le destin de Didon, et sur Didon comme modèle. Rien que par le choix des quatre premiers livres de l'*Énéide*, l'histoire de la reine carthaginoise et d'Énée est clairement focalisée. Comme nous le rappellerons ultérieurement, Didon est importante également dans le reste de l'œuvre crennoise. Nous pouvons finalement noter que, chez Crenne, le héros troyen s'appelle le plus souvent Eneas, la forme Énée étant nettement moins habituelle, tandis que dans la traduction d'Octovien de Saint-Gelais, Eneas est alterné avec Énée.

Il est hors de doute qu'Hélisenne de Crenne a largement puisé dans la traduction de l'*Énéide* de Saint-Gelais en élaborant ses propres *Eneydes*. Christine Scollen-Jimack l'a clairement montré⁹⁶ et d'autres chercheurs l'ont confirmé⁹⁷. La traductrice ne manque pas pour autant d'adapter les traits qu'elle emprunte à Saint-Gelais à ses propres fins même si, comme le

⁹³ Pâmer : « Tomber en défaillance, perdre connaissance, se pâmer » (*Dictionnaire du Moyen Français 1350-1500*, s.v.).

⁹⁴ *Les Eneydes de Virgille* (1540, trad. Octovien de Saint-Gelais), f. xxxiii v^o - xxxv r^o.

⁹⁵ *Histoire des traductions en langue française. XVe et XVI^e siècles, 1470-1610*, Véronique Duché (dir.), Paris, Verdier, 2015, p. 1031.

⁹⁶ Scollen-Jimack, « Hélisenne de Crenne, Octovien de Saint-Gelais and Virgil » *op. cit.*

⁹⁷ Voir p. ex. Marshall, « The Aeneid and the Illusory Authoress », *op. cit.*, p. 65-66 ; 196-97 ; Sara Ehrling et Britt-Marie Karlsson, « Didon et Énée dans le seizième siècle français : la version d'Hélisenne de Crenne de l'*Énéide* », *Milli Mála — Journal of Language and Culture*, 7, p. 199-224 ; Jean Lecoq, « Les cadres rhétoriques de l'innutrition virgilienne dans le "roman sentimental" : Hélisenne de Crenne et Théodose Valentinian », *Exercices de rhétorique*, 12, 2019, p. 1-29.

souligne Marshall⁹⁸, elle sait aussi inventer elle-même. Nous pouvons constater que la traduction de Saint-Ge-lais n'est pas, comme les *Eneydes* de Crenne, divisée en chapitres et ne contient pas de *Vita virgiliana*. Les versions imprimées sont, toutefois, en marge accom-pagnées d'extraits du texte latin pour qu'un lecteur puisse se retrouver aussi dans le texte de Virgile.

LA TRADUCTION AU XVI^E SIÈCLE FRANÇAIS

La version d'Hélisenne de Crenne de l'*Énéide* a été critiquée pour être verbeuse et pour ne pas être fidèle au texte de Virgile⁹⁹. Notre propos sous cette rubrique est de contextualiser l'œuvre traductrice de Crenne en rappelant la façon de concevoir cette activité à son époque.

Tout d'abord, le concept de « traduire », dans le sens de « transposer dans une autre langue », n'a pas existé dans la langue française avant les premières décennies du XVI^e siècle¹⁰⁰, et il n'y a pas d'occurrences attestées du vocable « traduction » dans le sens d'« action de traduire d'une langue dans une autre » avant 1540¹⁰¹.

Le terme « traduire » existait bien déjà au XV^e siècle, mais uniquement dans l'acception juridique. Citons à ce propos Antoine Berman : « C'est seulement au début du XVI^e siècle qu'apparaît en France un nouveau terme pour désigner, unitairement cette fois, l'acte de "traduire" »¹⁰². Le terme « traduire » remplacera avec le temps celui de « translater », dont l'un des sens était justement celui de « [t]raduire (d'une langue dans une autre) »¹⁰³, avec le nom correspondant « translation ». À en croire Berman, le remplacement de « translater » par le mot « traduire » était dû à la différence de sens des deux mots, la « traduction » dénotant – à la dif-férence de la « translation », plus anonyme – « une activité qui a un agent »¹⁰⁴, ce terme décrivant mieux l'acte spécifique que deviendra la traduction au cours du XVI^e siècle.

On peut à ce propos observer la façon dont Crenne utilise cette terminologie dans ses *Eneydes*. Un recen-sement des occurrences de traduire-traduction-trans-later-translation dans le texte montre que tous ces mots y sont employés dans le sens « traduire d'une

⁹⁸ Marshall, « The *Aeneid* and the Illusory Authoress », *op. cit.*, p. 57.

⁹⁹ Voir p. ex. Valerie Worth-Stylianou, qui décrit les *Eneydes* comme étant « essentially a loose paraphrase in which comments and glosses are freely introduced » (Worth-Stylianou, « Translations from Latin into French in the Renaissance », *op. cit.*, p. 155).

¹⁰⁰ La première occurrence dans le sens de « faire passer d'une langue dans une autre » date, selon le *Trésor de la langue française informatisé*, de l'année 1520 (*Trésor de la langue française informatisé*, <http://atilf.atilf.fr/> s.v.). Le *Robert* indique que la première occurrence du terme « traduire » date de 1480 et qu'il commence à désigner l'acte de « [f]aire que ce qui était énoncé dans une langue le soit dans une autre, en tendant à l'équivalence sémantique et expressive des deux énoncés » en 1520 (*Le Robert. Dico en ligne*, <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/dictionnaire>, s.v.). Voir toutefois aussi Monfrin qui cite, à propos du terme « traduire », Paul Chavy, cet auteur ayant signalé un exemple datant de 1509 de « traduire » dans le sens de « transposer d'une langue dans une autre » (Paul Chavy, *Depuis quand traduit-on en français ?*, *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, tome 44, 1982, p. 361-362 ; cité par Monfrin, « Les translations vernaculaires », *op. cit.*, p. 189). Il s'agit de l'ouvrage d'un certain « maistre Jehan Divry » : *Le Catalogue de Salomon et de Marcolphus translaté en français, avec les ditz des sept sages et d'autres philosophes du grec traduits de grec en françois par maistre Jehan diuery* (Berman, « De la translation à la traduction », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 1, no 1, 1988, p. 30).

¹⁰¹ Il est dans notre contexte intéressant de constater que la source donnée est *Amadis de Gaule*, éd. H. Vaganay-Y. Giraud, p. XII, 5 : les Espagnolz ont fait leur traduction » (*Le Trésor de la langue française informatisé*, s.v., souligné dans le texte). Berman estime toutefois que le terme « traduction » paraît vers 1500 : « Vers 1500 surgit un terme nouveau qui, en principe, ne désigne que l'activité traduisante. Ce terme, pour toutes les langues romanes (et pour l'allemand, qui en donne la transcription littérale), c'est justement *traduction* » (Antoine Berman, « De la translation à la traduction », *op. cit.*, p. 26). Voir aussi *Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500)*, où le mot « traduction » ne figure pas, uniquement le verbe « traduire » (dans le sens « Traduire en cause ou procès. Citer, déférer devant la justice »).

¹⁰² Berman, « De la translation à la traduction », *op. cit.*, p. 29-30.

¹⁰³ *Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500)*, s.v.).

¹⁰⁴ Berman, « De la translation à la traduction », *op. cit.*, p. 31.

langue dans une autre »¹⁰⁵. Nous pouvons constater que ces termes alternent de façon assez régulière pour introduire et terminer chaque livre. Dans le titre, les termes « traduction/traduire » sont préférés, aussi bien qu'à la fin du quatrième livre, qui se clôt sur les mots « Fin de la Traduction du quatriesme livre des Eneydes de Virgile ». Par l'emploi du mot « traduction », Crenne et son éditeur Denis Janot adhèrent par conséquent à la nouvelle terminologie qui, à l'époque, tend à remplacer « translater-translation ». La présence parallèle de translater-translation et de traduire-traduction témoigne, chez Crenne, de ce changement qui s'opère et qui donne à penser que la traductrice (et son éditeur) était bien au courant des mutations en cours dans le domaine de la traduction.

Un autre terme actualisé dans ce contexte est l'« imitation ». Worth-Stylianou affirme à ce propos que de nombreux ouvrages se situent entre la traduction, l'imitation et le « creative writing »¹⁰⁶. Comme le rappelle Berman :

Pour cette époque, tout texte est fondamentalement imitation d'autres textes, passés ou contemporains, textes qu'en imitant, on égale ou, si possible, on dépasse. Imiter n'est pas ré-agencer. C'est bien faire œuvre originale, mais en s'appropriant les thèmes et les formes d'autres œuvres¹⁰⁷.

Cette citation contient une constatation importante par rapport aux *Eneydes* de Crenne, c'est pourquoi nous y reviendrons dans notre discussion sur la nature de son travail. Berman fait d'ailleurs observer que le Livre IV de l'*Énéide* a donné lieu à plusieurs types d'imitations, littérales aussi bien que plus libres, la traduction constituant pour lui une imitation littérale¹⁰⁸. On constate que, si l'acte de traduire existait depuis longtemps, on le regardait, au Moyen Âge et au début du XVI^e siècle, différemment d'aujourd'hui ; la notion de la fidélité n'était pas la même que la nôtre¹⁰⁹.

La Renaissance est, on le sait, l'époque d'une intense activité traductrice¹¹⁰, tant pour les œuvres de l'Antiquité que pour des ouvrages de langues vernaculaires (dans le cas du français notamment de l'italien et de

105 Le mot « traduction » figure dans le titre des *Eneydes*, accompagné d'une forme du verbe « traduire » : « Les quatre premiers livres des Eneydes du treslegant poete Virgile, Traduictz de Latin en prose Francoyse, par ma dame Helisenne, à la traduction desquelz y a pluralité de propos qui par manière de phrase y sont adjoustez » (page de titre). Le mot « traduction » revient à la fin du Livre I (« Fin de la traduction du premier livre », f. xxvi. v^o). Ce mot, ainsi que le verbe « traduire » (f. â ii v^o et f. â iii r^o respectivement), sont aussi utilisés dans la dédicace en hommage à François I^{er}, où la traductrice discute de ses raisons pour entreprendre la traduction qu'elle lui dédie. Dans l'épître dédicatoire, il y a également une occurrence du terme « translater » dans le même sens, c'est-à-dire celui de « traduire d'une langue dans une autre ». On y trouve en plus un exemple du mot « translater » dans le sens de « transférer quelque chose » : « ses oz furent translatez à Napples » (f. i v^o). En ce qui concerne le second livre, le mot « translation » y figure au début : « S'ensuyt la translation du second livre » (f. xxvii r^o) et à la fin de celui-ci : « Fin de la Translation du second livre des Eneydes » (f. liiii r^o). Le Livre III commence par les mots « Traduction du Tiers livre des Eneydes de Virgile » (f. liiii v^o), et se termine par la phrase « Fin de la Traduction du tiers livre des Eneydes de Virgile » (f. lxxvii v^o). Dans le Livre IV, c'est de nouveau le mot « Translation » qui est préféré au début : « La Translation du Quatriesme livre des Eneydes de Virgile » (f. lxxviii r^o). On note d'autre part un exemple de « translater » dans le sens de « se transporter, se déplacer » : « en telle maniere se translatera en bas ma dolente ame pour assister au jugement de Mynos » (f. C v^o). Le Livre IV se termine ainsi : « Fin de la Traduction quatriesme livre des Eneydes de Virgile » (f. cii v^o).

106 Worth-Stylianou, « Translations from Latin into French in the Renaissance », *op. cit.*, p. 151.

107 Berman, « De la translation à la traduction », *op. cit.*, p. 35.

108 Berman, « De la translation à la traduction », *op. cit.*, p. 35 ; voir aussi Worth-Stylianou, « Translations from Latin into French in the Renaissance », *op. cit.*, p. 150 : « Throughout the Renaissance, the relationship between the activities of translation, imitation and creative writing was rich and fluid. »

109 Berman, « De la translation à la traduction », *op. cit.*, p. 28.

110 Worth-Stylianou : « Translations constitute a significant percentage of published works in the Renaissance, and there were in addition many unpublished translations, some of which circulated in manuscript form. If we look to the wider ambit of western Europe, it is clear that translations from classical languages into vernaculars, but also from vernaculars into Latin or even Greek, as well as from one vernacular to another, all contributed to the diffusion and exchange of knowledge throughout the period » (Worth-Stylianou, « Translations from Latin into French in the Renaissance », *op. cit.*, p. 137).

l'espagnol)¹¹¹. On exprime en même temps parfois la crainte que la langue française ne soit pas encore à même de pouvoir donner une forme qui rende justice aux textes classiques¹¹², l'exemple le plus connu de cette mise en garde étant la *Deffence et Illustration de la langue francoyse* de Joachim Du Bellay, publiée en 1549. Pierre-Emmanuel Roy rappelle l'existence d'un débat sur le statut de la traduction¹¹³, constatant que « les deux visions de l'acte traductif, la méliorative comme la dépréciative, existaient avant d'entrer en collision dans les années 1540 »¹¹⁴, et qu'Hélisenne de Crenne se range, dans les paratextes des *Eneydes*, clairement dans le premier champ, valorisant le travail du traducteur comme « un labeur prestigieux et une contribution au mouvement humaniste »¹¹⁵.

La haute fréquence de traductions était liée à plusieurs facteurs, comme l'invention de l'imprimerie et l'évolution de l'humanisme, mais également au statut de la langue vernaculaire, renforcé entre autres par l'Ordonnance de Villers-Cotterêts (1539), qui fait, comme on le sait, du français la langue administrative, diplomatique et juridique du royaume. Il y avait aussi l'ambition de développer la langue française en un outil suffisamment performant pour créer une littérature vernaculaire à la hauteur de la littérature classique, ce qui se faisait en grande partie par les voies de la traduction et de l'imitation¹¹⁶. Glyn P. Norton souligne le fait que la traduction a contribué non seulement à propager la littérature, mais également à illustrer la capacité linguistique du français¹¹⁷. L'acte de traduire constitue en même temps une activité controversée et débattue, voire dangereuse, dans les domaines politiques, littéraires et religieux, pouvant mener à la

condamnation de mort pour hérésie, comme ce fut le cas pour Étienne Dolet, en 1546.

Selon Antoine Berman, la traduction domine l'édition de l'époque :

À son tour, la masse de ces textes crée un public pour lequel lire, en général, signifie avant tout lire des traductions. Pour lequel un « livre », c'est avant tout une œuvre traduite. Pendant presque tout le XVI^e siècle, *le traduit fait autorité*. D'où, entre autres choses, la naissance de ce genre curieux, la pseudo-traduction¹¹⁸.

Il faut en même temps avoir à l'esprit le fait que le nombre de traductrices qui ont vu leurs travaux publiés en France est infime durant le XVI^e siècle, bien que les femmes aient joué un rôle important dans le domaine :

Le rôle important joué par les femmes de la Renaissance dans la promotion des langues vernaculaires et dans la diffusion du savoir a depuis plusieurs décennies retenu l'attention de la critique. Toutefois, Van Hoof ne mentionne aucune femme d'Ancien Régime dans son *Dictionnaire universel des traducteurs* ; dans son *Dictionnaire*, Chavy ne mentionne que 8 femmes parmi les 894 traducteurs qu'il recense et le *Dictionnaire des femmes de l'ancienne France* mis en ligne par la SIEFAR (Société internationale pour l'étude des femmes de l'Ancien Régime) ne cite dans la catégorie « Traductions, éditions » que 7 femmes ayant vécu avant 1600 – toutes n'étant pas des traductrices. L'édition par C. Winn de l'*Épître consolatrice de messire Jean Boccace*, traduite par Marguerite de Cambis, s'achève sur une liste non exhaustive de 14 traductrices d'œuvres publiées entre 1521 et 1619. Enfin, l'inventaire dressé par Kemp des « Textes composés ou traduits par des femmes et imprimés en France »

¹¹¹ « La Renaissance se signale d'abord par un accroissement massif du volume des traductions, accroissement qui n'est comparable qu'à celui qui a eu lieu dans la seconde moitié du XX^e siècle. En surface, ce phénomène est lié à divers facteurs comme l'essor de l'imprimerie, la redécouverte de l'Antiquité et l'intérêt accru pour les littératures étrangères contemporaines, notamment celles d'Italie et d'Espagne. La Réforme est également à l'origine de nombreuses traductions et retraductions » (Berman, « De la translation à la traduction », *op. cit.*, p. 23).

¹¹² Worth-Stylianou, « Translations from Latin into French in the Renaissance », *op. cit.*, p. 145.

¹¹³ Pierre-Emmanuel Roy, *Les Traductrices françaises de la Renaissance. Ethos et discours paratextuel (1521-1568)*, Saint-Étienne, Presses universitaires de Saint-Étienne, 2023, p. 35.

¹¹⁴ Roy, *Les Traductrices françaises de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 37.

¹¹⁵ Roy, *Les Traductrices françaises de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 40.

¹¹⁶ Voir p. ex. Marshall, « The *Aeneid* and the Illusory Authoress », *op. cit.*, p. 49.

¹¹⁷ Glyn P. Norton, « La notion de *phrasis* dans la traduction française de la Renaissance », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, vol. 15, 1982, p. 102-108, p. 1.

¹¹⁸ Berman, « De la translation à la traduction », *op. cit.*, p. 24.

avant 1550 (1998), puis entre 1550 et 1574 (2014), comble certains manques, mais doit être poursuivi¹¹⁹.

On constate par conséquent qu'il y a un écart considérable entre le nombre de traductrices ayant existé et le nombre de celles qui sont citées dans les ouvrages d'histoire de la traduction :

En effet, de nombreuses femmes à la Renaissance se sont adonnées avec enthousiasme à la traduction. Effectuées souvent à la demande d'un frère, d'un père, d'un protecteur ou d'une protectrice, ces traductions concernent tous les domaines, textes de piété ou de morale, textes littéraires ou scientifiques. Toutefois, il n'est pas facile d'identifier les femmes traductrices. En effet, nombre d'entre elles n'ont traduit que de façon marginale, sans s'attaquer à une œuvre complète, et les privilèges accordés à des femmes restent rares. [...] nombre de traductions effectuées par des femmes sont restées manuscrites¹²⁰.

Le cas de Crenne, une femme s'attaquant à l'œuvre classique peut-être la plus appréciée de son époque, est donc à tout le moins exceptionnel¹²¹, bien qu'elle se soit contentée d'en transformer les premiers quatre livres en prose française.

La Renaissance est aussi une époque où l'on discute l'activité de la traduction et de ses critères de qualité :

Ce qui est nouveau, c'est que tout le monde parle de la traduction. Les traducteurs accompagnent leurs travaux de préfaces, d'explications, d'épîtres dédicatoires, voire de poèmes, où ils *présentent* leurs traductions au public et à leurs commanditaires. Les arts poétiques et

les traités de rhétorique ne manquent pas de consacrer des chapitres entiers à la traduction¹²².

Ce n'est pourtant que vers le milieu du siècle, notamment avec *La manière de bien traduire d'une langue dans une autre* d'Étienne Dolet, publié en 1540, qu'on commence à formuler une théorie de la traduction en français. Avant cette période, il n'y avait, selon Hulubei, pas de règles pour bien traduire¹²³. Berman résume ainsi cette carence : « [...] on fait des traductions de traductions, on s'attaque à des livres dont on ignore presque la langue et, surtout, on traduit sans aucun principe »¹²⁴. Ceci est lié à la façon de percevoir cette activité comme homogène à d'autres types d'écriture, comme le souligne Berman :

[...] la distinction, pour nous évidente, entre un texte original et un texte second (traduction, commentaire, recreation, adaptation) n'existait pas vraiment au moyen âge. Et par conséquent, il ne pouvait y avoir de traduction au sens moderne [...] ¹²⁵.

Au moyen âge, les notions d'original et d'auteur, telles que nous les connaissons, n'existaient pas. C'est à la Renaissance qu'elles font leur apparition, et la traduction devient dès lors ce qu'elle est encore aujourd'hui pour notre Droit : un *dérivé*¹²⁶.

Dolet cherche par conséquent à sensibiliser ses contemporains à cette problématique à travers son texte. Marianne Pade fait toutefois remarquer que l'ouvrage de Dolet est en réalité une traduction du traité *De interpretatione recta* de Leonardo Bruni, datant des

119 *Histoire des traductions en langue française*, *op. cit.*, p. 380-381.

120 *Histoire des traductions en langue française*, *op. cit.*, p. 381.

121 Pollie Bromilow souligne le fait qu'Hélisenne de Crenne a été la seule femme vivante à avoir son œuvre imprimée à Paris pendant la première moitié du XVI^e siècle (Bromilow, « Power through Print », *op. cit.*, p. 289.)

122 Berman, « De la translation à la traduction », *op. cit.*, p. 39.

123 Hulubei, « Virgile en France au XVI^e siècle », *op. cit.*, p. 23.

124 Berman, « De la translation à la traduction », *op. cit.*, p. 25.

125 Berman, « De la translation à la traduction », *op. cit.*, p. 27.

126 Berman, « De la translation à la traduction », *op. cit.*, p. 35.

années 1420, le texte latin de Bruni étant abrégé et légèrement adapté par Dolet¹²⁷.

Pade avait déjà décrit les ressemblances entre le texte de Bruni et celui de Dolet, ce dernier suivant le même schéma et mettant en avant les mêmes arguments que son prédécesseur¹²⁸. Comme Pade le souligne, il y a toutefois une différence entre les deux auteurs ; si Bruni traite de la traduction du grec au latin, Dolet, lui, se concentre sur celle qui va du latin vers une langue vulgaire, le français. Il y a ainsi un changement d'époque et de situation langagière, ce qui n'empêche pas Pade de conclure que Dolet s'est largement inspiré de Bruni :

To my mind there is no doubt that Dolet was deeply influenced by Bruni's translation theory ; as already noted, the two treatises discuss the same points in roughly the same way and in the same order. The main differences stem from their different language situations and their stances towards these situations¹²⁹.

Comme il est plus probable qu'Hélisenne de Crenne a consulté le texte de Dolet que celui de Bruni, c'est aux formulations de Dolet que nous nous référerons dans la suite de notre discussion, tout en reconnaissant sa dette à l'égard de Bruni.

Comme Norton le fait remarquer, l'ouvrage de Dolet, prévu comme la première partie d'un ensemble de trois qui devaient former *L'Orateur François*, ouvrage jamais terminé, ne constitue pas un guide pratique pour le traducteur professionnel¹³⁰. Berman constate,

pour sa part, que si les discussions sur la traduction abondent à l'époque, elles ne portent guère sur le « savoir conceptuel », mais s'inscrivent dans un mode rhétorique¹³¹. Ceci rejoint ce qu'affirme Delvallée par rapport aux *Eneydes* de Crenne :

Rappelons par ailleurs qu'au Moyen Âge, la traduction et le commentaire (rhétorique) sont un seul et même geste. Les pratiques ne se dissocient que dans le courant du XVI^e siècle : aussi n'est-il guère surprenant de voir encore les traces de cette confusion dans les traductions de Virgile, un des auteurs antiques les plus cités en exemple dans les manuels de rhétorique. Ainsi, Hélisenne de Crenne traduit et analyse son texte en même temps¹³².

Dolet critique les traductions de ses prédécesseurs et formule, comme le titre l'indique, des règles pour bien traduire, celles-ci restant cependant assez générales ou « visionnaires »¹³³. Son livre a paru peu avant l'édition des *Eneydes* de Crenne, il est donc impossible de savoir si la traductrice a connu l'œuvre de Dolet ; toutefois, même si tel était le cas, il ne semble pas qu'elle s'en soit inspirée. Il nous semble en effet qu'elle a eu d'autres visées que celles de produire une traduction fidèle de l'épopée virgilienne, bien que ses *Eneydes* soient présentées comme une traduction.

Worth-Stylianou précise que pour Dolet, traduire n'implique pas seulement la « vulgarisation » d'une œuvre, mais exige, en plus d'une excellente maîtrise de la langue française, un haut degré de précision philologique¹³⁴. Une question souvent débattue, et

127 « I comuni compendi sulla storia della disciplina fanno un balzo temporale passando per lo più direttamente da San Girolamo, nel quinto secolo, ad Étienne Dolet, nel sedicesimo, e il piccolo trattato francese di quest'ultimo viene indicato come la prima opera moderna sulla traduzione. Il trattato di Dolet altro non è, però, che una traduzione abbreviata e leggermente adattata di quello di Leonardo Bruni, *De interpretatione recta*, degli anni venti del Quattrocento, uno scritto che fa parte di un vivace dialogo sulla traduzione e che si svolge esclusivamente in latino » (Marianne Pade, « Il lessico politico europeo : dal latino alla lingua volgare », in Juhani Härmä, Lene Schøsler & Jan Juhl Lindschouw (éd.), *Actes du XXIXe Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Copenhague, 1–6 juillet 2019)*, vol. 1, Strasbourg, Éditions de linguistique et de philologie (*Bibliothèque de linguistique romane* 17), 2021, p. 66).

128 Marianne Pade, « Neo-Latin and Vernacular Translation Theory in the 15th and 16th Centuries : the 'Tasks of the Translator' According to Leonardo Bruni and Étienne Dolet », in Florian Schaffnerath & Alexander Winkler (éd.), *Neo-Latin and the Vernaculars. Bilingual Interactions in the Early Modern Period*, Leiden, Boston, Brill, 2018, p. 104-110.

129 Pade, « Neo-Latin and Vernacular Translation Theory in the 15th and 16th Centuries », *op. cit.*, p. 109-10.

130 Norton, « La notion de *phrasis* », *op. cit.*, p. 1.

131 Berman, « De la translation à la traduction », *op. cit.*, p. 40.

132 Delvallée, « Hélisenne de Crenne : traduire, réécrire, amplifier Virgile », *op. cit.*, p. 3.

133 Worth-Stylianou, « Translations from Latin into French in the Renaissance », *op. cit.*, p. 149.

134 Worth-Stylianou, « Translations from Latin into French in the Renaissance », *op. cit.*, p. 141 ; voir aussi Norton, « La notion de *phrasis* », *op. cit.*, p. 3.

ceci depuis l'Antiquité, est celle de savoir s'il faut traduire mot à mot ou sens pour sens, Dolet, Sébillot et Peletier étant tous contre la traduction littérale¹³⁵. Voici comment Dolet exprime cette pensée dans la troisième règle de *La Manière de bien traduire d'une langue dans une autre* :

Le tiers poinct est, qu'en traduisant il ne se fault pas asservir jusques à là, que l'>on rende mot pour mot. [...] Car s'il a les qualitez dessus dictes (lesquelles il est besoing estre en ung bon traducteur) sans avoir esgard à l'ordre des mots il s'arrestera aux sentences, & fera en sorte, que l'intention de l'auteur sera exprimée, gardant curieusement la propriété de l'une, & l'autre langue. [...] Mais si l'ordre des mots perverti tu exprimes l'intention de celui, que tu traduis, aucun ne t'en peult reprendre¹³⁶.

Dolet affirme dans la règle suivante qu'il ne faut pas utiliser un langage trop latinisant :

La quatriesme reigle, que je veulx bailler en cest endroit, est plus à observer en langues non reduictes en art, qu'en aultres. J'appelle langues non reduictes encores en art certain, & repceu : comme est la Francoyse, l'Italienne, l'Hespaignole, celle d'Allemagne, d'Angleterre, & aultres vulgaires. S'il advient doncques, que tu traduis quelque Livre Latin en ycelles (mesmement en la Francoyse) il te fault garder d'usurper mots trop approchans du Latin, & peu usités par le passé : mais contente toy du commun, sans innover aucunes dictiones follement, & par curiosité reprehensible. Ce que si aucuns font, ne les ensuy en cela : car leur arrogance ne vault rien, & n'est tolerable entre les gens scavants. Pour cela n'entends pas, que je die, que le traducteur s'abstienne totalement de mots, qui sont hors de l'usage commun : car on scait bien, que la langue Grecque, ou Latine est trop plus riche

en diction, que la Francoyse. Qui nous contrainct souvent d'user de mots peu frequentés. Mais cela se doit faire à l'extreme necessité¹³⁷.

On pourrait sans hésitation reprocher à Crenne, souvent critiquée pour son style latinisant, de ne pas suivre cette dernière règle. Il est bien connu que Claude Colet a dès 1550, à la demande de quelques demoiselles, soutient-il, commencé à élaborer des versions plus facilement compréhensibles des trois premiers ouvrages de Crenne¹³⁸. Nous reviendrons au style utilisé par Crenne dans ses *Eneydes* au chapitre suivant, où nous nous concentrerons sur la version crennoise de l'*Énéide*.

LES ENEYDES D'HÉLISENNE DE CRENNE

Le privilège d'impression des *Quatre premiers livres des Eneydes du tresellegant poete Virgile, Traductiz de Latin en prose Francoyse, par ma dame Helisenne* date du 8 mars 1541 (a.s.). Comme le souligne Desrosiers¹³⁹, il s'agit selon notre calendrier de l'année 1542. Nonostante cela, nous avons ici choisi de nous conformer au système en vigueur à l'époque où l'ouvrage fut imprimé. En contraste avec les autres œuvres d'Hélisenne de Crenne et d'après toutes les informations que nous avons pu trouver, une seule impression fut faite de sa version de l'*Énéide*¹⁴⁰. Nous n'avons pas trouvé d'informations sur le nombre d'exemplaires imprimés ; d'ailleurs, selon Rawles, spécialiste de Denis Janot, l'imprimeur de Crenne, ce type de données est rarement accessible¹⁴¹.

Le format choisi par Janot, l'in-folio, à l'époque principalement utilisé pour les ouvrages d'érudition et les livres religieux, nous dit quelque chose sur la destination de l'objet. Ce format était en effet rare-

135 Worth-Styliano, « Translations from Latin into French in the Renaissance », *op. cit.*, p. 146 ; Norton, « La notion de *phrasis* », p. 3.

136 Étienne Dolet, *La Manière de bien traduire d'une langue dans une autre*, Lyon, Dolet, 1540, s. p.

137 Dolet, *La Manière de bien traduire d'une langue dans une autre*, *op. cit.*, s. p.

138 Hélisenne de Crenne, *Les épistres familières de ma dame Helisenne, de nouveau veuës, & corrigées outre les precedentes impressions*, éd. Claude Colet, Paris, E. Groulleau, 1550.

139 Desrosiers, « Hélisenne de Crenne et la traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* », *op. cit.*, p. 171.

140 Comme nous le verrons dans la description des exemplaires connus aujourd'hui, l'année de publication 1545 figure dans l'exemplaire de Berlin, mais tout porte à croire qu'il s'agit d'une erreur datant de l'époque de la restauration de l'exemplaire en 1932 (entre autres le fait que cet exemplaire comporte les mêmes erreurs de pagination et de numérotation des chapitres que les autres exemplaires connus).

141 Stephen Rawles, *Denis Janot (fl. 1529-1544), Parisian printer and bookseller : a bibliography*, Leiden, Brill, 2018, p. 2.

ment utilisé par Janot¹⁴². N'oublions toutefois pas à cet égard que toutes les éditions imprimées de la traduction de Saint-Gelais, œuvre sur laquelle Crenne s'est sans aucun doute basée, sont des in-folios. Il est possible que le choix de format ait contribué au peu de succès que les *Eneydes* semblent avoir rencontré, ne satisfaisant ni aux exigences d'un lectorat érudit qui cherchait une version vernaculaire de l'*Énéide*, ni aux lecteurs habituels de Crenne, peut-être rebutés par ce grand format moins facile à manier, et impliquant un coût plus élevé¹⁴³. Janot a été un précurseur quand il s'est agi d'utiliser les caractères romains pour les livres vernaculaires, utilisés pour les *Eneydes* aussi bien que pour les autres œuvres signées Crenne¹⁴⁴. Le texte est illustré de 42 gravures sur bois (dont certaines reviennent plusieurs fois dans le livre) : elles sont toutes reproduites dans la présente édition¹⁴⁵.

Selon Rawles, le libraire et imprimeur Denis Janot s'était avec le temps spécialisé entre autres dans la littérature « féminine », Crenne servant d'exemple phare, notamment en raison de la notoriété des trois premiers livres de l'autrice¹⁴⁶. En même temps, les traductions en français d'œuvres classiques, en premier lieu du latin, constituent une branche significative de la production de Janot à partir de 1537¹⁴⁷. Parmi ces traductions, on trouve des ouvrages d'Ovide et

de Cicéron. La traduction de l'*Énéide* par Crenne constitue toutefois selon Rawles l'ouvrage le plus impressionnant et luxueux, notamment par son format et ses illustrations, celles-ci étant pourtant moins raffinées que celles qui accompagnent la traduction en français d'*Amadis de Gaule*, parue chez l'éditeur un an auparavant¹⁴⁸.

La version crennoise de l'*Énéide* est la première traduction française d'une sélection spécifique de cette œuvre, la traduction de Saint-Gelais incluant quant à elle tous les douze livres, et les versions précédant celle de Crenne constituant des adaptations bien plus libres, changeant par exemple l'ordre des événements racontés par Virgile, incorporant en plus, comme nous l'avons déjà fait remarquer, d'autres matériaux dans une plus grande mesure que ne le fait Crenne. Il s'agit ainsi chez Crenne des quatre premiers livres de l'*Énéide*, qui racontent, en plus de la chute de Troie et la fuite des Troyens, la rencontre et l'amour entre Didon et Énée. Ce choix permet à la traductrice de se concentrer en grande partie sur cette dernière relation et lui donne l'occasion d'analyser en profondeur la qualité des sentiments des deux protagonistes¹⁴⁹. Les raisons possibles de cette sélection feront partie de nos discussions concernant tant la place des *Eneydes*

¹⁴² Selon Marshall, Denis Janot a, en outre des *Eneydes* de Crenne, publié deux œuvres au format in-folio : une traduction faite par Adrien Sevin du *Philocope* de Boccace (*Il Filocolo*) : Boccace, *Le Philocope de Messire Jehan Boccace Florentin, Contenant l'histoire de Fleury & Blanche fleur, divisé en sept livres traduits d'italien en françois par Adrian Sevin Gentilhomme de la maison de Monsieur de Gié*, Paris, Denis Janot, 1542 ; une traduction faite par Louis Maigret du *Polybe* : *Polybe. Les cinq premiers livres des histoires*, Paris, Denis Janot pour Galliot Du Pré, 1542 (Marshall, « The Aeneid and the Illusory Authoress », *op. cit.*, p. 76). Il faut ajouter encore deux ouvrages aux in-folios de Janot : la traduction de Nicolas de Herberay d'*Amadis de Gaule* : *Le premier livre de Amadis de Gaule, qui traite de maintes adventures D'armes & D'amours, qu'eurent plusieurs Chevaliers & Dames, tant du royaume de la grand Bretagne, que d'autres pays/Traduit nouvellement D'espagnol en Francoys par le Seigneur des Essars, Nicolas de Herberay*, Paris, Janot pour Jean Longis et Vincent Sertenas, 1540, et la *Mer des hystoires* : *Le premier/second volume de la mer des histoires*, Paris, Nicolas Couteau pour Denis Janot, Jean Bonhomme, Madeleine Bourssette, Jean Foucher, Ambroise Girault, Arnoul Langelier, Charles Langelier, Guillaume Le Bret, Poncet Le Preux, 1544.

¹⁴³ Voir Susan Broomhall, *Women and the Book Trade in Sixteenth-Century France*, Burlington, Ashgate, 2002, p. 110 ; Britt-Marie Karlsson et Sara Moding, « Hélisienne de Crenne Challenging Male Mastery. Translating Virgil's *Aeneid* in the French Sixteenth Century », in Martha Bayless, Jonas Liliequist, et Lewis Webb (éd.), *Gender and Status. Competition in Pre-Modern Societies*, Turnhout, Brepols, 2021, p. 320-21 ; Marian Rothstein, « Hélisienne de Crenne's "Roman de Dido" », *Subject/Object : Women in Early Modern France in honor of Colette Winn*, Special édition of *Renaissance and Reform*, à paraître, p. 66.

¹⁴⁴ Rawles, *Denis Janot*, *op. cit.*, p. 1.

¹⁴⁵ Nous avons, grâce à la Bibliothèque nationale de France, eu accès à des reproductions en haute définition des gravures sur bois.

¹⁴⁶ Rawles, *Denis Janot*, *op. cit.*, p. 47-48.

¹⁴⁷ Rawles, *Denis Janot*, *op. cit.*, p. 40-41.

¹⁴⁸ Rawles, *Denis Janot*, *op. cit.*, p. 40-41.

¹⁴⁹ Voir p. ex. notre section de comparaison entre les *Eneydes*, l'*Énéide* et la traduction de Saint-Gelais, Livre IV, chapitre 11.

dans l'ensemble de l'œuvre crennoise que la nature de l'œuvre réalisée.

Quant à la langue, les *Eneydes* témoignent dans leur ensemble de l'usage de l'époque et nous nous contenterons ici d'en donner quelques exemples. Le XVI^e siècle étant un siècle de transition, nous trouvons des inconstances quant au genre de certains mots et quant au fait que l'adjectif n'est pas toujours conjugué au féminin (« grand peine » ; « grand ignominie »). Il y a des hésitations concernant l'orthographe, un mot pouvant être écrit de différentes manières (« sca-voir-sçavoir », « cognoissance-congnoissance »). Le texte contient des orthographes faussement étymologiques, habituelles à son époque (citons le mot 'savoir', faussement lié au verbe « scire », ce qui a donné « sçavoir », ou « scavoir », malgré le fait que le terme vient du verbe latin « sapere »). Les signes diacritiques, introduits dans les années 1530 (suite notamment à l'ouvrage *Le champ fleury* de Geofroy Tory, publié en 1529), sont présents dans les *Eneydes* sous la forme de l'accent aigu et de la cédille (bien que l'emploi ne corresponde pas exactement à celui de notre époque). Les voyelles nasales sont dans la majorité des cas indiquées par le tilde. Il y a une forte présence de lettres muettes internes (« faict », « nostre », « mesme », « congnoistre »).

Il y a également chez Crenne un emploi extensif de l'infinitif substantivé (« le demourer », « le sejourner », « le contempler »). Le participe présent est conjugué selon les conventions de l'époque : « mais nous estantz d'opinion contraire »¹⁵⁰ ; « Ce que voyantz, commen-

çasmes à estre agitez d'excessive perplexité, ayantz timeur et doubte, nous persuadantz que dommageux et nuisible luy estoit »¹⁵¹.

La négation renforcée n'est pas toujours pratiquée (« lesquelles ilz n'ont deservies »¹⁵² ; « n'ay differé de reprendre »¹⁵³ ; peine n'avoit merité¹⁵⁴ ; « n'as tu contemplé »¹⁵⁵ ; « ne sont ignorées »¹⁵⁶ ; « toutes ces choses imaginées à te favoriser ne sont aptes »¹⁵⁷) et l'ordre des pronoms personnels compléments n'est pas le même qu'aujourd'hui : « comme je le te presente »¹⁵⁸.

Nous avons déjà commenté le style de Crenne, souvent décrit comme prolixe et abusant de latinismes¹⁵⁹. Ceci est particulièrement vrai pour les *Eneydes*, mais aussi pour le reste de son œuvre. La traductrice s'efforce, comme il est indiqué à la page de titre de son livre, de contribuer à la décoration et à l'élucidation du texte de Virgile, principalement en développant les descriptions à l'aide de synonymes et de figures de style¹⁶⁰, en ajoutant aussi des détails et parfois des passages entiers, dont nous examinerons ci-dessous quelques exemples. Il faut, comme le soulignent Ellen Delvallée et Diane Desrosiers, en partie considérer ces traits et éléments comme un choix rhétorique, visant à approfondir et à embellir le texte¹⁶¹, mais qui permet également, comme Delvallée le fait remarquer, d'offrir au texte une empreinte humaniste :

Définition et spécification sont donc autant de procédés amplificatoires faciles à repérer par lesquels la traductrice souligne l'aspect antique du texte source et suggère une lecture promouvant un savoir humaniste. Les innombrables latinismes employés par Hélienne

150 *Eneydes*, f. xlviii v^o.

151 *Eneydes*, f. xlix v^o.

152 *Eneydes*, f. xxxi r^o.

153 *Eneydes*, f. â ii v^o.

154 *Eneydes*, f. ii v^o.

155 *Eneydes*, f. xvii r^o.

156 *Eneydes*, f. xx v^o.

157 *Eneydes*, f. xcv v^o.

158 *Eneydes*, f. lxxi r^o.

159 Comme le fait remarquer Roy, Crenne fait par là aussi preuve de son érudition et de « sa maîtrise approfondie de la langue de Virgile » (Roy, *Les Traductrices françaises de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 47).

160 Delvallée décrit ce trait de la façon suivante : « les doublons synonymiques, hérités du Moyen Âge et caractéristiques de la prose du XVI^e siècle, sont à la fois des ornements et des procédés amplificatoires servant souvent à accroître le pathos d'une description. Cette analyse est parfaitement applicable à Hélienne de Crenne » (Delvallée, « Hélienne de Crenne : traduire, réécrire, amplifier Virgile », *op. cit.*, p. 2-3).

161 Delvallée, « Hélienne de Crenne : traduire, réécrire, amplifier Virgile », *op. cit.* ; Desrosiers, « Hélienne de Crenne et la traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* », *op. cit.*, p. 184.

de Crenne ont, d'une certaine façon, un effet semblable, et, quoique n'augmentant pas la longueur de la traduction, ils peuvent ainsi être considérés comme des amplifications lexicales¹⁶².

Crenne cherche effectivement à trouver un style correspondant au style grandiloquent, le *stylus grandiloquens*, que l'*Énéide* est censé représenter¹⁶³. Comme Desrosiers l'exprime :

Le poème épique appelle donc un style noble, élevé, sublime, caractérisé par de longues propositions complexes, un vocabulaire recherché et savant, l'emploi de doublets, de métaphores, de paraphrases, c'est-à-dire précisément les marques distinctives de l'écriture d'Hélisenne de Crenne, que sous le sceau de l'anachronisme et du classico-centrisme les commentateurs lui ont reprochées. Sa pratique d'écriture marquée par une extrême amplification participe donc pleinement du genre épique et de ses traits génériques¹⁶⁴.

Force nous est néanmoins de constater que ces approfondissements constituent un écart notable par rapport au style sobre de Virgile. La traduction d'Hélisenne de Crenne n'est pas non plus accompagnée du texte latin comme l'étaient (en entier ou en partie) celle d'Octovien de Saint-Gelais et celles de ses successeurs, offrant ainsi aux lecteurs la possibilité de comparer immédiatement le texte avec l'original, rappelant par là aussi la nature de ces textes en tant que traductions, des textes au second degré, issus d'un texte source et ne constituant pas des œuvres originales.

Paratextes

Nous allons sous cette rubrique présenter et commenter les paratextes – ou plutôt pératextes¹⁶⁵ – accompagnant la version crennoise de l'*Énéide*, à savoir la page de titre, la demande de privilège d'impression, la dédi-

cace, la présentation de la vie de Virgile (constituant le premier chapitre du livre) et les manchettes. Ces textes entourent donc en quelque sorte le texte principal, qui est la version de Crenne de l'*Énéide*. Nous traiterons séparément les autres ajouts et changements substantiels introduits au corps du texte lui-même et d'ailleurs normalement signalés par la traductrice.

Page de titre

La page de titre¹⁶⁶ indique d'abord, comme il se doit, le titre de l'ouvrage : *Les quatre premiers livres des Eneydes du treslegant poete Virgile, Traduictz de Latin en prose Francoyse, par ma dame Helisenne*¹⁶⁷. Nous apprenons ainsi que ce livre contient une traduction en prose des quatre premiers livres de l'*Énéide* et que cette traduction a été réalisée par « ma dame Hélisenne », que ses lecteurs ont pu identifier comme l'auteur de trois livres à succès, publiés au cours des années précédant la parution des *Eneydes*. Le titre décrit Virgile comme un poète très « elegant », c'est-à-dire dont le style « a de la grâce, [...] est soigné »¹⁶⁸. Cette affirmation donne à voir l'importance de l'œuvre de Virgile à l'époque de Crenne, et partant de la version crennoise d'une partie de cette œuvre.

Au titre principal des *Eneydes* de Crenne est ajoutée l'information suivante : « à la traduction desquelz y a pluralité de propos, qui par manière de phrase y sont adjoustez : ce que beaucoup sert à l'elucidation et decoration desdictz Livres, dirigez à tresillustre et tresauguste Prince Fran[ç]ois premier de ce nom<,> invictissime Roy de France ». Le titre déclare par conséquent que le texte de Virgile sera élucidé et décoré « par manière de phrase », une formulation qui a intrigué les chercheurs¹⁶⁹, mais qui indique dans tous les cas qu'il y a des phrases, des passages ou des éléments ajoutés au texte original qui ont pour but de

¹⁶² Delvallée, « Hélisenne de Crenne : traduire, réécrire, amplifier Virgile », *op. cit.*, p. 2.

¹⁶³ Voir Scollen-Jimack, « Hélisenne de Crenne, Octovien de Saint-Gelais and Virgil », *op. cit.*, p. 200 ; Desrosiers, « Hélisenne de Crenne et la traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* », *op. cit.*, p. 184 ; Worth-Stylianou, « Translations from Latin into French in the Renaissance », *op. cit.*, p. 154-155.

¹⁶⁴ Desrosiers, « Hélisenne de Crenne et la traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* », *op. cit.*, p. 184-185.

¹⁶⁵ Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, p. 10-11.

¹⁶⁶ *Eneydes*, f. â i r^o.

¹⁶⁷ Roy fait observer que « le nom de la traductrice apparaît en aussi grandes lettres que celui de Virgile et en plus grandes que celui du roi » (Roy, *Les Traductrices françaises de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 44).

¹⁶⁸ *Dictionnaire du Moyen Français (1350-1500)*, s.v.

¹⁶⁹ Marshall, « The *Aeneid* and the Illusory Authoress », *op. cit.*, p. 79-80.

faciliter la compréhension et de rehausser la beauté de l'ouvrage. Desrosiers précise¹⁷⁰ qu'il faut comprendre le terme dans le cadre rhétorique originel, ce mot venant du grec *phrasis*, correspondant à l'*elocutio*, c'est-à-dire

la troisième étape dans la composition d'un discours ; elle consiste non seulement dans la sélection des diction, des vocables (*lexis*), mais également dans leur agencement syntaxique ainsi que dans le choix et la mise en œuvre des figures. [...] Les opérations textuelles d'Amplification que la traductrice met en œuvre relèvent donc directement d'un choix rhétorique¹⁷¹.

Il est à ce propos intéressant de constater que l'édition de la traduction de Saint-Gelais datant de 1540 porte le titre suivant :

Les Eneydes de Virgille. Translatées de latin en francoys/par Messire Octovian de saint Gelais/en son vivant evesque D<'>Angoulesme. Hystoriées de plusieurs belles hystoires decentes et convenables/chascune en son lieu/pour plus facilement entendre la matiere dont le texte traicte¹⁷².

Cette édition affiche par conséquent, tout comme la version crennoise de l'*Énéide*, une ambition d'éclairer et d'expliquer le texte de Virgile.

Nous apprenons finalement que l'ouvrage de Crenne est dédié à François I^{er}, roi « tresillustre et tresauguste », ainsi qu'« invictissime », c'est-à-dire « tout à fait invincible »¹⁷³. Si « auguste » qualifie une

personne « [q]ui a du pouvoir et inspire le respect »¹⁷⁴, l'emploi de ce terme permet aussi d'établir un parallèle entre François I^{er} et Auguste¹⁷⁵, le premier empereur romain et celui-là même qui a commandé l'*Énéide* à Virgile. Après ce sous-titre on distingue la seconde partie du nom de plume de la traductrice, De Crenne¹⁷⁶ (constituant probablement aussi un nom de lieu¹⁷⁷).

En bas de ce nom est placée la marque de l'imprimeur, représentant un vase avec des chardons, accompagné par des devises placées verticalement : à gauche un texte en latin « Patere aut abstine » (« endure ou abstiens-toi »), à droite un texte français : « Nul ne s'y frotte ». En bas de la page, après les mots « Avec Privilège », est indiquée l'adresse (précédée de l'image d'une main) où se vend le livre : « On les vend à Paris, en la Rue neufve nostre Dame¹⁷⁸ à l'enseigne saint JEHAN Baptiste, pres sainte GENEVIEFVE des Ardens, par Denys Janot ».

Demande de privilège d'impression

Au verso de la page de titre¹⁷⁹ figure la demande de privilège d'impression adressée à « Monsieur le Prévoist de Paris, ou son lieutenant Civil ». La demande d'obtenir le droit exclusif d'impression du livre pour une période de trois ans est faite au nom de Denis Janot, qui se voit accorder le privilège demandé le 8 mars 1541 (a.s.). On peut raisonnablement supposer que le livre fut imprimé peu de temps après.

170 À l'aide d'Olivier Millet, « Entre grammaire et rhétorique : à propos de la perception de la phrase au XVI^e siècle », *L'information grammaticale*, no 75, 1997, p. 4.

171 Desrosiers, « Hélisienne de Crenne et la traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* », *op. cit.*, p. 186-187. Voir aussi Norton, « La notion de *phrasis* », *op. cit.*, et Robert Garrette, « La "phrase" au XVII^e siècle : Naissance d'une notion ». *L'Information grammaticale*, vol. 44, 1990, p. 29-34.

172 Virgile, *Les oeuvres de Virgile translatées de latin en françoys* (1540), *op. cit.*, page de titre.

173 *Dictionnaire du Moyen Français (1350-1500)*, s.v.

174 *Dictionnaire du Moyen Français (1350-1500)*, s.v.

175 Britt-Marie Karlsson et Sara Moding, « Hélisienne de Crenne Challenging Male Mastery », *op. cit.*, p. 325-26.

176 Ainsi séparé du prénom indiqué dans le titre, comme le signale Chang, *Into Print*, *op. cit.*, p. 157-59, et Marshall, « The Aeneid and the Illusory Authoress », *op. cit.*, p. 78. Michèle Clément affirme que le nom d'Hélisienne de Crenne est l'un des dix noms d'auteurs-femmes à être imprimés sur des pages de titre d'œuvres en français avant la publication des *Œuvres* de Louise Labé en 1555 (Clément, « Nom d'auteur et identité littéraire », *op. cit.*, p. 77). La chercheuse estime que « c'est dans un contexte de revendication d'égalité qu'une femme se nomme sans fioritures féminines. Le nom est utilisé par Crenne, Labé et Gournay comme arme de l'universalisme » (Clément, « Nom d'auteur et identité littéraire », *op. cit.*, p. 91).

177 De Buzon, introduction aux *Angoysses douloureuses*, *op. cit.*, p. 9-10 ; Wood, *Hélisienne de Crenne. At the Crossroads of Renaissance*, *op. cit.*, p. 62.

178 Ancienne rue située sur l'île de la Cité.

179 *Eneydes*, f. â i v^o.

Dédicace à François I^{er}

« L'Epistre dedicatoire » adressée « À l'altissime Majesté du tresillustre, treschrestien, et tressacré roy des Fran[ç]ois premier de ce nom » comporte quatre pages¹⁸⁰. En tête de la dédicace nous trouvons la première gravure sur bois, représentant une femme qui offre un livre à son souverain. Alors que plusieurs des gravures sur bois des *Eneydes* sont utilisées dans d'autres livres édités par Janot, ou bien par d'autres imprimeurs, nous n'avons pas retrouvé cette image particulière ailleurs : peut-être fut-elle réalisée spécifiquement pour illustrer la dédicace de Crenne à l'intention du roi¹⁸¹. L'hypothèse est séduisante, et à notre avis plausible, car il est manifeste que l'image est censée représenter la traductrice elle-même offrant son livre à François I^{er}.

Crenne commence la dédicace par motiver son choix de traduire l'*Énéide*, affirmant que les œuvres anciennes, et tout particulièrement celles de Virgile, poète jusque-là inégalé, estime-t-elle, sont à préférer aux modernes. L'*Énéide* constituant l'œuvre la plus appréciée de Virgile, le choix de Crenne est tombé sur les quatre premiers chants de l'épopée. Elle s'est cependant sentie inhibée par une « timidité extreme » à cause de « l'exiguité, debilité et ineptitude de [son] stile »¹⁸², qui ne saurait, elle en est intimement

convaincue, plaire à l'esprit sublime du roi. Se rappelant pourtant « la mansuetude, douceur et benignité »¹⁸³ du roi, elle est persuadée que son œuvre en ses « royales mains lieu d'acception recouvrera »¹⁸⁴. La traductrice exprime la certitude que « la sublimité de vostre splendide esperit [sc. du roi] »¹⁸⁵ ne manquera pas de le rendre conscient de quelques ajouts, en premier lieu au second livre, dans lequel il est entre autres question de la mort d'Hector, dont le roi est, affirme Crenne, suivant en cela une longue tradition moyenâgeuse, le descendant¹⁸⁶. Cet ajout au récit de Virgile n'est pas le plus long effectué par Crenne¹⁸⁷, mais c'est celui qui pourrait le plus intéresser le roi. Avec l'ambition de souligner encore la magnificence de celui-ci par la mention de ses origines splendides¹⁸⁸, elle refuse de croire la version de la mort d'Hector racontée par Homère, qu'elle taxe de mensonge. Elle annonce ensuite qu'elle citera dans son second livre quelques autres versions plus flatteuses pour Hector et selon elle plus crédibles, puisque les auteurs de ces variantes, Darès le Phrygien et Dictys de Crète, furent selon la tradition présents lors de la prise de Troie, Darès auprès des Troyens et Dictys parmi les Grecs. Crenne fait œuvre d'érudition en présentant ce qu'on croyait à l'époque savoir des deux auteurs,

¹⁸⁰ *Eneydes*, f. â ii r^o-â iii v^o.

¹⁸¹ Wood affirme que cette gravure sur bois figure dans la traduction faite par Nicolas Herberay Des Essars d'*Amadis de Gaule*, parue en 1540 chez Denis Janot : « What appears to be a liminary portrait of Hélisenne the translator of Virgil, kneeling to present her book to King François I^{er}, first appeared in the *Amadis* » (Wood, *Hélisenne de Crenne. At the Crossroads of Renaissance*, op. cit., p. 63-64). Nous n'avons pas retrouvé cette gravure dans la première partie d'*Amadis*, qui est celle publiée en 1540 (les tomes suivants d'*Amadis de Gaule* sont parus les années suivantes).

¹⁸² *Eneydes*, f. â ii v^o.

¹⁸³ *Eneydes*, f. â ii v^o.

¹⁸⁴ *Eneydes*, f. â iii r^o.

¹⁸⁵ *Eneydes*, f. â iii r^o.

¹⁸⁶ Wood, entre autres, cite cette information : « The belief that the French royal house was founded by survivors from the city of Troy was prevalent through the Middle Ages to the middle of the sixteenth century, appearing prominently in the works of both Lemaire de Belges and Ronsard » (Wood, « Correcting Homer and Vergil – Hélisenne de Crenne's *Les eneydes*, 1541 », *University of South Florida Language Quarterly* 17, 1979, p. 38).

¹⁸⁷ C'est en fait l'addition racontant le destin de Scylla, comportant un peu plus de quatre pages et correspondant à un chapitre entier (Livre III, ch. 16, f. lxxvii v^o-lxxix v^o), tandis que les versions sur la mort d'Hector, correspondant elles aussi à un chapitre entier, comportent quant à elles un peu moins de quatre pages (Livre II, ch. 10, f. xxxv v^o-xxxvii r^o). Voir nos chapitres sur Cupidon, Hector, Scylla et Mercure pour ce genre d'ajouts plus substantiels.

¹⁸⁸ Marshall pense que le louange au roi est ambigu (Marshall, « The *Aeneid* and the Illusory Authoress », op. cit., p. 85 et seq.). Desrosiers nous rappelle que l'origine troyenne de la monarchie française était contestée à cette époque, mais souligne le fait que Ronsard la célèbre encore (Desrosiers, « Hélisenne de Crenne et la traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* », op. cit., p. 189). Voir aussi Marshall, « The *Aeneid* and the Illusory Authoress », op. cit., p. 101, et Marian Rothstein, « Homer for the court of François I », *Renaissance Quarterly*, 59:3, 2006, p. 735.

affirmant qu'à l'aide de ces témoins dignes de foi, « la pure vérité de l'histoire des Troyens »¹⁸⁹ sera connue.

Précisons qu'en ce qui concerne les trois exemplaires actuellement connus des *Eneydes*, cette « lettre dedicatoire » n'existe que dans celui conservé par la Bibliothèque nationale de France¹⁹⁰. Elle a cependant dû faire partie des autres exemplaires aussi : même si ces folios sont numérotés séparément (f. â ii r^o-v^o - â iii r^o-v^o), la page de titre et la permission d'impression, qui figurent bien également dans cet exemplaire, constituent les f. â i r^o et â i v^o respectivement et font ainsi partie du même cahier. Terminons par constater qu'il semble logique que cette traduction soit dédiée à François I^{er}, étant donné le rôle que ce roi a joué pour faire du français une langue prestigieuse, à même de remplacer le latin comme langue administrative, diplomatique et littéraire. Il s'agit néanmoins, comme le fait remarquer Pierre-Emmanuel Roy, d'un geste insolite, Hélisenne de Crenne étant la seule femme, dans tout le XVI^e siècle, à dédier une œuvre au roi de France¹⁹¹.

Vie de Virgile

Hélisenne de Crenne a choisi de donner un bref portrait de Virgile dans le premier chapitre du premier livre de sa version de l'Énéide, suivant en cela une longue tradition dont ses successeurs se sont cependant écartés. Cette dernière approche est aussi celle d'Octovien de Saint-Gelais, dont la traduction a largement inspiré la version crennoise de l'Énéide. Le résumé que fait Crenne de la vie Virgile, dont le contenu correspond à un folio (c'est-à-dire deux pages, f. i r^o-v^o), parle d'abord de la naissance, de l'éducation et de la mort du poète, pour ensuite évoquer quelques-

unes des merveilles qu'il aurait selon une tradition datant du Moyen Âge accomplies – Crenne en cite neuf. Il est donc chez Crenne question d'un Virgile à la fois poète et magicien : « Virgile qui sur tous les poètes fut très subtil et élégant [...] il fut très perit¹⁹² et sçavant en philosophie naturelle, et souverain Nigromantien »¹⁹³.

Il y a de nombreuses sources dans lesquelles Crenne a pu puiser cette information, la plus évidente étant *De naturis rerum* (vers 1200) d'Alexandre Neckam, ecclésiastique britannique, qu'elle cite elle-même dans son texte¹⁹⁴. Voici comment celui-ci est présenté lorsqu'elle aborde la seconde légende : « Et ad ce propos Alexandre surnommé nequam ou le mauvais¹⁹⁵, recite au livre des natures des choses, qu'en la boucherie de Naples les chairs ne pouvoient estre de corruption preservées, à quoy remedia Virgile par sa prudence et subtilité »¹⁹⁶. Neckam est également mentionné comme source de la quatrième légende : « Aussi Alexandre nequam dessus allegué recite que Virgile feist ung jardin, auquel n'y avoit aultres murs pour le circonder et environner sinon l'ær qui estoit immobile et palpable »¹⁹⁷. Neckam est par conséquent évoqué comme la source d'au moins deux des neuf merveilles évoquées par Crenne, et il est la seule source citée s'agissant de la présentation de la vie de Virgile et des merveilles prétendument réalisées par le poète. On est, par conséquent, bien fondé à conclure, comme le font Wood¹⁹⁸ et Marshall¹⁹⁹, que le texte de Neckam constitue une source de la présentation que fait Crenne de Virgile.

Si nous consultons le texte de Neckam, nous constatons cependant vite que cet auteur ne peut être la seule source de Crenne dans cette matière, Neckam ne citant

189 *Eneydes*, f. â iii r^o.

190 Bibliothèque de l'Arsenal, Paris. Voir notre chapitre sur le choix du texte pour une description des exemplaires respectifs.

191 Roy, *Les Traductrices françaises de la Renaissance*, op. cit., p. 42.

192 « Habile, expert » (*Dictionnaire du Moyen Français 1330-1500*, s.v.).

193 *Eneydes*, f. i ro.

194 Alexander Neckam, *De naturis rerum, libri duo. With the Poem of the Same Author, De laudibus divinae sapientiae*, Thomas Wright (éd.), Nendeln/Liechtenstein, Kraus reprint Ltd, [1863] 1967.

195 Crenne, tout comme le texte de la *Mer des Hystoires*, donne la forme « nequam », 'mauvais' en latin (*Mer des Hystoires*, op. cit., tome II, f. lxiii r^o).

196 *Eneydes*, f. i r^o.

197 *Eneydes*, f. i r^o.

198 Wood, *Hélisenne de Crenne. At the Crossroads of Renaissance*, op. cit., p. 141-143.

199 Marshall, « The Aeneid and the Illusory Authoress », op. cit., p. 121 et seq.

que cinq merveilles (correspondant aux légendes 2, 3, 4, 5 et 9 chez Crenne), tandis que Crenne en cite, comme nous venons de le constater, neuf. Il faut pour cette raison chercher aussi d'autres sources afin d'essayer d'établir les soubassements intertextuels du portrait de Virgile tel qu'il est esquissé par Crenne. Nous avons dans ce but consulté quelques chercheurs qui rendent compte de la présence des légendes sur Virgile chez différents auteurs au cours des siècles²⁰⁰. Le résultat en est que les quatre légendes manquantes chez Neckam par rapport à la présentation de Crenne (numéros 1, 6, 7 et 8 chez Crenne) figurent entre autres dans le *Miroir hystorial* (1244) de Vincent de Beauvais²⁰¹, qui présente encore deux de celles rapportées par Crenne (numéros 2 et 9). Nous pouvons ainsi constater qu'ensemble, Neckam et Beauvais donnent toutes les neuf légendes racontées par Crenne, Beauvais n'étant cependant pas mentionné par Crenne comme source aux côtés de Neckam.

Certaines différences qui existent dans le détail des légendes, entre celles qui sont racontées par Neckam et Beauvais, et celles qui relèvent de la version qu'en donne Crenne²⁰², suggèrent néanmoins que cette dernière ait pu consulter encore d'autres sources. Nous avons ainsi, notamment à l'aide des travaux de Jacques Berlioz²⁰³, trouvé un texte donnant toutes les neuf légendes citées par Crenne (et uniquement celles-ci) : il s'agit du *Liber de vita et moribus philosophorum* (avant 1326), édité sous le nom de Walter Burley²⁰⁴.

Mario Grignaschi²⁰⁵ a de façon convaincante montré que ce livre n'est probablement pas un ouvrage de Burley, sans proposer pourtant un autre nom d'auteur. Prenant en compte le résultat de ce raisonnement, nous choisirons par la suite d'évoquer l'auteur du *Liber de vita et moribus philosophorum* sous le nom du pseudo-Burley.

Une comparaison entre le portrait de Virgile proposé par le pseudo-Burley et celui qu'offre Crenne du poète montre qu'il y a, en plus du nombre des légendes racontées (celles-ci étant, nous le rappelons, les mêmes que celles citées par Crenne), de grandes ressemblances. Le texte de Crenne suit de près celui de son prédécesseur, jusqu'à citer Neckam comme source, et ceci aux mêmes endroits du texte que le fait le pseudo-Burley. Paule Demats avait en effet déjà cité Walter Burley comme source de la *Vita virgiliana* de Crenne²⁰⁶. Christine Scollen-Jimack pense pour sa part que Crenne a certainement eu le texte du pseudo-Burley sous les yeux en composant sa vie de Virgile²⁰⁷. Tout ceci semble indiquer que notre traductrice a connu l'ouvrage du pseudo-Burley²⁰⁸, et qu'elle a peut-être même traduit son passage sur Virgile du latin au français. Quelques différences existent toutefois par rapport au pseudo-Burley, notamment en ce qui concerne le passage évoquant le nombre d'années possible de conservation de la viande à l'aide d'herbes. Dans la deuxième légende de Crenne, mentionnée ci-dessus, le pseudo-Burley indique cinquante ans,

200 Voir p. ex. Comparetti, *Vergil in the Middle Ages*, *op. cit.* ; Spargo, *Virgil the Necromancer* *op. cit.* ; Poucet « Des statues aux clochettes et un miroir » *op. cit.*

201 Vincent de Beauvais, *Miroir hystorial*, Jean de Vignay (trad.), Paris, Galliot Du Pré, 1531. (Traduction du texte latin de Beauvais datant de 1244.)

202 Voir Britt-Marie Karlsson, « Vergilius som magiker i franskt 1500-tal. Hélienne de Crennes Vita Vergiliana », in Andrea Castro *et al.* (éd.), *Språkens magi. En festskrift för Ingmar Söhrman, professor i romanska språk*, Göteborg, Göteborgs universitet, 2017 (article en suédois).

203 Berlioz, « Virgile dans la littérature des *exempla* », *op. cit.*

204 Walter Burley, *Vita et moribus philosophorum*. Mit einer altspanischen übersetzung der Eskurialbibliothek, Tübingen : gedruckt für den litterarischen Verein in Stuttgart, 1886. Voir aussi Ziolkowski & Putnam (éd.), *The Virgilian Tradition*, *op. cit.*, p. 919-21.

205 Mario Grignaschi, « Lo Pseudo Walter Burley e il *Liber de vita et moribus philosophorum* », *Medioevo* 16, 1990, p. 131-90 ;

Mario Grignaschi, « *Corrigenda et addenda* sulla questione dello pseudo Burley », *Medioevo* 16, 1990, p. 325-354.

206 Paule Demats, *Les angoysses douloureuses qui procedent d'amours (1538). Première partie*. Thèse de doctorat, Université de Paris, édition critique par Paule Demats, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Les Annales littéraires de l'Université de Nantes », 1968, p. XLI.

207 Scollen-Jimack, « Hélienne de Crenne, Octovien de Saint-Gelais and Virgil », *op. cit.*, p. 199, note 13.

208 Selon Scollen-Jimack, il existe à La Bibliothèque nationale de France plus d'une douzaine d'éditions du livre, imprimées entre 1477 et 1603 (Scollen-Jimack, « Hélienne de Crenne, Octovien de Saint-Gelais and Virgil », *op. cit.*, p. 199, note 13).

tandis que Crenne affirme qu'il s'agit de cinq ans. Gino Funaioli constate que la biographie virgilienne du pseudo-Burley a servi d'introduction à un certain nombre de manuscrits et de traductions de l'*Énéide*, Funaioli en présentant lui-même un exemple²⁰⁹. Fabio Stock²¹⁰ précise quant à lui que Suerbaum²¹¹ rend compte de nombreuses traductions en langue vulgaire du *Liber de vita philosophorum* du pseudo-Burley. En effet, selon Suerbaum, la plus grande partie de cet ouvrage se retrouve dans la *Mer des Hystoires*, où nous avons effectivement trouvé une description de la vie de Virgile correspondant à celle qu'en donne le pseudo-Burley et à celle de Crenne²¹². Cette version française affirme en plus, comme Crenne le fait, que la fraîcheur de la viande, dont il est question dans la deuxième légende (dans le texte de Crenne), se maintient cinq ans et non pas cinquante, comme le dit le pseudo-Burley. Nous constatons également que, tandis que celui-ci affirme qu'un pont constitué d'air prétendument fabriqué par Virgile (légende cinq chez Crenne) est en or, Crenne s'abstient, conformément à la *Mer des hystoires*, d'indiquer le matériau du pont. Crenne suit en fait en détail ce dernier texte. Au vu de ces particularités, il nous semble dès lors plus que probable que la traductrice s'est servie de ce texte pour rédiger sa *Vita vergiliana*. Elle a tout au plus changé l'ordre de quelques phrases au début du récit et, fidèle à ses habitudes, préféré en partie l'emploi d'autres mots et expressions pour évoquer le même contenu.

Manchettes

Dans les deux marges des *Eneydes* se trouvent de nombreux commentaires, 108 au total : 35 dans le premier livre, 17 dans le deuxième, 30 dans le troisième et 26 dans le quatrième livre. Leur emplacement fait que la mise en page ressemble aux éditions de l'œuvre de Virgile contenant les commentaires de Servius, par exemple. Cette façon de procéder renforce la crédibilité et le sérieux de l'ouvrage, lui offrant l'apparence d'une œuvre scientifique.

Les manchettes expliquent pour la plupart la mythologie grecque et romaine²¹³. Nous avons déjà précisé que souvent Crenne annonce explicitement les ajouts qu'elle insère au texte de Virgile, parfois les signalant dans les manchettes, comme dans la note marginale suivante : « Cy est adjousté la diversité des noms de la Lune, avec les puissances et proprietez d'icelle »²¹⁴.

Ajouts et changements

Il y a dans les *Eneydes* de Crenne de nombreux ajouts, mais également des suppressions, qui ne sont pas signalés dans le texte. Dans l'ensemble, les additions priment sur les retranchements ; comme nous l'avons constaté, la version de Crenne est sensiblement plus longue que ne l'est son texte de source. En ce qui concerne les ajouts et suppressions non annoncés, nous renvoyons nos lecteurs à la section de comparaison entre les *Eneydes*, l'*Énéide* et la traduction de

209 Gino Funaioli, « Chiose e leggende virgiliane del medio evo », *Studi Medievali* V, 1932, p. 154-63.

210 Fabio Stock, « La "Vita di Virgilio" di Zono de' Magnalis », *Rivista di cultura classica e medioevale*, juillet-décembre, vol. 33, no 2, 1991, p. 151, note 42.

211 Werner Suerbaum, « Von der Vita Vergiliana über die Accessus Vergiliani zum Zauberer Virgilius. Probleme – Perspektiven – Analysen », in Wolfgang Haase, Walter de Gruyter (éd.), *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt. Geschichte und Kultur Roms im Spiegel der Neueren Forschung II*, Berlin-New York 1981, de Gruyter, p. 1232.

212 *Mer des Hystoires*, Lyon, Claude Davost (pour Jehan Dyamantier, libraire), 1506, tome II, f. lxiii r^o-v^o.

213 Christine de Buzon inclut dans son édition des *Angoysses douloureuses* un « Dictionnaire mythologique », basé sur les descriptions fournies par Crenne dans le texte et les manchettes de sa version de l'*Énéide* (Crenne, *Les Angoysses douloureuses qui procèdent d'amour*, éd. de Buzon, *op. cit.*, p. 667-681). Scollen-Jimack affirme ceci à propos des sources des explications mythologiques de Crenne : « M. Demerson has brought it to my attention that Hélisenne is clearly also relying on Boccaccio's *Genealogia Deorum* and Giraldis for her mythological apparatus. » (Scollen-Jimack, « Hélisenne de Crenne, Octovien de Saint-Gelais and Virgil », *op. cit.*, p. 202, note 27).

214 *Eneydes*, f. xcviij r^o.

Saint-Gelais, où nous en signalons et commentons un certain nombre d'exemples²¹⁵.

Nous allons ici aborder quelques exemples d'ajouts plus substantiels, ceux-ci étant quant à eux signalés dans le texte par la traductrice. Nous avons déjà soulevé le fait que Crenne annonce à plusieurs reprises qu'elle a, par rapport au texte de Virgile, ajouté des passages et des explications à sa version de l'Énéide, entre autres lorsqu'elle fait remarquer dans la dédicace qu'elle a dans le second livre ajouté quelques versions de la mort d'Hector à celle racontée par Virgile. Nous avons également constaté que le sous-titre des *Eneydes* précise qu'« à la traduction [des *Eneydes* il] y a pluralité de propos, qui par manière de phrase y sont adjoustez ».

Les informations contenues dans les manchettes constituent elles aussi des ajouts au texte, pourtant séparées de celui-ci de façon nette. Crenne y signale parfois que des passages ou des explications sont adjoints au corps du texte lui-même. Ce type d'avertissement intervient huit fois. Il y a d'abord dans le premier livre les « [a]dditions aptes à donner intelligence de ce que signifient la forme, gestes, et contenance de Cupido : Ce qui se declarera, selon la narration d'ung bien anticque philosophe, nommé Alexandre Aphrodisée »²¹⁶. Au second livre est rappelé le fait qu'il n'y a pas moins de quatre versions de la mort d'Hector : « Cy sont adjoustees les opinions diverses, touchant l'occision de Hector : ce qui se declairera selon la description d'aulcuns auteurs anciens »²¹⁷. Ensuite nous avons dans le troisième livre la constatation suivante : « Cy est adjousteée une narration des vices execrables, qu'Avarice faict aux cupides humains perpetrer »²¹⁸. Dans le même livre, une présentation de Scylla est ajoutée et annoncée ainsi : « Cy est adjousteée l'origine

de Scylla gouffre marin sommairement declairée selon Ovide en sa methamorphose »²¹⁹. Au quatrième livre est annoncé l'addition d'une description de Mercure : « Cy est adjousteée la description des accoustremens de Mercure, avec la signification d'iceulx »²²⁰. Dans les manchettes, des explications des noms du soleil et de la lune, ainsi que de Junon, renchérissent le propos : « Cy est adjousteée la narration de la pluralité des noms du Soleil, avec la signification d'iceulx »²²¹ ; « Cy est adjousteée l'interpretation des noms de Juno, avec la declaration de la sublime et exaltée puissance d'icelle »²²² ; « Cy est adjousteée la diversité des noms de la Lune, avec les puissances et proprieté d'icelle »²²³.

Dans ce qui suit, nous allons nous concentrer sur quatre de ces amplifications, choisies parce qu'elles constituent les développements les plus substantiels, à savoir les passages sur, respectivement, Cupidon, Hector, Scylla et Mercure. Avant de discuter de ces ajouts, nous allons cependant aborder une autre caractéristique des *Eneydes*, qui est sa division en chapitres et le résumé qui précède chaque chapitre.

Division en chapitres

Le texte des *Eneydes* de Crenne est divisé en chapitres, 114 au total : 29 pour le premier livre, 28 pour le second, 23 pour le troisième et 34 pour le quatrième et dernier livre des *Eneydes*. Chaque chapitre s'ouvre par un bref résumé de son contenu et le récit est coupé de façon logique, chaque chapitre traitant d'un événement ou d'une entité qui est dans une certaine mesure indépendante. Ce genre de division et d'introduction n'existe pas dans les versions françaises précédentes de l'Énéide. *Le Roman d'Enéas* (vers 1160) n'en comporte pas ; *Le livre des Énéides compilé par Virgille* (1483)

²¹⁵ Delvallée souligne l'importance de faire attention à la fois à ce qui est ajouté et à ce qui est omis : « Aussi les amplifications d'Hélisenne de Crenne peuvent-elles parfois se trouver dans ce qu'elle ne traduit pas, ou qu'elle évoque plus brièvement, afin de souligner un autre fait. Dans sa traduction de l'*Énéide*, les amplifications portent essentiellement sur trois points : précisions documentaires, effets pathétiques, commentaires rhétoriques » (Delvallée, « Hélisenne de Crenne : traduire, réécrire, amplifier Virgile », *op. cit.*, p. 2).

²¹⁶ *Eneydes*, f. xxiii r°.

²¹⁷ *Eneydes*, f. xxxv v°.

²¹⁸ *Eneydes*, f. lv v°.

²¹⁹ *Eneydes*, f. lxvii v°.

²²⁰ *Eneydes*, f. lxxxvi r°.

²²¹ *Eneydes*, f. xcvi v°.

²²² *Eneydes*, f. xcvi r°.

²²³ *Eneydes*, f. xcvi r°.

n'est, lui non plus, pas divisé en chapitres. En ce qui concerne ce dernier texte, il est vrai que des présentations telles que « Comment priame roy tres puissant ediffia la cité de troye la grant »²²⁴ résument les événements qui y sont racontés, mais elles commentent en premier lieu ce qui se passe dans les gravures sur bois illustrant le texte. Il y a néanmoins des endroits où ce genre de résumé figure sans illustration, par exemple dans ce passage : « Comment dydo toute forcenée se complaint à enée et aussi aux dieux »²²⁵. On peut toutefois trouver des exemples similaires de disposition. C'est le cas des tomes constituant les *Illustrations de Gaule et singularitez de Troye* de Jean Lemaire de Belges, probablement une source importante pour Crenne, qui sont divisés en chapitres précédés par des résumés de leur contenu.

Quant à la traduction faite par Octovien de Saint-Gelais, elle n'est pas divisée en chapitres, mais dans les marges, les passages correspondants du texte latin sont régulièrement indiqués pour que le lecteur puisse plus facilement s'orienter dans le texte.

Cupidon

Le portrait de Cupidon par Hélienne de Crenne est plus élaboré que celui figurant chez Virgile. Cette description fait partie du Livre I, chapitre 26, et occupe un peu moins d'une page (env. 31 lignes des 40 de la page). La traductrice se réfère à Alexandre d'Aphrodisias (commentateur d'Aristote du II^e siècle, écrivant en grec), lorsqu'elle précise dans une manchette qu'elle a

fait au texte de Virgile des « [a]dditions aptes à donner intelligence de ce que signifient la forme, gestes, et contenance de Cupido : Ce qui se declarera, selon la narration d'ung bien anticque philosophe, nommé Alexandre Aphrodisée »²²⁶. Il y a certaines ressemblances entre la description de Crenne et celle qu'on trouve dans un livre composé en français et traitant entre autres des apories prétendument discutées par d'Aphrodisias. Ce livre datant de 1554²²⁷, Crenne n'a donc pas pu le consulter pour rédiger son propre texte. Il y a eu en revanche une édition en grec en 1536 des apories physiques attribuées à d'Aphrodisias (attribution douteuse), et la même année également une traduction en latin des commentaires d'Aphrodisias sur la *Métaphysique* d'Aristote : *Alexandri Aphrodisie commentaria in duodecim Aristotelis libros de Prima Philosophia*²²⁸, par Juan Ginés de Sepúlveda, un texte que Crenne a pu connaître.

Nous avons choisi de reproduire le texte français de 1554, portant en partie sur le texte attribué à d'Aphrodisias, bien que ce ne soit pas la version utilisée par Crenne. Dans le texte de celle-ci, le portrait de Cupidon commence ainsi : « Ces parolles proferées, Cupido obeyssant au vouloir maternel, delibera vers Dido se transmigrer, mais preallablement que plus oultre du premedité voyage vous declairer, je veulx de sa forme et contenance faire recit »²²⁹. Ensuite Crenne énumère les différents traits de Cupidon. Nous avons dans le Tableau 2 ci-dessous inséré les caractéristiques de Cupidon évoquées par Crenne et d'Aphrodisias respectivement :

224 *Le livre des Énéides*, op. cit., f. a2 r^o.

225 *Le livre des Énéides*, op. cit., f. e1 v^o.

226 *Énéides*, f. xxiii r^o.

227 Alexandre d'Aphrodisias, *Problèmes d'Aristote et autres filozofes et medecins selon la composition du corps humain, avec ceux de Marc-Antoine Zimara. Item les Solutions d'Alexandre d'Aphrodisée sur plusieurs questions physiques*, Lyon, Jean de Tournes, 1554. Consultable sur le lien suivant : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k543641>.

228 Ce texte est consultable sur le lien suivant : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb12096955h>.

229 *Énéides*, f. xxiii r^o.

Crenne (les cases ci-dessous contiennent l'intégralité du passage ajouté par Crenne, f. xxiii r ^o)	d'Aphrodisias , « Demande LXXXVI » (seuls les passages ayant un équivalent chez Crenne sont cités)
il estoit d'âge et statue puerile, qui signifie que comme l'affection des enfans est inconsultée soudaine, furieuse et sans constante durée, semblablement l'amour et cupidité desordonnée est du principe extrêmement fervente. Mais incontinent par mutabilité se trouve estaincte :	& ce tousjours en forme et semblance d'un jeune enfant, pour autant que les desirs, conceptions soudaines, & brulantes passions de tous ayments sont vehementes, mais non permanentes, durables & perpetuelles. (p. 216)
Il estoit nud et destitué de tous habitz, qui denote que l'affection d'un amant est toujours vulgarisée, ne pouvant aymer si occultement que par indices et presumptions manifestes, sa conception amoureuse ne soit par quelque clair voyant cogneue.	Or est il nud, d'autant que le desir amoureux advient en chose certaine & manifeste, et sans l'interposition d'un second. Car nul ne peult aymer par un autre, ny aussi sans manifester son amour, &, qui seroit encores plus sot et ridicule, sans savoir qui est l'Amie. (p. 217-18)
Il avoit ung bandeau devant les yeulx, signifiant qu'avec son aage juvenil encores a il la veue latitée et cachée, et ne pouvant speculer ce qu'il faict : pareillement l'amoureux s'il faict, dict ou voit quelque chose, semble que riens n'y entende, et qu'il soit exoculé, à cause que l'entendement est en volupté inutile trop occupé :	Pas de correspondance chez d'Aphrodisias.
au costé dextre avoit ung Carquoys garny de pluralitez de sagettes, à demonstrer qu'incontinent apres que l'amant est surpris de ceste lascivité, il jacule plusieurs dardz à la chose aymée, comme s'il se persuadoit la pouvoir captiver à force de traytz, et sont lesdictes sagettes occultées dedans le Carquoys, pource que l'amant jamais ses regardz ne monstre pour mieulx la cupidité mentale couvrir :	Il tient en la main dextre une sagette, & la trousse remplie de flesches en la senestre, pour raison que Amour prend commencement & origine d'un seul rayon & clin des yeux. Car tout à un instant il void et desire, si que tout ainsi tot qu'il desire, de mesme il ha les rayons de ses yeux totalement fichés et intentifs à la chose convoitee. Aussi à bien considerer, tel rayon n'ha pas petite similitude et convenance à une sagette, veu que l'aymant, à la façon de quelque archer, le darde et dechoche sur le corps de l'amie. Et pour autant que l'aymant lance de tels aspects & rayons amoureux occultement, l'on luy ha de mesme donné un carquois en main rempli de flesches cachees & recelees. (p. 217)

il estoit en ses gestes variable, aulcunesfois triste et pensif et de couleur mortifiée, qui faict indice que l'amant poursuyvant ses amours, le plus souvent n'a point bonne nouvelle, et ne luy succedent les choses selon son desir, dont advient que pour le desespoir d'avoir la fruition de la beatitude aspirée, apparoist avoir telle descoulourée face : aultresfoys estant debout avoit une jambe levée, comme remply de souveraine hylarité, ses æsles estendues comme voletans, sa face riant et de couleur rosaicque, qui signifie que les amants ayant annonciation de quelque désirée nouvelle, de leur poursuyte, qui de future jouyssance leur donne presage, ilz apparoissent merueilleusement letifiez, si en telle jocundité ilz pouvoient persister.

Au contraire si tot qu'ilz ont conceu quelque bon espoir & opinion de leur amie, ou bien qu'ilz sont grandement courrousez & entrent en colere, lors la chaleur et Nature retournent à la peau exterieure, De maniere qu'ilz sont rendus chauds & vermeilz. Pour laquelle seule cause les peintres peignent quelque fois Amour triste et soy reposant comme songeart, quelquefois volant avec un visage mignart & souriant (p. 216)

Tableau 2

Crenne indique de façon claire quand cet ajout est terminé : « Or ayant la forme, gestes et contenance du petit dieu convenablement descripte, reprendrons nostre primitif propos »²³⁰.

Une comparaison entre les deux textes nous permet de constater qu'il y a certaines différences entre le portrait de Cupidon dressé par Crenne et celui que fait d'Aphrodisias. Comme nous l'avons indiqué dans le tableau, nous citons le premier dans son intégralité, tandis que nous ne retenons chez d'Aphrodisias que les passages ayant un équivalent chez Crenne. Nous constatons ainsi que la plupart des traits cités par la traductrice figurent chez d'Aphrodisias, excepté quelques points de détail. D'Aphrodisias soulève en outre dans ses descriptions des aspects de l'amour que Crenne n'aborde pas, comme par exemple les différents types d'amours, affirmant aussi que « la frequentation et augmente & rend à perfection l'amour, non que proprement toutesfois amour provienne d'elle »²³¹. La question initiale posée dans son texte est celle-ci : « Pourquoi les parties extérieures & extremes de gens amoureux, ores sont froides, ores sont chaudes ? »²³². L'auteur déclare aussi qu'amour rend fou celui qu'il frappe :

Mais l'amour est vehement, violent, & semblable à un transport & alienation d'entendement, voire à une rage, & droite forcenerie. Or le feignent ils porter un flambeau & brandon ardent, avec aisles au dos, pour autant que l'entendement d'iceux aymants est tousjours en suspend : estant de mesme legers, inconstans, muables et volages comme l'oiseau au vent [...] ²³³.

Ces caractéristiques de l'amour ne sont pas explicitement traitées par Crenne dans le passage concerné. On peut peut-être toutefois estimer que le fait que Cupidon soit aveuglé par un bandeau, signifiant qu'il n'est pas capable d'observer ou de comprendre ses propres gestes et dires (« ne pouvant speculer ce qu'il fait »), pourrait constituer un pendant à la folie décrite par d'Aphrodisias, et surtout la constatation que « l'amoureux s'il fait, dict ou voit quelque chose, semble que riens n'y entende, et qu'il soit exoculé, à cause que l'entendement est en volupté inutile trop occupé »²³⁴. Nous pouvons observer, dans l'une des premières gravures du premier livre des *Eneydes* crennoises²³⁵, Cupidon portant un bandeau, au moment où il se prépare à tirer une flèche dans le dos de Pâris.

²³⁰ *Eneydes*, f. xxiii r°.

²³¹ Alexandre d'Aphrodisias, *Problèmes d'Aristote*, p. 294.

²³² Alexandre d'Aphrodisias, *Problèmes d'Aristote*, p. 292.

²³³ Alexandre d'Aphrodisias, *Problèmes d'Aristote*, p. 293.

²³⁴ *Eneydes*, f. xxiii r°.

²³⁵ *Eneydes*, f. ii r°.

L'image donnée du fils de Vénus dans les autres œuvres signées Crenne mérite également l'attention. C'est le cas des *Angoysses douloureuses* (dans les éditions postérieures à celle de 1538), où un dizain décrit Cupidon comme « L'archier non voyant, et mal seur »²³⁶. Ici se trouve donc encore une fois souligné l'aveuglement du dieu d'amour. Cet exemple doit être toutefois évalué avec circonspection, car nous ne savons pas si l'ajout de ce court poème fut fait à l'initiative de Crenne. Des poèmes traitant du même sujet précèdent d'autres textes de l'époque, notamment la traduction en français réalisée par Maurice Scève de *Grimalte y Gradisa* de Juan de Flores sous le titre *La deplourable fin de Flamete* (publiée à Lyon en 1535 par François Juste, et ensuite par l'imprimeur de Crenne, Denis Janot, en 1536) dont elle semble s'être inspirée pour ses *Angoysses*²³⁷ :

Bien paindre sceut qui fait amour aveugle,
Enfant, archier, pasle, maigre, volaige,
Car en tirant ses amans il aveugle,
Et plus que enfans les fait molz de couraige,
Pasles par cure, & maigres par grand raige,
Plus inconstant que Pamphile au desert,
Donc, o lecteur, celluy n'est pas bien saige
Qui pour aimer est de son sens desert²³⁸.

Dans le huitain précédant *Les Comptes amoureux* de Jeanne Flore²³⁹ (1537), on trouve par contre l'avertissement suivant :

Gardez vous bien du Vray amour offendre
Lequel n|<'>est pas comme on le painct, aveugle :
Sinon en tant que les Cruelz aveugle

Qui n<'>ont le cueur entier, piteux, et tendre
Le voila ja tout prest de son arc tendre
Contre qui n<'>aime usant du malefice
De Cruaulté :/Doncques au saint service
D<'>amour vueillez de bon vouloir entendre²⁴⁰

Il y a donc toute une discussion qui se développe autour de la nature du dieu d'amour dans les poèmes ouvrant ces textes traitant d'amour.

Pour en revenir à la représentation de Cupidon dans l'œuvre de Crenne, notons que ce dieu est bien sûr évoqué dans le texte même des *Angoysses douloureuses* (12 fois), dans *Les epistres familières et invectives* (3 fois, mais appelé de son nom seulement une fois²⁴¹) et dans *Le Songe de madame Helisenne* (11 fois sous son nom, 2 fois comme le fils de Vénus²⁴²), mais sans que figure une description physique comme dans la version crennoise de l'Énéide. *Le Songe* précise pourtant que Cupidon est « aveuglé »²⁴³ et que la dame Hélisenne « et les aultres [sont] infelices et d'entendement alieénées, de venerer et honorer celluy Cupido »²⁴⁴.

Hector

Les différentes versions présentées par Crenne de la mort d'Hector constituent la divergence la plus manifeste avec le texte de Virgile, mais aussi la plus clairement signalée par Crenne. Dès « la lettre dédicatoire » de l'ouvrage, elle annonce que François I^{er} y

pourra cognoistre aulcune<s> choses servans au propos y estre par moy adjoustées, et par especial au Second livre : auquel est fait mention de la déplorable fin du tres prestant et magnanime Hector,

²³⁶ *Les Angoysses douloureuses qui précèdent d'amour* (éd. de Buzon, introduction aux *Angoysses douloureuses*, *op. cit.*, p. 95, note a ; voir aussi Wood, *Hélisenne de Crenne. At the Crossroads of Renaissance*, *op. cit.*, p. 51-52).

²³⁷ Ainsi que du *Pérégrin* de Caviceo (voir de Buzon, introduction aux *Angoysses douloureuses*, *op. cit.*, p. 32-36, et Gustave Reynier, *Le Roman sentimental avant l'Astrée*, Paris, Armand Colin, 1908, p. 99-122).

²³⁸ Juan de Flores, *La Deplourable Fin de Flamete elegante invention de Jehan de Flores espagnol, traduite en langue françoise*, Paris, Denis Janot, 1536. Texte consultable en ligne : http://xtf.bvh.univ-tours.fr/xtf/view?docId=tei/B751131011_Y2_251/B751131011_Y2_251_tei.xml;query=;brand=default.

²³⁹ Un nom qui constitue probablement un pseudonyme.

²⁴⁰ Jeanne Flore, *Comptes amoureux par madame Jeanne Flore : touchant la punition de ceux qui contemnent et mesprisent le vray amour*, Lyon, 1531 (pas de maison d'édition indiquée). Consultable en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k791612/f1.item.texteImage>.

²⁴¹ *Les epistres familières et invectives*, éd. Jerry C. Nash, *op. cit.* (p. 129/f. H v^o). Il est aussi nommé « celluy seigneur » (p. 103/f. E iiiii) et « celluy petit Dieu » (p. 129/f. H r^o).

²⁴² *Le Songe de madame Helisenne*, éd. Beaulieu et Desrosiers-Bonin, *op. cit.*

²⁴³ *Le Songe de madame Helisenne*, éd. Beaulieu et Desrosiers-Bonin, *op. cit.*, p. 82/f. E iii v^o.

²⁴⁴ *Le Songe de madame Helisenne*, éd. Beaulieu et Desrosiers-Bonin, *op. cit.*, p. 74/f. D iiiii v^o-D 5 r^o.

de l'illustrité duquel vostre preclaire progeniture et tres anticque generosité a prins origine. Ce que considerant, ay accumulé toutes les forces de mon esprit, pour manifester l'occision du predict vertueux Hector, (qui du monde estoit l'honneur, lumiere et renommée) avoir esté perpetrée par la trahyson detestable, abhominable et execrable du trop superbe Achilles [...]²⁴⁵.

Crenne déclare ainsi qu'elle tient à élucider ces événements pour la raison qu'elle considère (dans le sillage d'une tradition moyenâgeuse²⁴⁶) Hector comme l'ancêtre du roi. Le personnage doit par conséquent mourir en héros²⁴⁷. Or, quant au récit qu'Homère en donne, moins flatteur pour Hector que pour Achille, notre traductrice soutient que

à telles artificielles et coulourées mensonges, ne se doit aulcune foy adjouster, et pour du tout les anichiller, ay bien voulu reduire en memoire les opinions d'aulcuns auteurs auctenticques : lesquelz parlantz avec veritable narration, confondent les vaines et inutiles propositions d'Homere : Entre lesquelz sont dignes de credence Dictis de Crete, et Dayre de Phrigie [...]²⁴⁸.

Comme annoncé, le second livre, chapitre 10, présente plusieurs versions de la mort d'Hector, qui occupent le chapitre entier²⁴⁹. Après le récit du songe que fait Énée et dans lequel il voit Hector mort, attaché au char d'Achille, Crenne fait d'abord rapidement référence à la version de Darès le Phrygien : « Selon la narration de Dayre de Phrigie, le faulx traditeur Achilles perpetra homicide au corps du preux Hector, comme il s'occupoit à despoiller de ses armes ung duc nommé

Polybetes par luy occis »²⁵⁰. Ensuite vient un passage plus long donnant la version de Dictys de Crète :

Di<c>tis de Crete recite aultrement sa mort, disant que comme Hector estoit allé au devant de la royne des Amazones Penthasilée (laquelle venoit pour donner port, faveur et ayde aux Phrygiens) Achilles estant de ceste chose adverty, occultement accumula une partie de ses plus feaulx Myrmidons, et en grande diligence alla anticiper le passage, par où Hector devoit passer : et estant en quelque lieu latité, ainsi que la fleur de noblesse Hector (qui de ceste detestable et execrable trahyson ne se donnoit garde) passoit ung fleuve à guay, lors Achilles l'espian stimulé de quelque furie infernale, avec inique deliberation se vint jecter sur luy par impetueuse ferocité, sans qu'il l'en advertist aulcunement, et le fait circonvenir et environner de toutes pars. Et ainsi par ceste premeditée cautelle et vituperable trahyson, le destitua de vie : et fait ainsi mourir tous ceulx qui l'associoyent, excepté l'ung des bastardz de l'affligé roy Priam : auquel il couppa seulement les poings, et en telle sorte le renvoya en la cité pour annoncer à son père les anxieuses et tristes nouvelles²⁵¹.

Comme le fait remarquer entre autres Wood²⁵², Crenne, dans ces descriptions, suit de près – parfois mot à mot – celles données par Jean Lemaire de Belges dans *Les Illustrations de Gaule et singularitez de Troye*²⁵³, mais change l'ordre entre les récits de Darès le Phrygien et de Dictys de Crète par rapport au texte de Lemaire de Belges. Après ceci, Crenne continue par la représentation de la mort d'Hector d'encore un auteur, Guido delle Colonne (récit qui n'est pas cité par Lemaire) :

245 *Eneydes*, f. â iii r^o.

246 Wood, *Hélisenne de Crenne. At the Crossroads of Renaissance*, *op. cit.*, p. 137-38.

247 Marshall affirme, en citant un poème écrit par François I^{er} dans une lettre à sa mère et à sa sœur Marguerite, où le roi se compare à Énée, que la lettre dédicatoire de Crenne constitue en partie un commentaire de ce rapprochement (Marshall, « The *Aeneid* and the Illusory Authoress », *op. cit.*, p. 102-3). Ce lien n'est à notre avis pas très clair, étant donné qu'Énée n'est pas, comme Marshall le constate, mentionné dans la dédicace de Crenne. Il n'est pas sûr non plus que Crenne ait eu la possibilité de lire la lettre écrite par le roi à sa famille.

248 *Eneydes*, f. â iii r^o.

249 Ce chapitre correspond aux f. xxxv v^o-xxxvii r^o, c.-à-d. un peu moins de deux folios (quatre pages).

250 *Eneydes*, f. xxxv v^o.

251 *Eneydes*, Livre II, ch. 10, f. xxxv v^o.

252 Wood, *Hélisenne de Crenne. At the Crossroads of Renaissance*, *op. cit.*, p. 139.

253 Jean Lemaire de Belges, [1511] 1882), *Les illustrations de Gaule et singularitez de Troye*, *Ceuvres*, éd. Auguste Jean Stecher, 1882-85, Louvain, Lefever, 1882, Livre II, ch. XIX, p. 180-81.

Guyon de coulomme descript d'aulture sorte ceste pitoyable mort, disant que quand Achilles eust manifeste demonstrance de la vertueuse magnanimité du victorieux Hector (qui avoit mis à mort tant de nobles Gręcz que c'estoit une chose innumerable) commença à mediter et concevoir en son desloyal courage, que si promptement à la vie d'Hector n'estoit imposée fin, jamais ne seroit en la faculté des Gręcz de dompter ne superer les Troyens²⁵⁴.

Après cette introduction, Crenne présente la version de Colonne de la mort d'Hector²⁵⁵. En ceci elle ne suit par conséquent plus Lemaire, qui soutient vers la fin de son second livre que Colonne n'est pas une source fiable :

Et que par ce second livre, tous lecteurs et auditeurs se peuvent bien tenir pour contens et bien informez de la verité de toute l'histoire, à fin qu'en peintures et tapisseries on ne fasse plus nulz abus, sinon que l'erreur inveteree de Guy de la Colonne et de ceux qui l'ont ensuivy, tant en rime comme en prose, lesquelz je ne vueil pas nommer, vallent mieux que ceste mienne œuvre laborieuse et bien digeree²⁵⁶.

Si Lemaire ne rapporte pas la version de Colonne concernant la mort d'Hector, on peut trouver le récit de celle-ci dans la traduction française de l'*Iliade* par Jean Samxon, éditée en 1530²⁵⁷. La trame des événements ainsi que le choix des mots utilisés par Crenne ressemblent fortement à cette version de la mort d'Hector attribuée à Colonne, une version accompagnée également des récits donnés par Dictys de Crète et de Darès le Phrygien (dans l'ordre Dictys-Colon-

na-Darès – le nom de ce dernier n'est pas mentionné dans le passage en question, mais, par exemple, à la page de titre du livre). Nous voudrions ainsi, aux *Illustrations de Gaule et singularitez de Troye*, déjà signalées comme source probable des récits de Dictys de Crète et de Darès, ajouter cette édition de l'*Iliade* comme une origine possible de la version que présente Crenne du récit de Colonne²⁵⁸. La ressemblance entre le texte de Crenne et celui imputé à Colonne est renforcée par les explications qui entourent les différentes versions de la mort d'Hector chez Crenne et dans la traduction de l'*Iliade* respectivement. Lorsque Crenne affirme dans sa dédicace à François I^{er} que

[...] ay bien voulu reduire en memoire les opinions d'aulcuns auteurs auctenticques : lesquelz parlantz avec veritable narration, confondent les vaines et inutiles propositions d'Homere : Entre lesquelz sont dignes de credence Dictis de Crete, et Dayre de Phrigie, qui ont redigé en escript tout ce qu'ilz veirent et entendirent des gestes des Troyens et des Gręcz, durant le siege de Troye, comme ceulx qui y estoient assistans : et le Gręc Homere estoit absent, car depuis la destruction d'icelle fut sa nayssance²⁵⁹,

et puis au chapitre 10 du second livre :

Or vous ay je sommairement recité la difference des auteurs Poetes et historiographes qui ont faict recit de la mort d'iceluy preux Hector, entre lesquelles opinions, je diz que celle du poete Homere n'est digne de croire, pource qu'il favorisoit toujours aux Gręcz, attribuant l'honneur et gloire des batailles plus au trahistre Achilles qu'au tresillustre Hector de

²⁵⁴ *Eneydes*, f. xxxv v^o.

²⁵⁵ Un assez long récit, occupant un peu moins de la seconde moitié du f. xxxv v^o et un peu plus de la première moitié du f. xxxvi ro, donc une page.

²⁵⁶ Lemaire de Belges, *Les Illustrations*, op. cit., Livre II, ch. XXV, p. 244. Colonne est mentionné également dans le premier livre des *Illustrations* : « Guy de la Colonne qui composa en Latin celle destruction de Troye, qu'on lit vulgairement, met et cuide estre ledit temple et cité de Delphos, en ladite isle de Delos : Mais c'est pour ce qu'il ignora la Geographie : c'est à dire la situation de la terre, à cause de quoy il ha souvent failli, comme on peult entendre » (Jean Lemaire de Belges, *Les Illustrations*, op. cit., Livre I, ch. XX, p. 127).

²⁵⁷ Homère, *Les Iliades de Homere, poete grec et grant hystoriographe. Avecques les premisses et commencemens de Guyon de Coulonne souverain hystoriographe. Additions et sequences de Dares Phrigius, et de Dictys de Crete*. Translatees en partie, de latin en langage vulgaire par maistre Jehan Samxon licentie en loys, lieutenant du bailly de Touraine, a son siege de Chastillon-sur-Yndre, Paris, Jean Petit, 1530, ch. 11 (vue 65). Consultable sur le lien suivant : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71517r>.

²⁵⁸ Ou éventuellement *Histoire de la destruction de Troye la grant*, traduction du texte latin *Historia destructionis Troiae* (entre 1475 et 1479) de Guido delle Colonne. Roy évoque, lui aussi, la traduction de Samxon de l'*Iliade* comme une source possible de Crenne quant à la présentation des différentes versions de la mort d'Hector (Roy, *Les Traductrices françaises de la Renaissance*, op. cit., p. 49, note 75).

²⁵⁹ *Eneydes*, f. à iii r^o.

Troye. Et toutesfoys selon la fame vulgaire et relation commune de tous, Hector dominoit tousjours sur luy comme plus magnanime, fort et puissant. Parquoy avec assiduité l'on doit increper Homere qui desiroit exalter celuy qui de vituperation est digne, deprimant celuy que bouche humaine ne sçauroit tant louer, qu'au debvoir de sa louenge peult advenir. [...] retournant à mon propos, je diz que par raisons bien apparentes, nous devons prester foy indubitable aux aultres aucteurs, Et par especial à la narration de Di<c>tis de Crete, qui estoit present en la bataille des Græcz, militant soubz ung des roys de Grèce nommé Ydomeneus, qui est occasion principale, parquoy il est facile à juger son dire estre veritable, et celuy d'Homere se doit estimer artificielle mensonge, aornée et coulourée de son delectable, melliflue et suave stille poetique. Et pour corroborer ceste mienne opinion, je conclus par raison ceulx qui sont presens pouvoir mieulx testifier que les absens, desquelz absens estoit le Græc Homere : car long temps depuis la demolition de la tres inclyte Troye fut sa naisçance²⁶⁰,

elle fait certes écho à Jean Lemaire de Belges :

Le poète Homere aussi en son Iliade recite encore autrement la mort dudit Hector, et plus à l'>honneur d'Achilles, mais je m'>adhere plus à mon acteur Dictys : lequel mesmes estoit de la nation Grecque. Et neantmoins la verité du fait l'>ha contraint de reciter la mort d'Hector, au grand deshonneur d'Achilles [...]²⁶¹,

mais encore plus à la traduction de l'*Iliade* datant de 1530 :

Quant à la realle verité on ne scait pas bien comment le descrire à cause de l'opinion de tant de gens. Toutesfoys les opinions que j'>y declairees sont plus à croire que celle du grand Homere. Car comme vous sçavez et je l'>ay dist dessus ledict Homere favorisoit tousjours aux grecz attribuant l'>honneur et gloire des batailles plus à Achilles qu'>à Hector de Troye. Et toutesfoys selon la relation commune de tous Hector dominoit tousjours sur luy comme

plus fort et puissant parquoy il est la conclure que si achilles mist hector à mort que ce fust par traison et envie en l'>allant eschaugueter et espier lors qu'>il alla au devant de la royne penthasilee comme j'ay dist selon dictys de crethe/ou quant il se baissa pour prendre les armes du Roy Gregeoys qu'>il avoit tué comme disent plusieurs/ou quant il luy vist descouvert l'>estomac selon guyon de coulunne/et non pas en le suyvant par tant de foys autour de la cité de troye comme descript Homere. Car ne luy en desplaie le preux Hector n'>estoit pas homme de si lache couraige qu'>il eust daigné fuir devant ung plus moindre que luy/luy qui tant avoit mis de gens à mort/et est si fort renommé et sera jusques à la fin du monde qu'il est mis et escript au nombre des preux et non pas Achilles. Je croy doncques plus à dythis de crethe qui estoit present que je ne fays à celluy Homere/car ledict dythis de crethe estoit present en la bataille des Grecz. Militant soubz ung des Roys de Grece nommee ydomenee/qui est la cause principale qui me fait dire et juger qu'il est plus à croire que Homere/car par raison ceulx qui sont presens mieulx voyent et scavent que les absens desquelz absens estoit ledict Homere/car il nasquist depuis la bataille de Troye²⁶².

Ce texte souligne donc, comme le fera Crenne, la tendance qu'à Homère à « favoriser aux Grecs », mais aussi le fait que ce poète n'a pas assisté aux événements, étant né après la bataille de Troie. En dehors des similitudes quant aux mots choisis, il y a le procédé d'entrecouper le texte de Virgile d'autres versions d'un événement raconté dans le texte source, un procédé qui pourrait étonner un lecteur contemporain, mais qui n'était pas inédit à l'époque et que Crenne a pu elle-même observer entre autres dans la traduction française citée ci-dessus. Cette traduction contient d'ailleurs, comme le texte de Crenne, une division en chapitres de l'*Iliade*, ces chapitres étant précédés d'un résumé de leur contenu, comme c'est le cas chez Crenne.

260 *Eneydes*, f. xxxviii r^o.

261 Lemaire de Belges, *Les Illustrations*, op. cit., Livre II, ch. XIX, p. 181.

262 *Les Iliades de Homere, poete grec et grant hystoriographe*, op. cit., Livre 22, f. cxcviii v^o-cxcix r^o.

Nous sommes ainsi d'accord avec Paule Demats²⁶³ qui affirme que Crenne n'a pas eu besoin de consulter directement la traduction française de l'ouvrage *Historia destructionis Troiae* (entre 1475 et 1479) de Guido delle Colonne, dont le titre français est *Histoire de la destruction de Troye la grant*²⁶⁴, pour emprunter à cet auteur le récit de la fin tragique d'Hector, la traductrice ayant probablement préféré le citer à l'aide d'une source secondaire comme nous venons de le suggérer.

En ce qui concerne le compte rendu de Crenne sur l'historique des ouvrages de Darès le Phrygien et de Dictys de Crenne, il semble qu'elle se soit inspirée, encore une fois, des *Illustrations* de Lemaire. Nous citons d'abord les informations données par Crenne dans sa dédicace au roi :

Le livre de Dayre (lequel estoit de la nation Troyenne) fut trouvé escript de sa propre main en l'université d'Athenes, au temps de Julius Cēsar, par ung fameux orateur nommé Cornelius Nepos, natif de Veronne en Italie, et traduit par luy mesmes de Græc en Latin, puis l'envoya au tres noble historien Crispe Saluste. Et l'œuvre de Dictis de Crete vint en lumiere durant le regne de L'empereur Neron, et furent inopinément trouvez ses livres à la proximité de la cité de Gnos<s>us en Crete, de laquelle fut natif iceluy Dictis, et furent presentez au seigneur de ladite cité, nommé Praxis, lequel s'advisa de les faire transcrire en lettres Atheniennes, pource que les livres estoient en caracteres de lettres Punicques et de difficile lecture, combien que le langage fut Græc : et cela faict, ledit Praxis se transmigra à Rome vers le prince Neron, pource qu'il le congnoissoit fort curieux investigateur de l'histoire Troyenne. Et à ceste occasion luy fut présenté le volume de Dictis, contenant dix livres des faictz et gestes Troyennes : lesquelz estans avec hylarité acceptez et tenus en grand estime, furent depuis

convertiz en langue Latine par ung orateur Romain nommé Septimius²⁶⁵.

Voici la version de Lemaire de Belges :

Mais Dictys de Crete et Dares de Phrygie ont redigé en mémoire tout ce qu'>ilz veirent et entendirent faire d'>un costé et d'>autre, pendant le siege de Troye. Le livre d'>iceluy Dares, lequel estoit de la nation Troyenne, fut trouvé escript de sa main propre en l'>université d'Athenes, au temps de Julius Cesar, par un grand orateur nommé Cornelius Nepos, natif de Verone en Italie et par luy mesmes translaté de Grec en Latin, puis envoyé à Romme au tresnoble historien Crispe Salluste.

Et l'>œuvre de Dictys de Crete, qu'>on dit maintenant l'>isle de Candie sujette aux Venitiens, et de la nation de Grece, vint aucun temps apres en lumiere, c'>est à savoir du temps de l'>empereur Neron. Iceluy Dictys souvent allegué en ce second livre fut chevalier stipendiaire du Roy Idomeneus de Crete et fut present à toutes les batailles contre les Troyens²⁶⁶.

Ensuite Lemaire raconte comment le livre fut trouvé par quelques pasteurs qui, déçus de ne pas trouver de trésor plus substantiel,

ilz porterent les livres au seigneur de ladite cité de Gnosus en l'>isle de Candie, lequel seigneur se nommoit Praxis. Et fut bien aise ledit seigneur du present et de la treuve. Si s'>advisa de les faire transcrire en lettres Atheniennes, pource que les livres estoient en caracteres de lettre Punique fort ancienne et mal lisible, jasoit ce que le langage fust Grec. Et cela fait, ledit Praxis vint à Romme vers le Prince Neron, pource qu'>il le savoit estre fort curieux de l'>histoire Troyenne, comme celui qui estoit singulier en poésie et homme de treseslu engin, s'>il eust esté

²⁶³ Demats, introduction à la première partie des *Angoysses douloureuses*, p. XL. Voir aussi Wood : « Her last source for the story of Hector's death – Guyon de Coulomne – is not mentioned by Lemaire de Belges. Paule Demats eliminated the French translation of Guido delle Colonne's *HISTORIA DESTRUCTIONIS TROIAE* as a possible source, leaving the identity of the reference unknown » (Wood, « Correcting Homer and Vergil », *op. cit.*, p. 40). Nous pensons donc pour notre part qu'il est probable que Crenne a connu la version de Guido delle Colonne par la traduction de l'*Iliade* datant de 1530, *Les Iliades de Homere, poete grec et grant hystoriographe*, *op. cit.*

²⁶⁴ Il existe à la Bibliothèque nationale de France un manuscrit contenant une traduction en français du livre de Guido delle Colonne, ce livre ayant appartenu à Diane de Poitiers. Selon la description de la bibliothèque, il s'agit d'un « [r]emaniement par Guido delle Colonne du Roman de Troie de Benoit de Sainte-More. Exemplaire exécuté vers 1500 ». Le manuscrit est consultable sur le lien suivant : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/brv1b60007144/f1.image>.

²⁶⁵ *Eneydes*, f. à iii r^o.

²⁶⁶ Lemaire de Belges, *Les Illustrations*, *op. cit.*, Livre II, ch. XXV, p. 242.

si heureux qu'>il eust plustost fleschi et incliné à bonté que à malice, mais non²⁶⁷.

Après ceci suit un passage racontant que Néron s'est lui-même mis à écrire un livre sur le destin de Troie, allégation que Crenne a laissé de côté. Si Crenne a la réputation d'être proluxe, nous voyons néanmoins qu'ici elle a sensiblement raccourci le passage, excluant les informations et détails qu'elle trouve superflus à son propos. Marshall²⁶⁸ affirme qu'à l'époque de Crenne, la tendance était de croire Darès, un Troyen, plutôt que Dictys, un Grec, étant donné que plusieurs maisons royales d'Europe se considéraient comme descendantes de Troie²⁶⁹. La chercheuse estime pour cette raison que la position prise par Crenne est un peu étonnante, mais nous pensons que sur ce point, comme souvent, Crenne exploite tout simplement les sources, ici la traduction de l'*Iliade* et Jean Lemaire de Belges. Or, nous pouvons constater que Lemaire, bien que comparant ses sources, privilégie le plus souvent le témoignage de Dictys à celui de Darès :

Icy y ha contrariété apperte entre ces deux tresanciens acteurs, Dares Phrygien, et Dictys de Crete [...]. Quoy que soit, je n'>ay pas entrepris de les mettre d'>accord : ainçois me suffit de suivre l'>ordre principal de mon acteur Dictys de Crete²⁷⁰.

Mais comme j'>ay desja dit autresfois, je vueil principalement ensuivre l'>opinion de Dictys de Crete : car elle est plus vraysemblable²⁷¹.

Et c'>est l'>escrit dudit Dares. Si fait à noter qu'>en plusieurs passages il y ha discordance entre lesdits deux acteurs Dares et Dictys : jasoit ce qu'>ilz fussent tous deux presens à la guerre Troyenne, mais

ilz estoient de deux partis l'>un Troyen et l'>autre Grec. Toutesvoies des differents qui sont en leur narration originelle je me passeray de leger, en ensuivant principalement l'>ordre de mon acteur Dictys, pource que sa compilation est plus ample et plus disfuse, et aussi plus vraysemblable et mieux ordonnee²⁷².

Pour conclure cette partie, nous pouvons, avec Marshall²⁷³, constater que l'on commence à l'époque à laquelle les *Eneydes* de Crenne furent publiés à avoir des doutes sur l'origine des écrits signés Darès de Phrygie et Dictys de Crète ; la discussion que mène Crenne ici a pour cette raison pu paraître quelque peu datée même à ses contemporains²⁷⁴.

Scylla

Le troisième passage que nous incluons parmi les ajouts substantiels, et clairement signalés par Crenne, concerne Scylla, la jeune pucelle transformée en « gouffre marin » par Circé. La magicienne voulait se venger d'elle parce que Glaucus, amoureux de la nymphe, mais repoussé par celle-ci, refusait ses avances. C'est la partie ajoutée aux *Eneydes* la plus longue : elle compte un peu plus de quatre pages et correspond à un chapitre entier (Livre III, ch. 16, f. lxvii v^o-lxix v^o).

Le chapitre est résumé ainsi : « Explication claire et ample de l'origine de Scylla periculeux gouffre marin ». ²⁷⁵ Dans la marge nous retrouvons la précision suivante : « Cy est adjoustée l'origine de Scylla gouffre marin sommairement declairée selon Ovide en sa methamorphose » ²⁷⁶. Le récit auquel Crenne fait référence fait partie des *Métamorphoses* d'Ovide (Livre

²⁶⁷ Lemaire de Belges, *Les Illustrations*, op. cit., Livre II, ch. XXV, p. 243.

²⁶⁸ Marshall, « The Aeneid and the Illusory Authoress », op. cit., p. 111.

²⁶⁹ Voir p. ex. l'introduction de Demats dans son édition de la première partie des *Angoysses douloureuses*, p. XL.

²⁷⁰ Lemaire de Belges, *Les Illustrations*, op. cit., Livre II, ch. XVIII, p. 175.

²⁷¹ Lemaire de Belges, *Les Illustrations*, op. cit., Livre II, ch. VI, p. 61.

²⁷² Lemaire de Belges, *Les Illustrations*, op. cit., Livre II, ch. XV, p. 146-47. Voir *Les Illustrations*, op. cit., Livre II, ch. XXII, p. 158, 201 et 218-19 pour encore des exemples.

²⁷³ Marshall, « The Aeneid and the Illusory Authoress », op. cit., p. 111.

²⁷⁴ Marshall, « The Aeneid and the Illusory Authoress », op. cit., p. 71 ; 114-15 ; Frederic Clark, « Authenticity, Antiquity and Authority : Dares Phrygius in early Modern Europe », *Journal of the History of Ideas*, 72:2, 2011. Sur Dares et Dictys, voir aussi Sarah Spence, « Felix Casus. The Dares and Dictys Legends of Aeneas », in Joseph Farrell et Michael C. J. Putnam (éd.), *A Companion to Vergil's Aeneid*, p. 133-146.

²⁷⁵ *Eneydes*, f. lxvii r^o.

²⁷⁶ *Eneydes*, f. lxvii v^o.

13, v. 898-Livre 14, v. 74). La version de Crenne est plus concise que celle d'Ovide. Au début du chapitre d'Ovide, la nymphe Galathée raconte ses propres malheurs ; ses explications servent d'avertissement à Scylla, mais Crenne choisit de ne pas inclure ce récit, qui, chez Ovide, constitue pourtant un long développement (Livre XIII, vv. 738-897). Pour sa version du sort de Scylla, notre traductrice a, en outre le texte latin, pu consulter une traduction française des *Métamorphoses* publiée chez Denis Janot en 1539²⁷⁷. En comparant la version de Crenne avec cette traduction, apparaissent en effet des tournures qui se ressemblent et dont il n'y a pas d'équivalent direct chez Ovide. Examinons par exemple une partie de la description faite de Glaucus dans les deux textes respectifs :

sa chevelure qui plus grande étoit que queue de cheval, laquelle luy couvrait les épaules et la poitrine²⁷⁸

chevelure qui plus grande estoit que la queue d'ung cheval : laquelle luy couvroit les espaules et la poitrine²⁷⁹

Citons ensuite la réaction de la belle Scylla en apercevant de Glaucus :

Ha qui est celuy qui d'amours me semont²⁸⁰

Ha qui peult estre ceste monstrueuse, detestable et abhominable creature, qui d'amour me prie [...].²⁸¹

Ces dernières phrases commencent de façon semblable, mais Crenne décrit d'emblée Glaucus comme un monstre : « ceste monstrueuse, detestable et abhominable creature », une description qui n'a pas d'équivalent direct dans la traduction française des *Métamorphoses*, ni dans le texte original d'Ovide. Nous

voyons ici à l'œuvre un procédé rhétorique fréquemment employé par Crenne, à savoir l'itération ; ici, comme souvent, rassemblant trois synonymes. Elle arrive ainsi à souligner la différence entre Glaucus, monstre marin abominable, et Scylla, pucelle d'une beauté admirable, que Glaucus, dans la traduction française des *Métamorphoses*, interpelle, en l'appelant « belle fille »²⁸². Quant à la version crennoise, les trois adjectifs dépeignant Glaucus (« monstrueuse, detestable et abhominable [...] ») sont habilement mis en contraste par la description que celui-ci fait de la jeune fille, en louant sa « venuste grace, beaulté et faconde » :

Admiration aulcune ton delicieux cueur n'esmouve,
O benigne vierge, qui en venuste grace, beaulté et faconde, les aultres precede, persuades toy de croire que monstre ou fantasma ne suis dont tu doibve estre timide [...]²⁸³.

Il n'y a pas d'expression équivalente à cette tournure chez Ovide non plus. En revanche, la même expression figure dans deux autres passages chez Crenne, dépeignant en ces occurrences Didon, reine de Carthage. Nous pouvons d'abord l'observer dans le portrait fait de Didon dans Livre I, ch. 20 des *Eneydes*. C'est la première fois qu'Énée aperçoit la reine carthaginoise :

Cependant en ce magnifique temple survint la magnanime Dido : la reginale personne de laquelle, estoit decorée de souveraine formosité, resplendissant en telle venuste grace, beaulté et faconde, que l'excellence d'elle à exprimer seroit difficile : Estant doncques associée de tant de perfections se reduict dedans ce temple grand nombre, tant seigneurs que dames la suyvoient²⁸⁴.

²⁷⁷ Nous citons l'édition de 1574 : *Les XV livres de la Metamorphose d'Ovide, poete très élégant, contenant L'olymp des Histoires poetiques, traduiz de Latin en Francoys, de tout figuré de nouvelles figures et hystoires poetiques*, Paris, Denys Janot, éd. 1574. Consultable sur le lien suivant : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k727851.image>. Cette traduction est conforme au texte d'Ovide et inclut par exemple le récit sur Galathée.

²⁷⁸ *Les XV livres de la Metamorphose d'Ovide, op. cit.*, p. 674.

²⁷⁹ *Eneydes*, f. lxviii r°.

²⁸⁰ « Invite ». *Les XV livres de la Metamorphose d'Ovide, op. cit.*, p. 674-75.

²⁸¹ *Eneydes*, f. lxviii r°.

²⁸² *Les XV livres de la Metamorphose d'Ovide, op. cit.*, p. 675.

²⁸³ *Eneydes*, f. lxviii r°.

²⁸⁴ *Eneydes*, f. xviii v°.

Ce passage nous fait voir Didon en reine puissante²⁸⁵, faisant son entrée dans son palais magnifique, suivie de ses gens, les mots clés de la description étant, nous tenons à le rappeler, « venuste grace, beaulté et faconde ». Voici le passage correspondant chez Virgile :

Regina ad templum, forma pulcherrima Dido,
incessit, magna iuvenum stipante caterva²⁸⁶.

Chez Virgile, un seul adjectif correspond aux trois substantifs de Crenne : « pulcherrima », 'la toute belle'.

La même expression, « venuste grace, beaulté et faconde », revient au Livre IV, ch. 8 des *Eneydes*. Il s'agit de Didon se préparant pour aller à la chasse avec Énée :

Incontinent apres ceste chose entre les déesses déterminée, la royne Dido stimulée d'imiter sa Fortune, ne voulut faillir d'au desduict de la chasse assister : parquoy sans dilation estant associée de grande multitude de gens notables, de son triumpant et magnifique palais elle descendit. C'estoit souveraine delectation le contempler de sa venuste grace, beaulté et faconde : elle estoit aornée d'ung riche et sumptueux manteau Sidonyen subtilement ouvré, froncé et garny d'ung Limbe d'or, soubz lequel portoyt une noble et precieuse robbe purpurine, qui merueilleusement la decoroit²⁸⁷.

Cette fois-ci il n'y a pas de mot correspondant chez Virgile :

Tandem progreditur magna stipante caterva
Sidoniam picto chlamydem circumdata limbo²⁸⁸

Outre l'emploi des mêmes mots pour décrire Didon dans les deux passages cités des *Eneydes*, nous tenons à signaler que ces deux débuts de chapitre sont illustrés par la même gravure sur bois, montrant la

rencontre entre Didon, Énée et Achate. Cette image n'est certes pas la seule à avoir plusieurs occurrences dans les *Eneydes*²⁸⁹. Toutefois, nous voudrions dans ce cas proposer l'idée que cette répétition remplit une fonction précise, à savoir établir dans l'esprit du lecteur un parallèle entre les deux passages que nous venons d'évoquer. Il est possible qu'en rapprochant ces deux passages, Crenne ait été inspirée par les commentaires de Servius, ou d'autres commentateurs²⁹⁰.

Revenons à Scylla, qui est, comme nous l'avons déjà constaté, décrite dans les mêmes termes par Glaucus. Serait-il pour cette raison possible de voir un lien entre Didon, reine de Carthage, et Scylla, la pucelle ? Le passage sur Scylla, pourrait-il même constituer une sorte de clé de Didon comme elle est présentée par Crenne ? Il y a certains parallèles entre le passage sur Scylla et celui présentant Didon au premier livre : Glaucus admire Scylla, Énée fait de même pour Didon, et nous avons établi que les deux femmes sont décrites à l'aide de la même expression ; de la même façon que Scylla refuse Glaucus, Didon refuse d'abord son amour pour Énée ; Circé cherche l'amour de Glaucus, la passion de Didon est finalement plus ardente que celle d'Énée ; Circé est jalouse de Scylla, Didon est jalouse de la mission d'Italie qui incombe à Énée ; Circé et Didon sont toutes les deux furieuses ; Circé emploie de la magie pour transformer Scylla en gouffre, Didon a recours à des rites magiques avant de se suicider. Comparons deux passages des *Eneydes*, tout en les mettant en parallèle avec le texte de Virgile pour Didon et celui d'Ovide pour Circé (Ovide étant la source indiquée dans les *Eneydes* pour le passage ajouté dans ce chapitre) :

285 Comme le fait si justement remarquer Virginia Krause, Didon est en ce moment plus puissante qu'Énée, puisqu'elle a déjà accompli tout ce à quoi celui-ci aspire : elle a fondé une ville prospère, peuplée d'une gent qui vaincra, grâce au carthaginois Hannibal, l'armée romaine sur le champ de bataille (Virginia Krause, « The Dido Effect and the Rise of the French Novel », in Jeff Persels, Kendall Tarte et George Hoffmann (éd.), *Itineraries in French Renaissance Literature*, Leiden, Boston, Brill, 2017, p. 114.

286 Virg. Aen. 1. 496-497.

287 *Eneydes*, f. lxxxii v^o.

288 Virg. Aen. 4. 136-137.

289 Voir notre section sur les gravures.

290 Servius, 4.144. Cf. Sara Ehrling et Britt-Marie Karlsson, « A French 16th-Century Edition of Virgil's *Aeneid* : Hélienne de Crenne's version of the First Four Books », in Wäghäll Nivre et al. (éd.), *Allusions and Reflections. Greek and Roman Mythology in Renaissance Europe*, Cambridge, Cambridge Scholars, 2015, p. 271-85.

Circé dans les <i>Eneydes</i> , Livre III, chapitre 16, f. lxix ro- v ^o	Didon dans les <i>Eneydes</i> , livre IV, chapitre 25, f. xciiii v ^o
[...] et pour son ire rassasier, à [s]es charmes et enchantemens eust recours : elle accumula des pierres, des herbes de la terre, et en feist quelque liqueur distiller, puis adapta sur elle une cappe bleue [...] dict ung à bas murmure trois fois, neuf fois [...].	Car faisant semblant de charmes et enchantemens vouloir commencer, garnit la place de chappeaulx et de fleurs diversifiées, belles et odoriferantes, puis avec ses candides mains fait ceinture de fleurantes violettes, par l'artifice de nature diaprées de plusieurs delectables couleurs [...].
Cf. Ov. Mét. 14. 43-45 :	Cf. Verg. Aen. 4. 506-507 :
Protinus horrendis infamia pabula sucis Conterit et tritis Hecateia carmina miscet Caerulaque induitur uelamina [...] Ov. Mét. 14. 58 : Ter nouiens carmen magico demurmurat ore.	Intenditque locum sertis et fronde coronat Funera. (Pas de correspondance ici à l'expression « charmes & enchantemens »)

Tableau 3

Nous pensons que cette double identification, d'une part entre Didon et Scylla (de par la tournure « venuste grace, beaulté et faconde »), et d'autre part entre Didon et Circé (de par leur recours aux enchantements et leur férocité lorsque leurs amours respectifs sont contrariés/repoussés), met en valeur la double nature de Didon ; au départ fidèle (à la mémoire de son mari défunt), puissante et belle (Livre I et début Livre IV), ensuite dédaignée, indignée et furieuse (seconde partie du Livre IV). Didon est morte, chez Crenne comme chez Virgile, mais Scylla ne l'est pas – au lieu de cela elle est transformée en monstre marin, faisant dépérir les vaisseaux et leurs équipages. Le rapprochement entre Didon et Scylla pourrait-il suggérer une résurrection possible pour Didon ? Si ce n'est pas le cas dans la version crennoise de l'Énéide, une telle possibilité se présente peut-être dans le reste de l'œuvre de Crenne.

Dans *Les Angoysses douloureuses*, Didon tient lieu, comme l'a constaté Wood²⁹¹, d'exemple à double tranchant, servant de modèle à la protagoniste et narratrice, Hélisenne, à la fois comme épouse fidèle et en tant qu'amoureuse désespérée, dans le cas d'Hé-
lisenne mentant constamment à son mari. Dans les *Angoysses douloureuses*, « la constance de Dido »²⁹² est évoquée, tout aussi bien que la mort de la reine carthaginoise provoquée par la passion²⁹³ ; la protagoniste, Hélisenne, mourra avec son ami Guénélic à la fin de l'ouvrage. Cette situation est reflétée également dans les *Epistres familières et invectives*, recueil de lettres échangées entre Hélisenne et ses amis et ennemis, des lettres pouvant en partie être insérées dans la trame des *Angoysses douloureuses*²⁹⁴. Au fil de ces lettres, nous verrons Hélisenne succombant à la passion à laquelle elle a au début vaillamment résisté (mettant même en

291 Voir Wood, *Hélisenne de Crenne. At the Crossroads of Renaissance*, op. cit., p. 143-46, et Janine Incardona, *Le genre narratif sentimental en France au XVI^e siècle : structures et jeux onomastiques autour des Angoysses douloureuses qui procedent d'amours d'Hélisenne de Crenne*. Thèse de doctorat, València, Universitat de València, Espagne, 2005, p. 174-175.

292 *Les Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, op. cit., Première partie, p. 222/f. K ii v^o.

293 *Les Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, op. cit., Seconde partie, p. 243/f. BB ii v^o.

294 Voir p. ex. B.-M. Karlsson, « Hélisenne de Crenne et la tradition de l'exemplum », in Eva Ahlstedt et Ingmar Söhrman (éd.), *Paroles sur la langue. Etudes linguistiques et littéraires. Mélanges offerts au professeur Christina Heldner à l'occasion de son départ à la retraite*, Göteborg, Romanica Gothoburgensia (LXIV), 2009, p. 247-265.

garde une de ses amies des dangers que l'exaltation amoureuse fait courir). Ceci est explicité dans une lettre qu'Hélisenne écrit à son « compagnon » (notons la référence à Scylla) :

Mais pour ce que fortune n'est encores rassasiée de m'agiter, affliger & persecuter, elle me voyant avoir resisté aux perilz de Scilla, m'a faict succumber au creux de Caribdis²⁹⁵.

Au fur et à mesure, Hélisenne s'avérera pourtant plus forte, défendant le droit des femmes d'exercer œuvre intellectuelle, se présentant également comme auteur des *Angoysses douloureuses*. Ainsi, la limite entre fiction et réalité s'estompe. Le troisième livre de Crenne, *Le Songe de Madame Hélisenne*, nous dépeint, comme il se doit, un rêve, dans lequel Hélisenne observe une jeune femme, la « Dame Amoureuse » (probablement représentant la protagoniste elle-même) qui affronte, à l'aide de la figure allégorique Raison, sa passion qui est encouragée par Vénus. Hélisenne décrit au début du *Songe* « La Dame Amoureuse » de la façon suivante :

O Dieu celeste, ceste dame est tant resplendissante en venusté, grace, beaulté et faconde que cela me faict ymaginer, que ce soit l'une des troys déesses que vit Paris en la vallée de Messaulon. [...] Je doubte que ce soit ceste magnanime dame, vers laquelle ENEAS profuge Troyen usa de telle ingratitude, qu'il fut occasion de sa mort²⁹⁶.

L'emploi ici, dans la description de la Dame Amoureuse/Hélisenne-protagoniste, de la même tournure de phrase qui a servi de description de Didon et de Scylla, resserre les liens entre ces figures et Hélisenne-narratrice/auteur, et en conséquence entre les *Eneydes* et la totalité de l'œuvre de Crenne.

Mercure

Le quatrième et dernier passage ajouté par Crenne au récit de Virgile et soulevé ici traite de Mercure. Le passage en question constitue la première partie du chapitre 12, Livre IV (f. lxxxvi r^o-f. lxxxvi v^o). Mercure est venu exhorter Énée à quitter Carthage

et Didon pour rejoindre l'Italie. Crenne profite de cet instant pour faire une présentation plus élaborée de Mercure, ce qui est annoncé dans une manchette : « Cy est adjoustée la description des accoustremens de Mercure, avec la signification d'iceulx »²⁹⁷. Elle a en effet déjà introduit, au premier livre, chapitre 11, Mercure, sa mission étant ici de se rendre à Carthage pour y préparer le bon accueil des Troyens dans la ville :

Mercure est dieu d'éloquence receuteur et conducteur des ames et messenger des dieux : sa planette est temperée et nocturne, qui quelquefois est masculine, et aultrefois est foeminine, et est bon avec les bons, et mauvais avec les mauvais se tournant tost à la nature de la planette à laquelle elle est conjointe : il dispose les hom<m>es à estre studieulx, soubz luy sont les signes des deux freres Castor et Polux et celuy de la Vierge ausquelz il regne : au signe des Poissons perd sa vertu²⁹⁸.

Voici la description physique de Mercure au quatrième livre des *Eneydes* :

Et pource meist sur soy riche capeline, qui en nostre stile poetique est appelée Galere : laquelle est garnie de belles plumes, en denotant que l'homme eloquent est armé de defense et de diligence pour contre tous ses ennemys resister : puis adapta à ses piedz ses taillaires aornées de belles æsles dorées, qui servent à voler parmy l'ær, qui designe la grande velocity de l'operation verbale : qui va legerement en diverses regions loingtaines : en sa dextre print sa verge, aultrement dicte Caducée enveloppée de deux serpens entortillez : de laquelle verge il enchanta et endormit Argus le clair voyant : Car prudence et artificielle eloquence decoipt et endort souvent les plus fins et cauteleulx : ceste verge serpentine luy provenoit d'Apollo en permutation de sa lire [...] ²⁹⁹.

Après cette description, le récit de Crenne rejoint le texte de Virgile.

Au Livre IV, chapitre 27, il est de nouveau question de Mercure, chez Virgile comme chez Crenne. À cet instant, Mercure apparaît pour rappeler à Énée l'urgence du départ :

295 Hélisenne de Crenne, *Les epistres familiares et invectives*, éd. Jerry C. Nash, *op. cit.*, p. 118/f. F. viii v^o, Epistre XIII.

296 Hélisenne de Crenne, *Le Songe de madame Helisenne*, éd. Beaulieu et Desrosiers, *op. cit.*, p. 53-54/f. B ii v^o -B iii r^o.

297 *Eneydes*, f. lxxxvi r^o.

298 *Eneydes*, f. xi r^o, manchette.

299 *Eneydes*, f. lxxxvi r^o.

Et ce pendant Eneas qui avoit ferme et irrevocable propos de s'absenter, dedans sa nef se reposoit, attendant que les heures nocturnes fussent passées, lors Mercure, conducteur des ames, et annunciateur des dieux s'apparut à luy avec une preclaire lumiere, qui de son corps coeleste emanoit : sa forme, couleur, accoustremens et voix, estoient à la primitive apparition semblables, et les parolles qui s'ensuyvent à Eneas dormant commença à prononcer³⁰⁰.

Crenne saisit ici l'occasion de rappeler la fonction de Mercure, « conducteur des ames, et annunciateur des dieux », chose que Virgile ne fait pas, mais bien Saint-Gelais.

Mercure figure aussi dans les autres livres de Crenne, notamment dans *Les Angoysses douloureuses*, où il a un rôle important vers la fin du livre. Après la mort de la protagoniste Hélisenne et de son bien-aimé Guénélic, Quezinstra, ami fidèle de Guénélic, prépare l'enterrement des deux amants lorsque Mercure arrive avec le dessein de conduire les âmes des deux amoureux aux champs élyséens :

Et depuis ne tarda gueres, qu'il ne me survint occasion encores de plus fort m'esmerveiller, pour ce que j'apperceuz en l'ær spacieux et clair, ung homme volant avec aëles dorées, et tenoit en sa main une verge merveilleusement belle, et avecq cest accoustrement outrepassoit et voloit par l'ær plus tost, que le violent Boreas. Et tout incontinent descendit en terre : et je voyant qu'il estoit proche de moy, commencay à le regarder : mais en le voyant (à cause qu'il resplendissoit d'une preclaire et resplendissante lumiere) à peine ma veue le pavoit souffrir : qui me feist comprendre, que telle vision n'estoit chose humaine : mais haultaine, supernaturele et divine. Et pource, fut mon esperit tout transporté : Et telement fus ravy de veoir chose si nouvelle et non accoustumée, que je demeuray quelque temps sans me mouvoir, ne povant distinguer mes yeulx arriere de ceste splendeur³⁰¹.

Peu après, Mercure se présente : « Et pourtant je te declaire que je suis Mercure, Dieu d'eloquence,

conducteur des ames, et messagier des dieux »³⁰², réunissant ainsi toutes ces fonctions principales. C'est en tant que conducteur des âmes qu'il apparaît dans le passage. Quezinstra demande la permission de l'accompagner dans le « Royaulme de Prosperpine », sachant qu'« à d'aultres avoit desja esté concedé »³⁰³. Cette faveur étant accordée, Quezinstra fait par conséquent, à l'instar d'Énée entre autres, une descente aux enfers, accompagné lors de cette catabase de Mercure.

Dans *Les Angoysses douloureuses*, Jupiter chargera, à l'aide de son messenger Mercure, Quezinstra de faire imprimer un livre composé par Hélisenne. C'est Mercure qui a trouvé un petit paquet blanc contenant ce livre près du corps d'Hélisenne, racontant toutes les aventures qui constituent la trame des *Angoysses*. La fin de l'histoire met ainsi en abyme le processus de la conception et de la publication du livre que le lecteur tient entre ses mains.

Illustrations et signes particuliers

Gravures sur bois

L'imprimeur de Crenne, Denis Janot, faisait souvent illustrer ses productions par des gravures sur bois, surtout à partir de 1536, année au cours de laquelle il a acquis 40 nouvelles gravures sur bois³⁰⁴. Stephen Rawles, spécialiste de Janot, fait état, dans un ouvrage qui lui est consacré, de plus de mille gravures sur bois³⁰⁵. Ainsi la version crennoise de l'*Énéide* est-elle illustrée par des gravures sur bois. Celles-ci se trouvent toujours en tête d'un chapitre, sauf pour la toute première, qui ouvre l'épître dédicatoire. Comme ces gravures accompagnent également la présente édition, nos lecteurs peuvent constater qu'elles sont au nombre de 42 : une dans la dédicace, 12 dans le premier livre, 10 dans le second, 12 dans le troisième et 7 dans le quatrième et dernier livre des *Eneydes* de Crenne. Elles sont par conséquent assez régulièrement distribuées à travers l'ouvrage, à l'exception du dernier livre, où elles

300 *Eneydes*, f. xcvi r°.

301 *Les Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, *op. cit.*, Tierce partie, p. 487/f. GGG

302 *Les Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, *op. cit.*, Tierce partie, p. 488/f. GGG v°.

303 *Les Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, *op. cit.*, Tierce partie, p. 488/f. GGG v°.

304 Marshall, « The Aeneid and the Illusory Authoress », *op. cit.*, p. 43.

305 Rawles, *Denis Janot*, *op. cit.*, p. 62 et seq. Rawles nous informe qu'à partir de 1536, Janot a utilisé plus de 1050 gravures sur bois (Rawles, *Denis Janot*, *op. cit.*, p. XIII).

sont moins nombreuses. Certaines d'entre elles sont insérées plusieurs fois³⁰⁶, dans un cas jusqu'à quatre fois, réduisant à 30 le nombre de gravures « uniques ».

C'est donc un ouvrage richement illustré³⁰⁷. Il faut cependant mentionner que toutes ces gravures ne sont pas exclusives aux *Eneydes* de Crenne : certaines d'entre elles figurent dans d'autres livres, publiés plus tôt. Selon Rawles³⁰⁸, 25 des gravures qui figurent dans la version crennoise de l'*Énéide* sont exclusives à cette édition quand il s'agit de la production signée Janot, tandis que cinq des gravures illustrant les *Eneydes* se retrouvent également dans *L'histoire du Preux Meurvin, filz de Oger le Dannoy*³⁰⁹, imprimée à Paris en 1540 par un autre imprimeur, Pierre Sergent³¹⁰. Nous

avons également trouvé certaines des gravures des *Eneydes* dans *Les œuvres de Virgile translattées de latin en françoys* (Galliot du Pré, 1529)³¹¹, un ouvrage qui contient entre autres la traduction de l'*Énéide* faite par Saint-Gelais. Nous y avons repéré trois des gravures des *Eneydes* de Crenne³¹². Dans l'édition datant de 1540 des *Œuvres* de Virgile³¹³, nous pouvons en fait reconnaître un grand nombre des gravures sur bois qui viendront ensuite illustrer les *Eneydes* de Crenne : 23 des gravures « uniques » de *Eneydes* figurent également dans Livres I à IV de l'*Énéide* dans l'édition de 1540 des *Œuvres* de Virgile³¹⁴. Selon Brückner, ces gravures sur bois font partie d'une série de gravures qui

306 f. iii v° = f. v r° ; f. x v° = f. lxxxv r° ; f. xii r° = f. lxvi r° ; f. xv v° = f. xviii v° = f. xxi r° = f. lxxxii v° ; f. xxxviii v° = f. xlvi v° ; f. liiii r° = f. lxii r° ; f. [lix] v° = f. lxxii r° ; f. liiii r° = f. lxx v° ; f. lxxx r° = f. xcii v° ; f. lxxxvii v° = f. xci v°.

307 Ce trait rapproche les *Eneydes* d'une tradition médiévale. Voir p. ex. Worth-Stylianou, « Virgilian Space in Renaissance French Translations », *op. cit.*, p. 123 : « I have argued in my general survey of classical translations in Renaissance France that, after the first third of the sixteenth century, illustrations are the exception rather than the rule in published translations. In most cases, as humanist scholarship imposes sobriety on French versions of the classics, they become visually distinct from either medieval manuscript traditions or more popular reading matter. Pasquier's study of the use of illustrations in French and Italian editions of Virgil's works certainly confirms this trend. » (Il s'agit de Bernadette Pasquier, *Virgile illustré de la Renaissance à nos jours en France et en Italie*, Paris, Jean Touzot, 1997, p. 107). Nous constatons en même temps que l'édition datant de 1540 des *Œuvres* de Virgile est richement illustrée, un grand nombre des gravures de cette édition étant utilisées aussi dans la version crennoise de l'*Énéide*.

308 Rawles, *Denis Janot, op. cit.*, p. 62 et seq. ; p. 713.

309 *L'histoire du preux Meurvin, filz de Oger le Dannoy, lequel par sa prouesse conquist Hierusalem, Babilone, et plusieurs autres royaumes sur les infideles*, Paris, Estienne Caveiller imprimeur pour Pierre Sergent, et Jehan Longis libraires, 1540. Accessible sur le lien suivant : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb393349126>.

310 Il s'agit des gravures figurant aux pages suivantes chez Crenne et dans *Meurvin* respectivement : *Eneydes*, f. iii v°/A3v (Rawles : ME08, *Meurvin*, f. ccxv v° ; f. xlvi r°) ; *Eneydes*, f. xii r°/B6r (Rawles : ME03 ; *Meurvin*, f. xx r°) ; *Eneydes*, f. xli v°/G5v (Rawles : ME04 ; *Meurvin*, f. xxiii v°) ; *Eneydes*, f. xlv r°/H3r (Rawles : ME06 ; *Meurvin*, f. xxxv v°) ; *Eneydes*, f. liiii r°/I6r (Rawles : ME01 ; *Meurvin*, f. iv v°).

311 Œuvres de Virgile translattées de latin en françoys, Paris, Nicolas Couteau pour Galliot du Pré, 1529.

312 Il s'agit des gravures suivantes : *Eneydes* f. xxvii v° = *Les œuvres de Virgile* 1529 f. cii r° ; *Eneydes*, f. xvi v° = *Les œuvres de Virgile* 1529, f. cxxxv v° ; *Les Eneydes* f. lxxxvii v° + f. lxxxvii v° = *Les œuvres de Virgile* 1529, f. cxxiii r° . Dans cette édition comme dans celle du texte de Crenne, il y a des gravures sur bois qui sont utilisées à plusieurs reprises.

313 Virgile, *Les œuvres de Virgile translattées de latin en françoys*, 1540, *op. cit.*

314 Il s'agit des gravures figurant aux pages suivantes chez Crenne et dans les *Œuvres* (1540) respectivement (nous indiquons seulement la première occurrence dans les livres respectifs : *Eneydes* f. ii r° = *Les œuvres de Virgile* f. ii r° ; *Eneydes* f. iii v° = *Les œuvres de Virgile* f. ii v° ; *Eneydes* f. ix r° = *Les œuvres de Virgile* f. iiiii v° ; *Eneydes*, f. xxiii v° = *Les œuvres de Virgile* f. x r° ; *Eneydes*, f. xv v° = *Les œuvres de Virgile* f. ix v° ; *Eneydes*, f. xxvii v° = *Les œuvres de Virgile* f. xi v° ; *Eneydes*, f. xxxi v° = *Les œuvres de Virgile* f. xiii v° ; *Eneydes* f. xxxvii v° = *Les œuvres de Virgile* f. xv r° ; *Eneydes*, f. xxxviii v° = *Les œuvres de Virgile* f. xviii v° ; *Eneydes*, f. xlv r° = *Les œuvres de Virgile* f. xix r° ; *Eneydes*, f. li r° = *Les œuvres de Virgile* f. xix v° ; *Eneydes*, f. liiii r° = *Les œuvres de Virgile* f. xxi v° ; *Eneydes*, f. lvi r° = *Les œuvres de Virgile* f. xxii r° ; *Eneydes*, f. lvii r° = *Les œuvres de Virgile* f. xxii v° ; *Eneydes* f. lix v° = *Les œuvres de Virgile* f. xiii v° ; *Eneydes* f. lxiii r° = *Les œuvres de Virgile* f. xxv r° ; *Eneydes* f. lxvii v° = *Les œuvres de Virgile* f. xxvii v° ; *Eneydes* f. lxxiii v° = *Les œuvres de Virgile* f. xxviii v° (err. xxx v°) ; *Eneydes* f. lxxvi r° = *Les œuvres de Virgile* f. xxix r° (err. xxxi r°) ; *Eneydes* f. lxxxvii v° = *Les œuvres de Virgile* f. xxx r° ; *Eneydes* f. lxxx r° = *Les œuvres de Virgile* f. xxxi r° ; *Eneydes* f. lxxxv r° = *Les œuvres de Virgile* f. xxx r° ; *Eneydes* f. lxvi r° = *Les œuvres de Virgile* f. xxxvi v°.

illustraient depuis le début du siècle de nombreuses éditions de l'œuvre de Virgile³¹⁵.

Wood affirme que Denis Janot a pour les *Eneydes* de Crenne réutilisé certains éléments de son édition de la traduction d'*Amadis de Gaule* (réalisée par Nicolas Herberay Des Essars et publiée en 1540), entre autres des gravures sur bois³¹⁶. Un exemple en serait la première gravure, montrant une femme qui offre un livre au roi, une image qui pourrait représenter la traductrice offrant son livre à François I^{er}, une impression qui est renforcée par le fait que cette gravure vient illustrer la dédicace de Crenne au roi (f. à ii r^o). Nous n'avons pas retrouvé cette gravure dans la traduction de la première partie de l'*Amadis de Gaule*, qui est celle publiée chez Janot en 1540³¹⁷.

Les gravures illustrant les *Eneydes* de Crenne sont, à quelques exceptions près, placées de façon logique par rapport au récit. Les gravures sur bois coïncident de façon générale bien avec le contenu la première fois qu'elles apparaissent, tandis que leur lien avec le texte peut paraître moins évident lorsqu'elles sont réutilisées dans une autre partie du texte³¹⁸. Marshall fait remarquer qu'il y a dans les *Eneydes* des gravures illustrant des événements qui n'ont pas lieu au cours des quatre premiers livres de l'*Énéide*, c'est-à-dire ceux traités dans la version de Crenne. Il s'agit, entre autres,

d'une l'illustration du Livre I, chapitre 19³¹⁹, montrant un temple. Y figure aussi la sybille qui intervient dans le Livre VI, raison pour laquelle Marshall suppose que cette gravure vient d'une édition précédente de l'œuvre de Virgile³²⁰. Nous avons effectivement trouvé cette image dans *Les œuvres de Virgile translattées de latin en françoys* mentionnées ci-dessus, où elle est placée au début du chapitre six. Faisons dans ce contexte remarquer le fait que, si les engravures sur bois se répètent d'un passage à l'autre et d'un livre à l'autre des *Eneydes*, elles ne sont pas toujours encadrées de la même façon, des compartiments pouvant les encadrer ou non, ces compartiments étant aussi variés pour une même gravure.

Marshall fait également une analyse saisissante de l'une des gravures des *Eneydes* (qui dépeint le banquet vers la fin du premier livre³²¹), montrant que cette image est en effet inversée par rapport à l'ordre des événements qui y sont représentés, si l'on s'accorde sur le fait que les images, comme les textes, se lisent d'habitude de gauche à droite dans un contexte européen. La chercheuse désigne une édition allemande de l'œuvre de Virgile, datant de 1502, comme source probable des gravures illustrant les *Eneydes*. En effet, un grand nombre de ces dernières semblent en avoir été calquées directement, tout en étant beaucoup

315 Thomas Brückner, *Die erste französische Aeneis, Untersuchungen zu Octovien de Saint-Gelais' Übersetzung*, op. cit., p. 42 ; 46. Brückner (p. 46) mentionne l'édition de Poncet Le Preux datant de 1529.

316 Wood, *Hélisenne de Crenne. At the Crossroads of Renaissance*, op. cit., p. 63 : « I have already previously connected the two authors by noting Heberay's ownership of a copy of Hélisenne's *Eneydes* [...]. The *Eneydes* possessed by Heberay was published in the same beautiful deluxe folio edition as his own *Amadis*, printed one year earlier. Several of the woodcuts, borders, frames, and typefaces are identical. The frontispiece of the *Eneydes* is a striking example of this overlap. » ; p. 64 : « What appears to be a liminary portrait of Hélisenne the translator of Virgil, kneeling to present her book to King François I^{er}, first appeared in the *Amadis*. While it would seem to be a portrait of Hélisenne, its appearance in Heberay's translation shows that it is actually a generic, multipurpose woodcut of the type favored by the thrifty Janot, whose publications were renowned for their many illustrations. [...] It is even possible that Janot conceived of the idea of the *Eneydes* to reuse and thereby to squeeze extra profit from the folio editions as he had previously done with two emblem books. The parallels between the *Eneydes* and the *Amadis* do not, however, extend to the plot of the two books. Nonetheless, the name Hélisenne did evoke for contemporaries the well-known tragic heroine Elisenne and thereby was naturally associated with the chivalric adventure novel of the Angoysses, part 2 ».

317 Bromiliw, ayant cherché la gravure en question dans *Amadis de Gaule*, est arrivée au même résultat (Bromilow, « Power through Print », op. cit., p. 302). Rawles, dans son ouvrage sur l'édition de Denis Janot, n'en fait pas non plus mention, cette gravure sur bois étant liée, dans la production de l'imprimeur, uniquement aux *Eneydes* (Rawles, *Denis Janot*, op. cit.). Natalie Zemon Davis reproduit et présente l'image comme représentant Hélisenne de Crenne offrant sa traduction de l'*Énéide* à François I^{er} (Natalie Zemon Davis, *The Gift in Sixteenth-Century France*, Oxford University Press, 2000, p. 96).

318 À ce propos, voir Marshall, « The *Aeneid* and the Illusory Authoress », op. cit., p. 126 et seq.

319 *Eneydes*, f. xvi v^o.

320 Marshall, « The *Aeneid* and the Illusory Authoress », op. cit., p. 131-32.

321 *Eneydes*, f. xxiii v^o.

moins élaborées et détaillées que dans l'ouvrage allemand. Marshall explique que la plus grande partie des gravures sont inversées parce qu'elles ont été copiées d'une façon ou d'une autre à partir des illustrations de l'édition de 1502³²². Cette réutilisation expliquerait aussi selon la chercheuse l'impression moyenâgeuse dont témoignent ces images, qui se trouvent également simplifiées lors de leur transmission³²³. Convaincues par l'explication de Marshall, nous pensons qu'il est probable que les gravures sur bois figurant dans les *Eneydes* y ont été transmises de l'ouvrage allemand par le biais d'autres textes imprimés, comme les *Œuvres* datant de 1529 et de 1540 que nous venons d'évoquer. Nous constatons finalement que la première gravure, celle figurant dans la dédicace, n'a pas sa correspondance dans les ouvrages que nous avons consultés et abordés ici.

Filigranes

En examinant l'exemplaire des *Eneydes* qui se trouve à la Staatsbibliothek zu Berlin, nous avons pu constater que le papier utilisé comporte des filigranes, ce qui n'a rien d'étonnant en soi, mais les filigranes constituent néanmoins un aspect physique du livre, une marque individuelle. Ces filigranes peuvent ainsi nous donner des informations précieuses en ce qui concerne la production des volumes. Nous avons fait relever deux des filigranes de cet exemplaire, figurant aux folios suivants :

f. xviii (armoirie, bande³²⁴, voir illustration dans notre appendice)

f. xcii (licorne sanglée³²⁵, voir illustration dans notre appendice)

CRENNE FACE À SES SOURCES

Nous avons ci-dessus proposé un certain nombre de textes qui ont pu contribuer d'une manière ou d'une autre à l'élaboration des *Eneydes* de Crenne. Il faut en même temps supposer que d'autres ouvrages que ceux que nous avons évoqués ont joué le même rôle. Bien qu'il soit probable que notre traductrice n'a pas tenu tous ces volumes entre les mains et qu'elle cite certaines sources de seconde main, on se doit d'admirer l'érudition et les vastes lectures de Crenne. Nous allons dans ce qui suit nous intéresser à la façon dont la traductrice fait usage de certains des ouvrages que nous avons présentés comme des sources probables du contenu des *Eneydes*.

Les *Eneydes* étant présentées comme une traduction, son texte source, l'*Énéide*, est clairement indiqué comme étant à l'origine de l'ouvrage. Reste à savoir quel manuscrit ou quelle édition Crenne a utilisé. Certains chercheurs suggèrent que Crenne n'ait pas du tout consulté le texte latin, voire qu'elle n'était même pas capable de lire cette langue. À l'instar de Scollen-Jimack, nous sommes d'avis que la traductrice a probablement eu sous les yeux à la fois le texte de Virgile et la traduction de Saint-Gelais. Nous pensons qu'elle a en plus de cela consulté un grand nombre d'autres sources afin de pouvoir élucider le texte de Virgile, objectif déclaré à la page de titre des *Eneydes*. À ce propos, nous voudrions revisiter la problématique concernant le récit fait par Crenne de la vie de Virgile.

322 Marshall, « The *Aeneid* and the Illusory Authoress », *op. cit.*, p. 144-45.

323 Marshall fait en même temps remarquer que ces illustrations suivent le code artistique de la Renaissance, introduisant, dans l'image, du mouvement, à l'aide d'éléments comme la pluie ou le vent (Marshall, « The *Aeneid* and the Illusory Authoress », *op. cit.*, p. 149). La chercheuse évoque la possibilité de voir les gravures comme destinées aussi bien aux doctes qu'aux moins éduqués, tout en constatant le peu de raffinement dans l'élaboration de celles-ci, les erreurs en ce qui concerne leur contenu par rapport au contexte dans lequel elles figurent et enfin l'omission (partielle) des noms des personnages représentés (Marshall, « The *Aeneid* and the Illusory Authoress », *op. cit.*, p. 150-51).

324 Nous avons retrouvé ce filigrane chez Briquet : no 1049 (37 x 74), provenant de Bruges (1530) et de Middelbourg, 1537 (Charles Moïse Briquet, *Les Filigranes, dictionnaire historique des marques du papier dès leur apparition vers 1282 jusqu'en 1600*, Amsterdam, Jubilee ed., [1923] 1968, vol. 1, p. 88, <https://briquet-online.at/loadRepWmark.php?refnr=1049>).

325 Ce filigrane pourrait correspondre au no 10438 chez Briquet, *Les Filigranes, op. cit.* : Poulangis 1538 (40 x 86) (<https://briquet-online.at/loadRepWmark.php?rep=briquet&refnr=10438&lang=fr>), ou 10439 chez le même auteur : Châtel-Cen-soir 1542 (30 x 40 – souvenons-nous que l'édition des *Eneydes* date de 1542 n.s.) et Gondrecourt (Meuse) 1543) (<https://briquet-online.at/loadRepWmark.php?rep=briquet&refnr=10439&lang=fr>) (vol. 3, p. 535 pour les deux).

Si cette narration se base, comme nous le croyons, sur une traduction française³²⁶ de celle du pseudo-Burley, il serait intéressant de chercher des manuscrits ou des éditions latines, ou bien vernaculaires, de l'Énéide contenant cette *Vita virgiliana*, et éventuellement aussi les commentaires de Servius, sachant que Crenne semble s'être servie de ceux-ci. Funaioli signale l'existence de versions latines et vernaculaires de la version du pseudo-Burley de la vie de Virgile³²⁷ et il décrit un manuscrit datant de 1406, provenant de Santa Maria Novella à Florence, contenant à la fois la *Vita virgiliana* du pseudo-Burley et le texte de l'Énéide accompagné de commentaires de Servius entre autres.

En ce qui concerne d'autres sources utilisées au cours de ce travail, il faut convenir de ce que la traduction d'Octovien de Saint-Gelais semble constituer la source principale. Cette observation est basée sur le fait que, là où les *Eneydes* divergent du texte de Virgile, nous trouvons dans la grande majorité des cas la même leçon chez Saint-Gelais que chez Crenne. Christine Scollen-Jimack avait déjà, à l'aide d'une comparaison entre une partie du texte de Crenne et celui de Saint-Gelais, souligné les affinités entre ces deux traductions³²⁸. La comparaison que nous avons réalisée entre la totalité des *Eneydes* de Crenne et le texte de Virgile, tout en consultant également la traduction de Saint-Gelais, confirme les résultats de Scollen-Jimack, qui a proposé l'idée que la traduction réalisée par Saint-Gelais de l'Énéide en décasyllabes françaises, imprimée en 1509 pour la première fois, a joué un rôle primordial dans l'élaboration des *Eneydes* de Crenne. Le choix de certains mots et expressions nous mène à penser que, plutôt que les manuscrits ou

l'édition parue en 1509, Crenne a utilisé celle publiée en 1529, ou bien l'une de celles datant de 1532 ou de 1540, les deux étant basées sur celle de 1529, ces éditions comportant par endroits une interprétation différente par rapport à celle datant de 1509³²⁹. Brückner aussi, qui a comparé un certain nombre de passages comme ils sont présentés dans l'édition de 1509, dans l'un des manuscrits (Ms. Fr 861) et dans les *Eneydes* de Crenne, est d'avis que Crenne a utilisé une version imprimée de la traduction de Saint-Gelais³³⁰. Nos résultats montrent, comme nous venons de le constater, qu'elle a probablement utilisé une édition ultérieure à celle de 1509.

On pourrait en effet soupçonner que les *Eneydes* de Crenne, plus qu'une version en prose de l'Énéide, constitue une mise en prose de la traduction décasyllabique de Saint-Gelais. C'est aussi l'avis de Jean Lecoite :

[...] contrairement à ce qu'on a souvent dit, *Les Quatre premiers livres des Eneydes (...) Traduitz (...) par madame Helisenne* ne sont pas à proprement parler une traduction du texte de Virgile, mais, pour l'essentiel au moins, une transposition fortement amplifiée en « patois de Crenne » – l'idiolecte latinisant très particulier pratiqué tout au long de sa carrière littéraire par Hélienne de Crenne – de la traduction en vers de l'Énéide due à Octovien de Saint-Gelais, qui, elle-même, donnait déjà une version assez libre et fortement amplifiée du texte latin »³³¹.

Il est toutefois possible que Crenne ait, comme le suggère Scollen-Jimack, élaboré sa version de l'épopée virgilienne à partir du texte latin de Virgile, tout en ayant sous les yeux également la traduction de

³²⁶ Nous avons déjà cité celle qui se trouve dans la *Mer des hystoires*, *op. cit.*

³²⁷ Gino Funaioli, « Chiose e leggende virgiliane del medio evo », *op. cit.*

³²⁸ Scollen-Jimack, « Hélienne de Crenne, Octovien de Saint-Gelais and Virgil », *op. cit.*, p. 197-210. Scollen-Jimack utilise en premier lieu l'un des manuscrits de la traduction de Saint-Gelais (Ms. fr. 861 Bibliothèque nationale de France) pour sa comparaison avec les *Eneydes* (Scollen-Jimack, « Hélienne de Crenne, Octovien de Saint-Gelais and Virgil », *op. cit.*, p. 204, note 30).

³²⁹ Voir p. ex. notre section de comparaison entre les *Eneydes*, l'Énéide et la traduction de Saint-Gelais, Livre II, ch. 13. Nous avons, pour nos comparaisons, choisi l'édition de 1540, parce qu'elle est la plus proche dans le temps des *Eneydes* de Crenne et leur ressemble plus que les autres au niveau de ses illustrations.

³³⁰ Thomas Brückner, *Die erste französische Aeneis, Untersuchungen zu Octovien de Saint-Gelais' Übersetzung*, *op. cit.*, p. 215-18.

³³¹ Lecoite, « Les cadres rhétoriques de l'innutrition virgilienne », *op. cit.*, p. 4.

Saint-Gelais³³². Certains passages des *Eneydes* suggèrent que cela a pu être le cas³³³. Il arrive par exemple que Saint-Gelais se trompe d'une forme et que Crenne ne le suive pas en cela, mais donne la forme correcte. C'est entre autres le cas du nom du fleuve qui se trouve près de Troie, que Saint-Gelais appelle Penthus, alors que Crenne donne la forme correcte de Xanthus³³⁴.

Il y a aussi des passages dans le texte de Crenne qui portent l'empreinte des commentaires de Servius à des endroits où la traduction de Saint-Gelais ne le fait pas. Soit la traductrice a utilisé une édition de l'Énéide qui inclut les commentaires de Servius, soit elle a consulté l'une des éditions séparées des commentaires de Servius – les deux étaient communes à l'époque³³⁵. Il est aussi possible que Crenne ait connu les commentaires de Servius indirectement, au travers d'autres auteurs. Plusieurs parallèles donnent néanmoins à croire qu'elle a lu Servius dans le texte. Ainsi Crenne décrit-elle le jugement de Pâris et l'humiliation de Junon de façon beaucoup plus détaillée que ne le font Virgile ou Saint-Gelais. Elle est la seule à expliquer les expériences de Junon d'une perspective féminine,

et aussi la seule des trois à rendre compte des histoires de Hebe et d'Antigone. Or, Servius mentionne celles-ci dans son commentaire sur le passage actuel de Virgile, ce qui pourrait indiquer que Crenne a en effet consulté le commentateur. Dans le passage qui décrit l'histoire de Troie³³⁶, Crenne ajoute aussi que le cruel « Tytydes » (Tydède, c'est-à-dire Diomède) n'a pas hésité à tuer un homme royal et elle explique dans une manchette qu'elle a ajouté une description « des destinées des Græcz, touchant l'éversion de Troye et aussi les destinées des Troyens touchant la conservation d'icelle, le tout narré selon Servius »³³⁷.

Au Livre IV, Crenne et Saint-Gelais élaborent tous les deux la description des vêtements de Didon, mais Crenne est la seule à faire une comparaison entre les cheveux de Didon et ceux d'Apollon. Elle affirme également que Didon « estoit usitée, apte et habile à l'exercice de Dyane »³³⁸ ; même si « l'exercice de Dyane » est une métaphore mythologique de la chasse, Crenne réussit de cette façon à établir un lien entre Didon et Diane. Le couple Didon – Énée en tant que parallèle de Diane – Apollon est évoqué dans

332 « What we might well conclude is that Hélienne was working from an edition of Virgil, but that she also used one of Octovien's translations to gain time, and to help out with the more difficult passages. » (Scollen-Jimack, « Hélienne de Crenne, Octovien de Saint-Gelais and Virgil », *op. cit.*, p. 206).

333 « One's first reaction is perhaps to wonder whether Hélienne had in fact even used Virgil's *Aeneid* to work from, and if she had not perhaps simply worked from one of the many editions of Octovien's translation that were available. Apart from two manuscripts that were in circulation before Octovien's death, there were four editions published in the early years of the century (1509, 1514, 1529 and 1532), not to mention the 1540 edition which was shared between several *libraires* and seems to have been something of a best-seller. Although this is a tempting hypothesis, we should give her the benefit of the doubt. In at least two instances she seems to be following the Latin more closely than Octovien. She translates *o patria, o divum domus Ilium et incluta bello moenia Dardanidum* by "O tres *in*clute Ilium" » (Scollen-Jimack, « Hélienne de Crenne, Octovien de Saint-Gelais and Virgil », *op. cit.*, p. 205). Marshall observe, elle aussi, le fait que le texte de Crenne suit parfois certains passages de Virgile de plus près que ne le fait Saint-Gelais : « Despite the obvious similarities to Octovien, Hélienne can, on occasion be seen to follow the Latin more closely than her predecessor, her « ululations » clearly picking up on the latin *ululate* » (Marshall, « The *Aeneid* and the Illusory Authoress », *op. cit.*, p. 66). Lecoine n'est pas persuadé par les exemples cités par Scollen-Jimack, estimant qu'il s'agit d'un fait du hasard si le choix de mots de Crenne est à quelques occasions plus proche de Virgile que celui de Saint-Gelais. Ce chercheur, tout en trouvant l'exemple de Marshall plus convaincant, arrive à la conclusion qu'« il n'est pas tout à fait impossible que l'auteur de la traduction des *Eneydes* par Hélienne ait parfois jeté un coup d'œil au texte latin, ou en ait eu quelque réminiscence, s'il le connaissait plus ou moins par cœur, ce qui nous paraît assez probable. Il n'en existe toutefois aucune preuve décisive » (Lecoine, « Les cadres rhétoriques de l'innutrition virgilienne », *op. cit.*, p. 21-22).

334 *Eneydes*, f. xvii r° ; *Les œuvres de Virgile traduites de latin en français*, f. viii r°.

335 Des éditions de l'Énéide (seul ou avec d'autres textes de Virgile) accompagnées des commentaires de Servius (et souvent d'autres commentateurs) sont parues p. ex. en 1501 (chez Jean Petit), en 1515 (chez Jean Barbier) et en 1529 (chez Jean Crespin). Les commentaires de Servius sur l'œuvre de Virgile furent édités en 1471-72 sous le titre *M. Servii Honorati Commentarii in tria Virgilii opera : Bucolica, Georgica et Aeneidem* (chez Bernardo et Domenico Cennini, Florence).

336 *Eneydes*, f. xvii r°.

337 *Eneydes*, f. xvii r°-v°.

338 *Eneydes*, f. lxxxii v°.

d'autres passages chez Virgile, et sert dans ces cas à souligner le fait qu'une telle liaison est inappropriée, étant donné que Diane et Apollon sont frère et sœur, ce que Servius était le premier à montrer. Il est par conséquent possible que Crenne se soit laissé inspirer par Servius dans la conception de ce passage.

Cela pourrait également être le cas du passage décrivant la toute première fois qu'Énée aperçoit Didon et admire sa « venuste grace, beaulté et faconde »³³⁹. La même description est utilisée au début du Livre IV, qui nous montre Didon préparée pour aller à la chasse. Dans le premier cas, il y a chez Virgile un mot qui décrit la beauté de Didon (« *pulcherrima* », 'la toute belle'), tandis que dans la seconde occurrence, il n'y a pas de terme correspondant dans l'*Énéide*. Servius rapproche toutefois ces deux passages. Il y a ainsi un parallèle entre les introductions des Livres I et IV chez Crenne³⁴⁰. Il est bien possible que la traductrice ait voulu rapprocher les deux passages en question³⁴¹.

Comme nous l'avons déjà constaté, Crenne se réfère dans les *Eneydes* à un certain nombre d'auteurs (13 au total³⁴²), soulignant par là le caractère érudit et scientifique de son travail. Il est difficile de savoir si elle a directement consulté les sources mentionnées, ou si elle les cite à l'aide d'une autre source, sans que celle-ci soit toujours indiquée. Nous avons actualisé cette problématique par rapport à Alexandre Neckam, cité par Crenne comme source de deux des légendes incluses dans le résumé de la « Vie de Virgile » constituant le premier chapitre des *Eneydes*. Nous avons soumis l'idée que Crenne base en fait sa *Vita virgiliana* sur une traduction française du texte du pseudo-Burley, cette traduction figurant dans la *Mer des hystoires*, sans que ni le pseudo-Burley, ni la *Mer des hystoires* ne soient toutefois mentionnés par Crenne. Il se peut ainsi que Crenne imite tout simple-

ment la version française du texte du pseudo-Burley en plaçant la mention de Neckam aux mêmes endroits que lui ; il n'est pas sûr qu'elle ait consulté Neckam elle-même, bien qu'il soit possible qu'elle en ait été familière, comme elle pouvait l'être de Vincent de Beauvais, ou d'autres encore ayant écrit sur la vie de Virgile (voir notre ch. Vie de Virgile).

Les *Métamorphoses* d'Ovide sont citées comme source dans le récit sur Scylla ajouté par Crenne, long d'un chapitre (f. lxvii v°). Il nous semble toutefois plus que probable qu'elle a aussi eu recours à la traduction française des *Métamorphoses* publiée chez Denis Janot en 1539 (traducteur anonyme, voir notre chapitre sur Scylla), sans que cet ouvrage soit mentionné par Crenne.

Quant à la référence à Cicéron³⁴³, qui serait selon une manchette à l'origine d'une sentence ajoutée au texte, nous n'avons pas réussi à trouver de passage correspondant chez cet auteur classique ; tout en fait porte à croire que notre traductrice l'a trouvé ailleurs. Il est ainsi probable que Crenne cite des sources de seconde main ou en traduction pour nourrir son texte.

Pour ce qui est de la référence à Alexandre d'Aphrodisias, évoqué comme source de la description de Cupidon ajoutée par Crenne, il faut supposer qu'elle a lu ce texte, à l'origine écrit en grec, dans une version latine ou française. Nous n'avons pas trouvé de traduction française précédant les *Eneydes* de cet ouvrage ; il est par conséquent possible que la traductrice en ait consulté une version latine. Il existe en effet une traduction latine de Juan Ginés de Sepúlveda, les *Naturales quaestiones*, publiée à Paris en 1536³⁴⁴.

Passons aux autres sources dont nous pensons avoir détecté les traces dans les *Eneydes*, sans qu'elles soient pour autant mentionnées dans le texte. Comme toutes les œuvres de Crenne, sa version de l'*Énéide* illustre

339 Voir notre chapitre sur Scylla.

340 *Eneydes*, f. xviii v° et f. lxxxii v° respectivement.

341 Voir Ehrling et Karlsson, « A French 16th-Century Edition of Virgil's *Aeneid* », *op. cit.*, p. 274-78.

342 Sources indiquées dans le texte (la page citée se réfère à la première mention de l'auteur en question) : Properce (f. â ii r°) ; Homère, Dictis de Crète, Dayre de Phrigie (f. â iii r°) ; Alexandre Neckam (f. i r°) ; Guyon de Coulombe (f. xxxv v°). Sources indiquées dans les manchettes : Saint Augustin (f. viii v°) ; Isidore (f. xiiii r°) ; Servius (f. xvii r°-v°) ; Pline (f. xix v°) ; Alexandre Aphrodisée (f. xxiii r°) ; Cicéron (lxiii v°) ; Ovide (f. lxvii v°).

343 « le plus excellent heritage qu'il puisse estre laissé des peres aux enfans, est la gloire de leurs beaulx faictz, prestance et vertu » (*Eneydes*, f. lxiiii v°).

344 *Alexandri Aphrodisiei commentaria in duodecim Aristotelis libros de Prima Philosophia*. <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30009827>.

bien ce que Julia Kristeva a appelé « une mosaïque de textes »³⁴⁵. Crenne incorpore ainsi dans la trame de ses ouvrages des passages plus ou moins longs, plus ou moins retravaillés, mais visiblement inspirés de, voire calqués sur d'autres textes. Il faut pour cette raison constater l'impossibilité de dépister tous les textes que Crenne a pu consulter dans l'élaboration de sa version de l'Énéide ; c'est pourquoi nous nous contenterons ici de mentionner quelques-uns des ouvrages dont nous croyons avoir observé les empreintes dans les *Eneydes*, et que nous avons mentionnés dans les chapitres précédents.

Jean Lemaire de Belges est souvent mentionné comme l'un des auteurs consultés mais non mentionnés par Crenne ; comme d'autres chercheurs l'ont déjà constaté³⁴⁶, trois des quatre versions données de la mort d'Hector au Livre II des *Eneydes* suivent de très près celles données dans les *Illustrations de Gaule* de Lemaire de Belges, sans qu'il soit fait référence à cet auteur. Nous avons également proposé une autre source concernant la troisième version citée par Crenne de la mort d'Hector, celle de Guido delle Colonne, récit qui n'est pas rapporté par Lemaire de Belges. Il s'agit de la traduction française de l'*Iliade* par Jean Samxon, dont l'édition date de 1530³⁴⁷ (voir notre ch. sur Hector).

Pour conclure ce chapitre, nous constatons que Crenne semble avoir consulté des sources latines aussi bien que des sources en langue française lors de son travail avec ses *Eneydes*. Ce qui est remarquable est qu'elle ne fasse en aucune manière référence à ce qui constitue sans aucun doute sa source principale (exception faite du texte de Virgile) : la traduction d'Octovien de Saint-Gelais des douze livres de l'Énéide. Nous tenons en même temps à souligner que la façon dont Crenne utilise ses sources n'était pas inédite

à son époque, où l'imitation et l'émulation étaient essentielles à la création. Nous pensons pour cette raison que Nicolas Rumet avait raison de la qualifier de *perdocta mulier*, cette épithète étant bien méritée eu égard aux vastes lectures dont Crenne a fait preuve.

TECHNIQUES DE TRADUCTION

Hélisenne de Crenne utilise dans l'élaboration de sa version de l'Énéide différentes techniques. Le choix d'écrire en prose délivre le texte des contraintes de la forme poétique, et met la traductrice mieux en mesure de moduler les matériaux à sa guise. Cela ne veut pas dire que sa prose n'ait pas de caractéristiques poétiques : un emploi abondant de figures rhétoriques renoue avec l'expression lyrique du texte source. Un autre trait saillant est le langage latinisant, souvent commenté par les critiques, une caractéristique que la version crennoise partage d'ailleurs avec celle de Saint-Gelais. Non seulement les mots français des *Eneydes* imitent le latin de Virgile, mais il y est parfois introduit des mots inspirés du latin sans qu'il y ait de terme correspondant dans la phrase traduite³⁴⁸.

En supposant que Crenne ait élaboré sa version de l'Énéide à partir du texte latin de Virgile, tout en consultant parallèlement d'autres sources latines et vernaculaires, il reste à présent à décrire sa façon de procéder pour doter sa version de l'Énéide du style grandiloquent qu'il méritait à son avis ; rappelons-nous l'affirmation de la page de titre, nous informant que la fonction des ajouts faits par Crenne est d'élucider et de décorer le texte de Virgile. Nous allons dans ce qui suit soulever quelques techniques souvent utilisées par Crenne quand il s'agit de développer des mots, des descriptions, des expressions ou des phrases du texte de Virgile.

³⁴⁵ « [...] tout texte se construit comme une mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte » (Julia Kristeva, *Semiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, coll. « Tel Quel », Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 145-146). Voici comment l'héroïne des *Angoysses douloureuses* est présentée dans *Histoire des traductions en langue française*, *op. cit.*, p. 937 : « Comme Fiammetta chez Boccace, Hélisenne, mariée mais éprise du jeune Guénélic, confie ses plaintes amoureuses aux nobles dames. Ses accents de sincérité peuvent toutefois être trompeurs : l'ouvrage constitue en effet "un cas extrême de montage citationnel", selon L. Guillermin, empruntant à la *Complainte des tristes amours de Flammette* de Boccace comme au *Dialogue très élégant intitulé le Pérégrin* de Caviceo, à l'*Énéide* de Virgile comme à de nombreux textes français ». Pour une présentation plus détaillée de ces emprunts, voir de Buzon, introduction aux *Angoysses douloureuses*, *op. cit.*, p. 31-38.

³⁴⁶ Voir p. ex. Wood, *Hélisenne de Crenne. At the Crossroads of Renaissance*, *op. cit.*, p. 139.

³⁴⁷ Homère (trad. 1530). *Les Iliades de Homère, poète grec et grant hystoriographe*, *op. cit.*

³⁴⁸ Voir les exemples de redoublements synonymiques plus loin dans ce chapitre.

On pourrait avec raison affirmer que la stratégie globale et dominante employée par Crenne est la paraphrase dans le sens de « [f]ormulation différente d'un énoncé sans altération de son contenu »³⁴⁹, cette figure faisant partie des figures d'amplification. Comme Desrosiers le fait observer, « "Paraphraser", c'est donc "phraser de nouveau", activité à laquelle Hélisenne de Crenne s'adonne en proposant sa phrase, sa formulation des quatre livres de l'*Énéide* »³⁵⁰. Desrosiers fait remarquer que chez Cicéron et Quintilien, les « liens entre l'acte de traduction et la tradition rhétorique sont étroits » et que « [d]ans ce contexte, la traduction est une sorte de "paraphrase", "une forme de parler" »³⁵¹.

Il n'est ainsi pour Crenne pas question de traduire mot à mot le texte de Virgile³⁵², ce qui n'est d'ailleurs pas ce que conseille Étienne Dolet, pour qui le but du traducteur doit être « que l'intention de l'auteur sera exprimée, gardant curieusement la propriété de l'une, & l'autre langue »³⁵³. Si Crenne ne respecte guère, en se permettant de nombreux latinismes³⁵⁴, ce dernier conseil, elle pense sans doute expliciter l'intention de Virgile à l'aide d'ajouts. Ces additions prennent différentes formes : nous avons dans les chapitres précédents évoqué quelques ajouts plus substantiels quant à leur longueur. Ces ajouts pourraient, avec les manchettes – présentant et expliquant la plupart du temps les croyances et les divinités de l'Antiquité – et les résumés en tête des chapitres, être qualifiés d'*extensions* : des éléments ou passages n'ayant pas de correspondance dans le texte d'origine. Gérard Genette utilise dans le contexte de la traduction le

terme d'extension comme un type d'augmentation par rapport au texte d'origine, l'extension représentant l'augmentation « par addition massive »³⁵⁵. Genette donne entre autres l'exemple d'Apulée, qui, « amplifiant sans doute les *Métamorphoses* de Lucius, n'hésite pas à y ajouter (au moins) un épisode totalement étranger à l'histoire de son héros : le mythe d'Amour et de Psyché »³⁵⁶.

La traduction de Crenne ressemble en ceci au cas de Giovanni Andrea dell'Anguillara et sa traduction des *Métamorphoses* d'Ovide telle qu'elle a été commentée par Outi Merisalo³⁵⁷. Merisalo désigne comme extensions les éléments additionnés lors des nombreuses rééditions de cette traduction. La chercheuse en donne pour exemple les annotations et les descriptions du sujet de chaque livre, mais aussi des passages, insérés dans le texte d'Ovide, provenant de poètes comme Virgile, ou bien des poètes écrivant en langue vernaculaire. Il y a par conséquent beaucoup de ressemblances entre ce cas et celui d'Hélisenne de Crenne, mais en ce qui concerne les ajouts faits à l'aide d'autres poètes, ce sont des extraits d'Ovide qui, chez celle-ci, sont insérés dans le texte de Virgile, tandis que, chez dell'Anguillara, c'est l'inverse.

Nous avons déjà affirmé que chez Crenne, ce genre d'ajout est d'habitude signalé. Il y a toutefois d'autres additions (et suppressions) qui pourraient passer inaperçues au lecteur peu attentif ou n'étant pas à même de comparer la version crennoise avec le texte latin. En citant ci-dessous quelques exemples de ce type, nous les mettrons en parallèle, non seulement avec

349 Larousse en ligne, s. v.

350 Desrosiers, « Hélisenne de Crenne et la traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* », *op. cit.*, p. 188.

351 Desrosiers, « Hélisenne de Crenne et la traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* », *op. cit.*, p. 187.

352 Desrosiers, « Hélisenne de Crenne et la traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* », *op. cit.*, p. 188 : « Hélisenne de Crenne s'inscrit dans cette tradition de la prédominance de la « sententia » (de la « phrase ») sur le « verbum », dans la lignée de Quintilien qui défend la valeur de la paraphrase et du passage du vers à la prose ».

353 Dolet, *La Manière de bien traduire d'une langue dans une autre*, *op. cit.*, s. p.

354 Le langage latinisant de Crenne pourrait aussi faire penser à la notion de « *verfremdung* » (altération, distanciation) de Schleiermacher, c'est-à-dire l'idée selon laquelle une bonne traduction cherche à dépayser le lecteur, le déplace vers la langue et la culture d'où le texte traduit est originaire, plutôt qu'à adapter le texte à la culture et à la langue d'arrivée (Friedrich Schleiermacher, « Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens/Methoden des Übersetzens », in Störig, Hans Joachim (éd.), *Das Problem des Übersetzens*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft (Wege der Forschung 8), [1838] 1963, p. 39 et seq.). Crenne semble faire les deux, en adaptant également le contenu à son époque.

355 Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, p. 364.

356 Genette, *Palimpsestes*, *op. cit.*, p. 364.

357 Outi Merisalo, « *Translating the Classics into the vernacular in Sixteenth-century Italy* », *Renaissance Studies* 29:1, p. 55-77.

Virgile, mais également avec la traduction d'Octovien de Saint-Gelais, ce texte servant dans une large mesure de texte intermédiaire entre Crenne et Virgile.

Le second type d'augmentation soulevé par Genette est l'*expansion*, qui est « une sorte de dilation stylistique. Disons par caricature qu'il s'agit ici de doubler ou de tripler la longueur de chaque phrase de l'hypotexte »³⁵⁸. Cette dernière définition décrit bien, nous semble-t-il, la technique de Crenne, qui utilise volontiers deux ou trois synonymes pour enrichir une description³⁵⁹. En voici un exemple, pour lequel nous citons d'abord le texte de Virgile :

nos tumidum sub te permensi classibus aequor³⁶⁰

(nous qui sous ta conduite avons dans tes vaisseaux parcouru les flots houleux, trad. Perret³⁶¹)

Comparons ce texte avec la traduction de Saint-Gelais :

Nous avec toy avons passé les mers
En grans travaux et desplaisirs amers³⁶²

Nous constatons que Saint-Gelais exprime autrement que Virgile la difficulté du voyage : au lieu de décrire la mer orageuse, il en souligne les conséquences pour les voyageurs (ici les pénales). Dans le cas de Saint-Gelais, le choix du mot « amers » est lié à la contrainte de la forme poétique, exigeant des rimes. Consultons à présent le passage correspondant chez Crenne :

[...] nous qui [...] en ta société avons les periculeuses mers passées : non sans grandz travaux, fatigues et amaritudes [...] ³⁶³.

Crenne semble ici principalement suivre Saint-Gelais : elle mentionne elle aussi les « grandz travaux », mais

elle change les « desplaisirs amers » de Saint-Gelais en « fatigues et amaritudes », substituant un doublet par un triplet. On pourrait dire qu'ici la traductrice paraphrase Saint-Gelais plutôt qu'elle ne traduit Virgile, substituant par exemple « avec toy » par « en ta société ». Il n'empêche qu'elle réintroduit un adjectif pour décrire « les periculeuses mers ».

Il s'agit aussi d'expansion lorsque Crenne (et Saint-Gelais) développe les descriptions de la nature, comme celle des terres d'Ausonie : « Corythum terras requirat Ausonias »³⁶⁴ (qu'il cherche Corythus et les terres d'Ausonie, trad. Perret), ce qui devient chez Saint-Gelais un *locus amoenus* : « Cherche cherche la terre tant garnye/De tous plaisirs qu'on appelle ausonie », une description que Crenne élabore encore : « Or investigue et cherche la terre, dicte Ausonye, qui en tout plaisir et suave delectation est abondante »³⁶⁵. Crenne ajoute en effet systématiquement des éléments afin d'enrichir la description de la nature. Quant aux descriptions de personnes (ou de dieux), Crenne renforce souvent leurs émotions. Voici une scène qui se déroule aux obsèques de Polydore :

Et circum Iliades crinem de more solutae³⁶⁶
(autour, les femmes d'Ilion avec, selon le rite, leurs cheveux dénoués, trad. Perret)

là les matrosnes Troyennes aux cheveux
faisoient larmes leurs regretz et leurs veulx³⁶⁷

[...] et à l'heure les nobles matrones Troyennes commemorantz la deplorable infortune, produisoient de leurs yeulx irradians grande superfluité de larmes, ayantz entre leurs candides mains et splendissans cheveux une assidue et continuelle guerre³⁶⁸.

358 Genette, *Palimpsestes*, op. cit., p. 372.

359 L'itération lexicale était un trait de style récurrent au Moyen-Âge ; voir par exemple Anders Melkersson, *L'itération lexicale : étude sur l'usage d'une figure stylistique dans onze romans français des XII^e et XIII^e siècles*, Göteborg, Acta Universitatis Gothoburgensis, 1992.

360 Aen. 3.157.

361 Virgile, *Énéide*, Livres I-IV, texte établi et traduit par Jacques Perret, édition revue et corrigée par R. Lesueur, Paris, Les Belles Lettres, 2009.

362 *Les Eneydes de Virgille* (1540), f. xxiii r^o.

363 *Eneydes*, f. lviii v^o.

364 Aen. 3.170-171.

365 *Eneydes*, f. [lix] r^o. (Ce folio est par erreur indiqué comme étant f. lvii.)

366 Aen. 3.65.

367 *Les Eneydes de Virgille* (1540), f. xxii r^o.

368 *Eneydes*, Livre III, f. lv v^o.

Le passage est sensiblement plus long chez Crenne que chez ses prédécesseurs et plusieurs détails y sont ajoutés. Tandis que Saint-Gelais se contente d'ajouter les larmes et les regrets des femmes, Crenne souligne l'abondance des larmes, et introduit une description des mains (« candides ») et de la qualité des cheveux (« splendissans ») des femmes, entre lesquels une guerre « continuelle » se déroule, renforçant par là l'intensité de l'émotion.

En ce qui concerne les commentaires sur la mythologie grecque et latine, Crenne pratique tantôt l'expansion, comme dans cet exemple :

placemus uentos³⁶⁹

(obtenons la faveur des vents, trad. Perret)

Ne reste plus doncques que par assiduité de sacrifices,
Eolus et Neptunus pacifier³⁷⁰,

tantôt la *concision*³⁷¹ en supprimant des détails – dans l'exemple ci-dessous, le nom du dieu –, bien que Crenne utilise plus de mots pour exprimer l'urgence de l'action :

dare classibus Austros³⁷²

(rendons les vents [Austros] à nos vaisseaux, trad. Perret)

[...] par ainsi estoit tres urgent et necessaire, que diligemment feissions tendre noz voiles [...] ³⁷³.

Nous voudrions donner un dernier exemple d'expansion d'un type qui sert de motivation et d'introduction à ce que dit un personnage, et que nous pourrions qualifier de transitions introductives. Nous en trouvons un exemple au moment où Hélénius donne des

instructions à Énée concernant les rites à suivre. Virgile va dans son texte droit aux conseils :

Quin ubi transmissae steterint trans sequora classes³⁷⁴

(Surtout, lorsque ta flotte, passée sur l'autre bord, aura mouillé au-delà des mers, trad. Perret),

ce qui a sa correspondance directe chez Saint-Gelais :

Et quant tes nefz seront à seur passez

Oultre ces mers et bien loing avancez³⁷⁵

Chez Crenne, Hélénius commence par déclarer son intention de donner des instructions à Énée :

Or te voulant plus oultre instruire, je te dis que quand tes nefz auront ces procelleuses mers passées [...] ³⁷⁶.

Nous voyons par conséquent que Crenne a recours à la fois à l'extension (introduction d'éléments étrangers) et à l'expansion (dilatation stylistique), ce qui crée, selon Genette, une amplification, naissant de la combinaison de ces deux traits.

Ellen Delvallée souligne l'importance de l'amplification dans le contexte des *Eneydes* :

Geste rhétorique défini, l'amplification ne renvoie pas qu'aux ajouts d'Hélisenne de Crenne portés au texte de Virgile : sous cette appellation figurent toutes les techniques par lesquelles la traductrice souligne l'importance de certains aspects du texte de Virgile, le commente, l'oriente vers une lecture érudite ou féministe. L'amplification rhétorique ne s'appuie pas sur un critère de longueur quantitative mais d'importance qualitative³⁷⁷.

L'emploi de ce terme par Delvallée semble du moins en partie coïncider avec celui de Genette, en incluant à la fois des parties plus longues ajoutées au texte d'ori-

369 Aen. 3.115.

370 *Eneydes*, f. lvii v°.

371 Genette, *Palimpsestes*, p. 331 et seq.

372 Aen. 3.61.

373 *Eneydes*, f. lv v°.

374 Aen. 3.403.

375 *Les Eneydes de Virgille* (1540), f. xxvi v°.

376 *Eneydes*, f. lxvi v°.

377 Delvallée, « Hélénius de Crenne : traduire, réécrire, amplifier Virgile », *op. cit.*, p. 2.

gine et des ajouts plus subtils³⁷⁸. Delvallée n'envisage toutefois pas l'amplification comme une technique narrative comme le fait Genette, mais comme un geste rhétorique. En tant que telle, l'amplification nous aide à définir le sens de l'emploi qu'en fait Crenne. Selon Delvallée, dans la traduction de l'*Énéide* de Crenne, « les amplifications portent essentiellement sur trois points : précisions documentaires, effets pathétiques, commentaires rhétoriques ». Sous le premier point, Delvallée évoque les nombreuses descriptions topologiques et mythologiques par lesquelles la traductrice souligne « l'aspect antique du texte source et suggère une lecture promouvant un savoir humaniste »³⁷⁹. Delvallée considère aussi que les latinismes de Crenne, qu'elle qualifie d'amplifications lexicales, ont un effet semblable.

Macé distingue conformément à une longue tradition latine entre l'*amplificatio verborum*, l'amplification qui porte sur les mots, et l'*amplificatio rerum*, l'amplification qui porte sur le contenu, les deux se divisant en sous-catégories³⁸⁰. Nous trouvons chez Crenne des exemples des deux types, ce qui ne surprend guère, mais c'est une constatation qui souligne l'intention rhétorique de la traductrice et qui concourt à l'ambition didactique.

Quant aux latinismes dans le champ du vocabulaire, Crenne emprunte, comme il était d'usage parmi les traducteurs du latin et les humanistes³⁸¹, de

nombreux termes au latin³⁸². Il y a des mots qui sont des doublets de termes français, comme « pèlerin » (doublet de « pelegrin ») ; « vindicateur » (doublet de « vengeur ») ; « verecundie » (doublet de « vergogne ») et « crudelité » (doublet de « cruauté »). Souvent, ces doublets sont, chez Crenne, couplés avec un synonyme français : « pèlerine et errante »³⁸³ ; « verecundie et vergogne »³⁸⁴ ; « verecondie et honte »³⁸⁵. La forme française est ainsi parfois utilisée parallèlement à la forme latinisée, même si le latinisme est souvent préféré, comme dans le couple « crudelité-cruauté ».

Pour d'autres exemples de latinismes, on peut, selon Edmond Huguet, « voir, entre le latinisme et le mot français plus ancien, qui a triomphé, une communauté de radical et une complète équivalence de suffixe »³⁸⁶. Voici quelques exemples des *Eneydes* : « amaritude », « claritude », « castigation », « nutriment », « incroyable », des termes qui n'ont pas survécu aux mots « amertume », « clarté », « châtiment », « nourriture », « incroyable », ces derniers étant plus anciens dans la langue française que les latinismes correspondants³⁸⁷.

Dans encore d'autres cas, « le suffixe est le même, et la lutte est seulement entre le radical populaire et le radical savant »³⁸⁸, ce dont témoignent les exemples suivants des *Eneydes* : « matutinal » pour « matinal » ; « innombrable » pour « innombrable ».

Il y a également des exemples où « on avait recours à un mot latin, exactement transcrit en français, alors

378 Selon Stéphane Macé, l'amplification, telle qu'elle est comprise par Genette, est uniquement affaire de quantité. Macé se réfère cependant aux *Figures II* et non pas aux *Palimpsestes*. Pour ce chercheur, « le terme [d'amplification], couramment utilisé encore aux siècles classiques dans son acception technique, semble aujourd'hui avoir changé de signe : passé dans le langage courant, réutilisé dans le domaine de la narratologie dans un sens technique différent de celui que lui prêtent les rhéteurs, il semble devenu un équivalent de la *copia* ou de la *dilatatio* » (Macé, « L'amplification, ou l'âme de la rhétorique. Présentation générale », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 4 | 2014, mis en ligne le 12 décembre 2014, consulté le 28 octobre 2020. URL : <http://rhetorique.revues.org/364> ; DOI : 10.4000/rhetorique.364).

379 Delvallée, « Hélienne de Crenne : traduire, réécrire, amplifier Virgile », *op. cit.*, p. 2.

380 Macé, « L'amplification, ou l'âme de la rhétorique », *op. cit.*

381 « L'âge d'or du latinisme se place du XIV^e au XVI^e siècles, c.-à-d. à l'époque des grands traducteurs, des grands imitateurs, des grands humanistes » (Alexandre Lorian, « Les latinismes de syntaxe en français », *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, Bd. 77, H. 1/2, 1967, p. 156).

382 Les latinismes que nous citons dans ce contexte sont parmi ceux qu'évoque Edmond Huguet dans la préface de son *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, Paris, Champion, 1925-1973, tome premier, p. XI.

383 *Eneydes*, f. lxxxiii v^o.

384 *Eneydes*, f. lxxiii r^o.

385 *Eneydes*, f. lxxxviii v^o.

386 Huguet, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, tome premier, *op. cit.*, p. XI.

387 Huguet, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, tome premier, *op. cit.*, p. XI.

388 Huguet, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, tome premier, *op. cit.*, p. XII.

qu'un autre radical avait déjà fourni à notre langue un mot exprimant la même idée³⁸⁹. Crenne préfère ainsi « celsitude » à « hauteur » ou à « élévation », « magnitude » à « grandeur », « formosité » à « beauté » et « fruition » à « jouissance ». Les mots déjà anciens qui étaient apparentés au même ordre d'idées avaient une meilleure chance de survivre ; le mot « muliebree », utilisé par Crenne, n'a pas résisté à « féminin », ni « crucier » à « tourmenter » ou « vulnérer » à « blesser »³⁹⁰.

Citons pour terminer quelques exemples crennois de « composés empruntés au latin ou formés d'éléments latins »³⁹¹ : « melliflue », « benevolence », « auricome », « mortifere », « pestifere » et « stellifere », n'existant plus aujourd'hui et qui, de l'avis d'Huguet, « ne sont pas à regretter. Pour la plupart, d'ailleurs, ils étaient d'un emploi peu étendu, souvent forgés pour la circonstance, ou même par plaisanterie »³⁹². Cette dernière estimation n'est pas, à notre avis, valable pour l'emploi que fait Crenne de ces termes.

Worth-Stylianou examine la façon dont Crenne entreprend de transférer le « stile héroïque » de Virgile à la prose française³⁹³. Elle commence par analyser les caractéristiques syntaxiques et lexicales de la prose de Crenne, suscitant, selon l'avis de la chercheuse, une lecture spécifique de l'*Énéide*. Worth-Stylianou souligne entre autres la tendance dans le texte de Crenne à mettre les verbes à la fin de la phrase, avant tout quand il s'agit de l'infinitif ou du participe passé (rarement des verbes conjugués), ce qui rapproche le texte du latin³⁹⁴. La recherche de termes rares et savants, souvent calqués sur le latin, contribue aussi à cet effet, tout comme les redoublements synonymiques³⁹⁵.

Jean Lecointe commente la co-présence du « style piteux », du « stile heroïque » et du « stile poétique » chez Crenne, le « stile heroïque » étant, pour Crenne, aussi un « stile poétique », ayant « recours à la fiction mythologique [...], concrétisant des conceptions abstraites ou des forces de la nature »³⁹⁶. Lecointe souligne le fait que le style grandiloquent ne comprend pas uniquement, chez Crenne, le « stile heroïque », le chercheur affirmant que « cette *grandiloquentia* est d'abord une emphase pathétique »³⁹⁷, qui se traduit entre autres par l'emploi d'un registre pathétique, mais aussi par la pratique de « substituer aux termes de Saint-Gelais, surtout quand ils sont trop usuels, ce qui est le cas général, des expressions latinisantes »³⁹⁸. Parmi les effets pathétiques, Delvallée cite les « doublons synonymiques », qui « sont à la fois des ornements et des procédés amplificateurs servant souvent à accroître le *pathos* d'une description »³⁹⁹. Nous avons déjà évoqué le fait que l'itération, courante au Moyen Âge et à la Renaissance, l'est également chez Crenne. En ce qui concerne le *pathos*, il suffit de consulter l'exemple que nous avons cité à propos des Troyennes, avec leur « grande superfluité de larmes, ayantz entre leurs candides mains et splendissans cheveux une assidue et continuelle guerre »⁴⁰⁰ pour se convaincre que cette description sert à renforcer l'émotion des lecteurs. Ceci est un exemple parallèle à celui cité par Delvallée à ce propos⁴⁰¹, dans lequel Crenne fait se dresser les cheveux sur la tête d'Énée après la visite de Mercure, cet exemple illustrant également l'*hypotypose* comme nous le rappelle Delvallée, venant donc renforcer le

389 Huguet, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, tome premier, *op. cit.*, p. XII.

390 Huguet, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, tome premier, *op. cit.*, p. XII.

391 Huguet, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, tome premier, *op. cit.*, p. XVIII.

392 Huguet, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, tome premier, *op. cit.*, p. XIX.

393 Valerie Worth-Stylianou, « Hélisienne de Crenne's translation of the *Aeneid* : the pursuit of a 'stile héroïque' », 1998 (article non publié), consultable sur academia.edu : https://www.academia.edu/43143329/_1998_H%C3%A9lisienne_de_Crennes_translation_of_the_Aeneid_the_pursuit_of_a_stile_h%C3%A9ro%C3%AFque.

394 Worth-Stylianou, « Hélisienne de Crenne's translation of the *Aeneid* », *op. cit.*, p. 4.

395 Worth-Stylianou, « Hélisienne de Crenne's translation of the *Aeneid* », *op. cit.*, p. 5.

396 Lecointe, « Les cadres rhétoriques de l'innutrition virgilienne », *op. cit.*, p. 6.

397 Lecointe, « Les cadres rhétoriques de l'innutrition virgilienne », *op. cit.*, p. 6.

398 Lecointe, « Les cadres rhétoriques de l'innutrition virgilienne », *op. cit.*, p. 5.

399 Delvallée, « Hélisienne de Crenne : traduire, réécrire, amplifier Virgile », *op. cit.*, p. 2-3.

400 *Eneydes*, f. lv v^o.

401 Delvallée, « Hélisienne de Crenne : traduire, réécrire, amplifier Virgile », *op. cit.*, p. 3.

côté réaliste de la scène en permettant au lecteur de se mettre à la place du héros.

Le dernier point soulevé par Delvallée porte sur les commentaires rhétoriques. Cela est intéressant dans l'exemple que nous avons cité à propos de Hélénius, dont les paroles ne sont pas tout simplement citées par Crenne, mais sont introduites par une spécification de leur but. Lorsque Hélénius formule ses conseils par ces mots : « Or te voulant plus outre instruire, je te dis [...] », il explicite à la fois les rapports entre lui-même et Énée, et son intention, qui est « d'instruire », et non seulement de renseigner, comme le montre l'emploi des termes plus impératifs⁴⁰².

En ce qui concerne le redoublement synonymique, dont il y a comme nous l'avons constaté de nombreux exemples chez Crenne, Claude Buridant oppose un usage fonctionnel à un usage esthétique⁴⁰³. Il rappelle que E. R. Curtius insiste sur le fait que « la théorie des Arts poétiques rattache la pratique des couples synonymiques à l'*amplificatio* dont elle constitue l'un des procédés : l'*interpretatio* »⁴⁰⁴. Dans une traduction, le redoublement synonymique joue selon Buridant souvent « un rôle d'explication paraphrastique en doublant un calque du latin, plus ou moins savant, par son correspondant vulgaire, plus familier »⁴⁰⁵. Worth-Stylianou affirme que cet emploi n'est toute-

fois pas prédominant chez Crenne, qui semble selon la chercheuse plus soucieuse de trouver un niveau de style approprié que de rendre son texte compréhensible également pour ceux qui ne connaissent pas le latin⁴⁰⁶. Nous trouvons effectivement chez Crenne des redoublements synonymiques consistant en un calque du latin et d'un mot plus familier, comme dans l'expression « auxiliation et ayde »⁴⁰⁷, où il n'y a pas de mot correspondant à « auxiliation » chez Virgile, ni chez Saint-Gelais. La même chose vaut pour les redoublements synonymiques « pulchritude et magnificque contenir »⁴⁰⁸ et « scopules et profondz gouffres »⁴⁰⁹, « pulchritude » et « scopules » n'ayant pas d'équivalent chez Virgile ou Saint-Gelais. L'emploi de ces latinismes semble par conséquent témoigner d'un effort pour conférer au texte une allure érudite et confirmer ce qu'affirme Worth-Stylianou. Tout comme Worth-Stylianou, nous constatons que les redoublements synonymiques touchent chez Crenne bien plus souvent les adjectifs et les substantifs que les verbes⁴¹⁰, bien qu'il existe des exemples où des verbes sont réunis, comme « spéculer et piteusement regarder »⁴¹¹.

Buridant constate, à l'aide de Peter M. Schon⁴¹², que le redoublement synonymique est une construction que l'on trouve dans toutes les langues⁴¹³. Elle

⁴⁰² Delvallée commente cette façon de s'exprimer : « Les termes introducteurs des discours, ou encore les verbes désignant l'acte de parole au sein d'un discours ne sont jamais anodins : ils définissent, rhétoriquement, le type de discours que prononce le personnage, clarifient ses intentions » (Delvallée, « Hélienne de Crenne : traduire, réécrire, amplifier Virgile », *op. cit.*, p. 3).

⁴⁰³ Claude Buridant, « Problèmes méthodologiques dans l'étude des traductions du latin au français au XIII^e siècle : le domaine lexical. Les couples de synonymes dans l'Histoire de France en français de Charlemagne à Philippe-Auguste », *Linguistique et philologie* (applications aux textes médiévaux), Actes du colloque (29-30 avril 1977), Amiens, Université de Picardie, 1977, p. 316. Voici la définition donnée par Buridant de la figure du couple de synonymes : « la séquence de deux synonymes appartenant en principe à la même catégorie grammaticale et placés sur le même plan de hiérarchie syntaxique » (« Les binômes synonymiques. Esquisse d'une histoire des couples de synonymes du moyen âge au XVII^e siècle », *Bulletin du Centre d'Analyse du discours* 4, 1980, p. 7.).

⁴⁰⁴ Ernst Robert Curtius, « Zur Literaturästhetik des Mittelalters » II, *Zeitschrift für romanische Philologie*, tome 58 (1938), p. 266 *et seq.* Cité par Buridant, « Problèmes méthodologiques dans l'étude des traductions », *op. cit.*, p. 294.

⁴⁰⁵ Buridant, « Problèmes méthodologiques dans l'étude des traductions », *op. cit.*, p. 297.

⁴⁰⁶ Worth-Stylianou, « Hélienne de Crenne's translation of the *Aeneid* », *op. cit.*, p. 5.

⁴⁰⁷ *Eneydes*, f. xxv v^o.

⁴⁰⁸ *Eneydes*, f. xii r^o.

⁴⁰⁹ *Eneydes*, f. iii r^o.

⁴¹⁰ Worth-Stylianou, « Hélienne de Crenne's translation of the *Aeneid* », *op. cit.*, p. 6.

⁴¹¹ *Eneydes*, f. vi r^o.

⁴¹² Peter M. Schon, *Studien zum Stil der frühen französischen Prosa* (Robert de Clari, Geoffroy de Villehardouin, Henri de Valenciennes), Frankfurt am Main, Klostermann, 1960, p. 163 *et seq.*

⁴¹³ Buridant, « Problèmes méthodologiques dans l'étude des traductions », *op. cit.*, p. 294.

est générale au Moyen Âge et jusqu'au XVI^e siècle⁴¹⁴, mais sera en déclin durant ce dernier siècle avant de commencer à s'effacer à partir du XVII^e siècle⁴¹⁵. Ainsi nous participons aux XV^e et XVI^e siècles à une certaine « fixation de binômes en séquences formulaires », qui deviennent au cours de ce dernier siècle plus ou moins stéréotypés⁴¹⁶. Le rôle ornemental des binômes synonymiques s'accroît au fil des siècles, la forme l'emportant sur la fonction, ce qui contribuera au déclin de la figure⁴¹⁷. La pratique des binômes est aussi plus caractéristique de certains genres que d'autres, comme l'épopée et les romans. Ce genre de texte donne également lieu à l'expression de sentiments comme la joie, la tristesse et la peur, champs lexicaux privilégiés par rapport aux redoublements synonymiques, selon Buridant⁴¹⁸. Ceci cadre parfaitement bien avec l'emploi de Crenne, les redoublements synonymiques occupant une place de choix dans ses *Eneydes* par lesquels elle transforme, nous semble-t-il, un ouvrage épique en un roman d'amour tragique. Dans le cas des *Eneydes*, l'emploi extensif de binômes s'explique sans doute également en partie par le fait que ce texte constitue, à ce que nous pouvons en juger, une adaptation, en premier lieu de la traduction effectuée par Octovien de Saint-Gelais de l'*Énéide*, ce qui crée un double effet,

les nombreux couples synonymiques de Saint-Gelais étant multipliés par Crenne.

Nous allons dans ce qui suit discuter des similitudes et des différences entre les *Eneydes* et les autres ouvrages de Crenne, mais nous pouvons dès maintenant constater que ces derniers portent en grande partie les mêmes traits stylistiques que les *Eneydes*. Pascale Mounier affirme que Crenne fait partie des auteurs qui utilisent de « nouveaux procédés d'amplifications et d'imbrication », témoignant d'une volonté d'enrichir la prose⁴¹⁹. Mounier commente les nombreux latinismes qui figurent dans *Les Angoysses douloureuses*, et il n'est guère étonnant de retrouver un certain nombre d'entre eux dans les *Eneydes*, comme « scaturie »⁴²⁰, « furie »⁴²¹, « iniquité »⁴²², « félicité »⁴²³, « pestifère »⁴²⁴ et « consumatrices »⁴²⁵.

LA PLACE DES ENEYDES DANS L'ŒUVRE DE CRENNÉ

Les *Eneydes* viennent couronner l'œuvre d'Hélisenne de Crenne en tant que la dernière publication signée de ce nom. Bien que de nature différente du reste de la production de l'auteur, cette œuvre a des liens évidents avec ses autres ouvrages⁴²⁶. Les chercheurs ont déjà fait remarquer les ressemblances (et les différences)

414 Buridant, « Problèmes méthodologiques dans l'étude des traductions », *op. cit.*, p. 297.

415 Buridant, « Les binômes synonymiques », *op. cit.*, p. 7.

416 Buridant, « Les binômes synonymiques », *op. cit.*, p. 20.

417 Buridant, « Les binômes synonymiques », *op. cit.*, p. 40-41.

418 Buridant, « Les binômes synonymiques », *op. cit.*, p. 18.

419 Pascale Mounier, *Le Roman humaniste. Un genre novateur français (1532-1564)*, Paris, Classiques Garnier, [2007] 2018, p. 235.

420 *Eneydes*, f. â iii v^o.

421 *Eneydes*, f. xxxv v^o.

422 *Eneydes*, f. xxix r^o, f. xxxiii v^o.

423 *Eneydes*, f. ii v^o, f. iii r^o, f. lxxvi v^o.

424 *Eneydes*, f. xxv r^o.

425 *Eneydes*, f. xlii v^o.

426 Scollen-Jimack décrit ces rapports ainsi : « It is clear from the outset that Helisenne is giving the reader a version of Virgil which is strikingly marked by her own preoccupations, and her very particular style. The very fact that she chose to translate the first four books of Virgil's epic is in itself not without interest, and it becomes clear as we look at her treatment of the Dido and Aeneas episode that she is virtually rewriting the *Aeneid* as another text to illustrate the basic theme of the *Angoysses douloureuses qui procedent d'Amours* » (Scollen-Jimack, « Hélisenne de Crenne, Octovien de Saint-Gelais and Virgil », *op. cit.*, p. 205). Sur les parallèles entre les *Eneydes* et *Les Angoysses douloureuses*, voir aussi Incardona, *Le genre narratif sentimental en France*, *op. cit.*, p. 288-89. Marian Rothstein estime pour sa part que « in Hélisenne's hands the *Eneydes* becomes a tragic love story, what can be termed a "roman de Dido," bringing the *Eneydes* far closer to the rest of Hélisenne's œuvre than readers of Virgil might have suspected » (Rothstein, « Hélisenne de Crenne's "Roman de Dido" », *op. cit.*, p. 49-50).

entre Didon et Hélienne⁴²⁷, cette dernière étant la protagoniste des trois premiers livres de Crenne. Comme, entre autres, Janine Incardona l'a constaté, il est possible d'élargir la comparaison et de rapprocher, d'une part Énée, d'autre part les protagonistes masculins des *Angoysses douloureuses*, à savoir Guénélic et Quezinstra⁴²⁸.

Commençons toutefois par examiner la structure des *Angoysses douloureuses* face à celle des *Eneydes*. Il serait sans doute exagéré de vouloir prétendre que les *Angoysses douloureuses* soient un calque des quatre premiers livres de l'*Énéide*, mais une mise en parallèle des deux œuvres permet de faire ressortir quelques ressemblances. Les *Eneydes* de Crenne comportent, comme nous le savons, les quatre premiers chants de l'*Énéide* de Virgile. Le récit des *Angoysses douloureuses* est quant à lui divisé en trois parties ; la dernière partie inclut pourtant aussi une « Ample narration », racontant principalement la mort d'Hélienne et de son ami Guénélic. Il est par conséquent possible de discerner quatre parties dans cet ouvrage. Sa première partie est une narration à la première personne, menée par Hélienne, qui est ainsi à la fois la narratrice et le personnage principal du récit. Le nom d'auteur indiqué étant Hélienne de Crenne, l'histoire est présentée dès lors comme un récit autobiographique et a parfois été lue comme tel, du moins en partie⁴²⁹.

Contrairement à ce qui est le cas des *Angoysses douloureuses*, le premier livre de l'*Énéide* n'est pas raconté à la première personne et la perspective y est différente. Il est cependant possible de rapprocher quelques éléments des deux récits respectifs, notamment en ce qui concerne les personnages féminins, à savoir Didon, dans les *Eneydes*, et Hélienne, dans les *Angoysses douloureuses*. Pour commencer, on peut

remarquer qu'elles sont liées par leur nom, Didon ayant auparavant porté le nom d'Elissa, ce que Crenne fait remarquer dans ses *Eneydes*⁴³⁰, et qui est un nom proche de celui d'Hélienne⁴³¹. Toutes les deux font au début de chacun des récits preuve d'une constance et d'une fidélité remarquables. Hélienne reste pour sa part fidèle à son mari au début du livre, malgré les nombreuses propositions qu'elle reçoit – dont une provient du roi – en raison de sa grande beauté ; Didon, refusant de se remarier, reste fidèle à la mémoire de son mari défunt. Leur beauté remarquable est aussi quelque chose qui réunit les deux protagonistes, ainsi que le fait qu'elles seront toutes les deux, malgré elles, et en dépit de leur disposition initiale, les victimes d'une passion funeste.

Dans les seconde et tierce parties des *Angoysses*, la narratrice Hélienne donne la parole à son amoureux, Guénélic. Pour être plus précis, ces parties sont composées « par Dame Helisenne parlant en la personne de son Amy Guenelic »⁴³². Si Hélienne est à même d'inclure les aventures de Guénélic dans son récit, c'est que celui-ci lui a retracé ses voyages avant de la libérer de la tour dans la forêt où le mari d'Hélienne l'a enfermée. Le récit de Guénélic constituera ainsi les parties deux et trois des *Angoysses douloureuses*, couché par écrit par Hélienne avant la mort des deux amoureux intervenant à la fin de la troisième partie. Dans l'Ample narration, ayant la fonction d'épilogue, c'est Quezinstra, l'ami fidèle et compagnon de voyage de Guénélic lors de ses pérégrinations, qui mène le récit. Mercure, survenu après le décès des deux amoureux, retrouve auprès du corps d'Hélienne le livre enveloppé de satin blanc et renfermant les aventures d'Hélienne et de Guénélic – apparemment, Hélienne a eu le temps d'inclure le récit de Guénélic dans son livre au

⁴²⁷ Wood, *Hélienne de Crenne. At the Crossroads of Renaissance*, op. cit., p. 65-66, 145-147 ; Incardona, *Le genre narratif sentimental en France*, p. 180-208 ; Marshall, « The Aeneid and the Illusory Authoress », op. cit., p. 161-67 ; Virginia Krause, « The Dido Effect and the Rise of the French Novel », op. cit., p. 105-129.

⁴²⁸ Incardona, *Le genre narratif sentimental en France*, op. cit., p. 217-219. Voir aussi Marshall, « The Aeneid and the Illusory Authoress », op. cit., p. 164 ; Karlsson et Moding, « Hélienne de Crenne Challenging Male Mastery », op. cit., p. 327.

⁴²⁹ Louis Loviot, « Hélienne de Crenne », op. cit., p. 139-140 ; 143-145 ; Demats, introduction à la première partie des *Angoysses douloureuses*, op. cit., p. X-XI.

⁴³⁰ *Eneydes*, f. xii v°.

⁴³¹ Pour différentes possibilités d'interpréter le nom d'Hélienne, voir de Buzon (*Les Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, op. cit., p. 20-27).

⁴³² *Les Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, op. cit., Tierce partie, p. 397/f. AAA ; var. Seconde partie, p. 227/f. AA : « par Dame Helisenne, Parlant en la personne de son Amy Guenelic ».

cours de la nuit qui sépare la narration faite par celui-ci et le jour de la libération d'Hélisenne. À l'initiative de Jupiter, Quezinstra aura la charge de faire imprimer le livre à Paris, ce détail créant une mise en abyme puissante, fictionnalisant la naissance de l'ouvrage.

En dépit de la complexité de la situation de narration, c'est bien Guénélic qui parle à la première personne dans les deuxième et troisième parties des *Angoysses douloureuses* (comme Énée le fait dans les Livres II et III de l'*Énéide*), racontant ses voyages en mer à la recherche d'Hélisenne, celle-ci se trouvant toutefois encore près du point de départ, dans la tour où son mari jaloux l'a enfermée. Guénélic, n'étant pas au courant de ce qui s'est passé avec sa bien-aimée, se lance donc dans des aventures évoquant en partie les voyages de l'*Odyssee*, ainsi que les Livres II et III de l'*Énéide*. Il est à noter qu'au cours de leur voyage en mer, entre Cythère et Chypre, Guénélic et Quezinstra tentent de s'embarquer vers Troie, mais les vents les détournent de leur objectif : « [nous] voulions adresser nostre chemin vers Troie la grand, mais la ferocité de Eolus telement s'esmeut, que fusmes transmiguez à dextre, combien que nostre vouloir feust d'aller à senestre, et fusmes jectez sur la coste d'Affricque »⁴³³. S'agit-il d'un hasard si Guénélic et Quezinstra n'arrivent pas à accoster à Troie ? Nous ne le croyons pas ; le fait que les deux amis sont repoussés de la côte troyenne par Eolus nous semble emblématique, ceci pour la raison que cet événement les rapproche de Troie, tout en soulignant l'écart entre eux et une partie du destin du héros troyen, à savoir l'expérience désastreuse de la guerre, impliquant la perte de ses proches et de sa terre natale. En revanche, Guénélic et Quezinstra visitent bien Carthage dans la troisième partie des *Angoysses douloureuses*⁴³⁴.

Ceci semble en quelque sorte présager le choix fait par Crenne dans la rédaction de ses *Eneydes*, une œuvre centrée sur l'histoire d'amour entre Énée et Didon qui, même si la chute de Troie en fait aussi partie, se

déroule à Carthage. Notons également que Guénélic et Quezinstra visitent entre autres le tombeau d'Hector à « Sydone »⁴³⁵, située en l'une de ces parties de Syrie [...] »⁴³⁶. « En contemplant et noz vouldoirs rassasiant, apperceusmes ung tumbau que je comprins estre celluy d'Hector à cause de certaines parolles qui dessus estoient escriptes »⁴³⁷. Or, nous savons l'importance d'Hector dans la dédicace à François I^{er} des *Eneydes* et des quatre versions de la mort du Troyen, incluses dans la seconde partie, censées glorifier les supposées origines troyennes du roi.

Que l'autrice fasse éviter un épisode troyen à Guénélic et à Quezinstra ne veut pas dire que la guerre et les combats soient absents des *Angoysses douloureuses*, où il est à plusieurs reprises question de se battre dans des tournois ou de défendre, soi-même ou autrui, dans d'autres situations. Quezinstra excelle dans ce genre d'exercice, tandis que Guénélic, trop occupé par son amour pour Hélisenne, ne s'y intéresse guère. Quezinstra aura l'occasion de faire preuve de son courage lorsque la princesse d'Eliveba⁴³⁸, qui a aimablement reçu les deux amis dans sa ville, est attaquée par l'armée d'un amiral dont la princesse a refusé les avances. Nous voyons ici un parallèle avec la situation de Didon qui, ayant refusé de se marier avec Iarbas, craint sa rancune. La liaison de Didon avec Énée irrite Iarbas ; le départ du Troyen va la laisser encore plus vulnérable qu'avant. La princesse d'Eliveba sera, elle, sauvée par le courage de Quezinstra. Peut-être cet épisode suggère-t-il qu'Énée aurait dû rester pour défendre Didon contre les princes des pays avoisinants et corrige-t-il en quelque sorte l'histoire de l'*Énéide*, préparant ses lecteurs pour la version crennoise de l'*Énéide*, une lecture au féminin du poème épique.

À la différence d'Énée, qui laisse Didon sans défense, Quezinstra arrive à vaincre les ennemis de la princesse d'Eliveba avant de faire ses adieux, et peut ainsi servir d'exemple de la façon dont Énée aurait

433 *Les Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, *op. cit.*, Seconde partie, p. 334/f. HH iii.

434 *Les Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, *op. cit.*, Tierce partie, p. 400/AAA iii.

435 Sidon.

436 *Les Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, *op. cit.*, Seconde partie, p. 335/ HH iii v°.

437 *Les Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, *op. cit.*, Seconde partie, p. 336/HH iii v°-HH iiiii.

438 Anagramme d'Abbeville, la ville de naissance de Marguerite Briet, la femme qui écrit selon Nicolas Rumet sous le nom d'Hélisenne de Crenne (Nicolas Rumet, *Nicola et François, maieurs et historiens d'Abbeville au XVI^e siècle*, *op. cit.*).

dû agir. Voici comment Guénélic décrit la ville et la princesse :

Nous arrivez en ceste cité, nous print vouloir de distinctement la contempler, elle estoit tres bien construite et edifiée, et si estoit fortifiée de grosses tours belliqueuses et defensables. Plusieurs temples y estoient erigez par souverain artifice, et par especial en y avoit ung bien autant renommé, que fut jadis l'oracle d'Apollo en Delphos, et dedans cestuy entrasmes à l'occasion de la speciosité et sans gueres de dilation, apres survint une jeune dame de tres excellente beaulté, et triumpamment aornée : En sa compaignée avoit grande multitude de gentilz hommes et damoysselles, et en telle magnificence en ce lieu assistoit, que selon ma conception representoit la splendide et claire dame Dyane associée de ses belles nymphes. Tous en general, tant hommes que femmes, luy exhiboyent honneur et supreme reverence, qui demonstroït qu'elle avoit la domination et seigneurie du pays⁴³⁹.

Ce portrait de la reine rappelle en effet celui de Didon dans Livre I des *Eneydes* :

Cependant en ce magnificque temple survint la magnanime Dido : la reginale personne de laquelle, estoit decorée de souveraine formosité, resplendissant en telle venuste grace, beaulté et faconde, que l'excellence d'elle à exprimer seroit difficile : Estant doncques associée de tant de perfections se reduit dedans ce temple grand nombre, tant seigneurs que dames la suyvoient. Et en ceste pompe et magnificence ressembloit la preclaire déesse Dyane, laquelle souvent en boys ou en prairie, sur la delectable verdure ses gracieuses Nymphes congrege, et la suyvent entre les sentes et florissans buissons plusieurs gentilles Orcades qui armonieusement chantent⁴⁴⁰.

C'est en premier lieu la comparaison entre chacune des deux reines et Diane qui attire notre attention. Un lien semble ainsi s'établir entre la figure de la déesse Diane, la princesse des *Angoysses douloureuses* et Didon. On peut de plus se demander si la princesse d'Eliveba n'est

pas, comme le suggère Incardona, censée représenter Hélienne, au travers de l'anagramme de la ville de naissance de l'autrice, Abbeville⁴⁴¹. L'emplacement de la ville, qui est dans la fiction des *Angoysses douloureuses* située près de l'Hellespont (les Dardanelles), brouille certainement les pistes, mais l'anagramme était sans doute transparente pour une grande partie du lectorat de Crenne, qui pouvait ainsi établir un parallèle entre la reine et Hélienne, protagoniste et narratrice, voire autrice de l'œuvre, d'autant plus que le port par lequel l'ennemi arrive s'appelle Hennerc⁴⁴², anagramme de Crenne. Cette topographie imaginaire, situant le lieu de naissance de l'autrice – si elle est en vérité Marguerite Briet – en Turquie, pourrait indiquer que celle-ci plaisante, ou se moque même, des voyages de Guénélic qui, au lieu de chercher sa bien-aimée aux alentours du lieu d'où elle a disparu, entreprend un long voyage dans le fond inutile. Ces circonstances pourraient peut-être aussi constituer un commentaire oblique par rapport au départ d'Énée pour l'Italie, un voyage dont Didon remet en question les raisons :

[...] pour plus me crucier et tourmenter, tu dis ta fuite par Apollo estre exhortée, et que Mercure associé des vents t'a denoncé qu'il convient que plus oultre tu chemines : mais certes je m'>esmerveille comme t[u] puis estimer, que par tes persuasions chose si alienée de la verité je puisse croire. Est il à presupposer que les dieux pacifiques mettent en leur mémoire la cure et sollicitude de ce que nous fragiles humains procurons ? Or ne prens plus ceste denonciation divine pour excuse, et execute ton desir comme il te plaist : car je t'asseure que plus au contraire je ne veulx insister⁴⁴³.

Examinons à présent les liens entre Énée et les protagonistes masculins des *Angoysses douloureuses*. Tout comme Didon, Énée est complexe et il fait dans les Livres I à IV de l'*Énéide* figure d'exemple à double tranchant⁴⁴⁴. D'abord dépeint en tant que roi juste et valeureux, il est à la fin du Chant IV traité de per-

439 *Les Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, *op. cit.*, Seconde partie, p. 336-37/f. HH iiiii-f. HH iiiii v°.

440 *Eneydes*, f. xviii v°.

441 Incardona, *Le genre narratif sentimental en France*, *op. cit.*, p. 174 et seq.

442 *Les Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, *op. cit.*, Seconde partie, p. 347/f. II r°.

443 *Eneydes*, f. xc r°.

444 Sur la double nature d'Énée, voir par exemple Sarah Spence, « Felix Casus. The Dares and Dictys Legends of Aeneas », *op. cit.* et Karlsson et Moding, « Hélienne de Crenne Challenging Male Mastery », *op. cit.*

fide et de traire par Didon. Chez Crenne il apparaît comme d'autant plus trompeur⁴⁴⁵. Fidèle à sa promesse d'éclaircir le texte de Virgile, la traductrice rend plus explicite la pensée de Didon quand elle laisse la reine déclarer (comme elle le fait également chez Virgile) que, non seulement Énée n'a pas d'origine divine, mais qu'il est également le plus pervers et injuste de tous les amants :

O homme cruel, or ay je certaine evidence qu'en ta personne inhumaine aulcune foy ou integrité n'habite, qui me faict persuader qu'oncques déesse ta mere genitrice ne fut, ne jamais de l'antique generosité de la tres illustre noblesse Dardanique ton sang ne fut decoré : Certes il est plus facile à croire que Caucasus montaigne inhabitée entre pierres, scopules & durs rochers t'a engendré & porté : Et qu'après ta naissance infœlice Tigres Hircains, cruelz & feroces t'ont leurs mammelles baillées pour substance nutritive : Car tes fa[ç]ons et manieres aux leurs sont en crudelité equiparables. Doncques (sans plus riens dissimuler) te puis bien nommer celuy d'entre tous les desloyaulx amans le plus pervers et inique : puis que mon douloureux gémissement n'a eu puissance à compassion te provocquer⁴⁴⁶.

Chez Crenne, Énée doit, selon Didon, subir un châ-timent exemplaire :

O foy violée, O humaine lubricité, O integrité en chascun lieu lacerée. Las quelle altissime patience pourroit ceste trahyson si grande tolerer ? Certes j'ay juste cause d'adresser mes deplorables complaintes aux deificques puissances, affin que selon droict & raison, quelque vindicatif jugement sur toy se puisse promptement executer, à ce que toy estant puny de deserte condigne, cela puisse passer en manifeste exemple, tant aux modernes qu'à la posterité future, rendant tous amantz timides d'ainsi inconsiderément la foy violer⁴⁴⁷.

Le texte renoue ainsi avec la tradition de l'*exemplum*, comme le font également les *Angoysses douloureuses*.

Guénélic, l'amant et héros des *Angoysses douloureuses*, suit en quelque sorte une évolution inverse par rapport à celle d'Énée. Ayant été, dans la première partie, présenté comme un jeune homme amoureux, certes, mais peu fiable et indiscret, se vantant de ses conquêtes, il est dans la seconde et la troisième partie transformé en soupirant parfait selon le code courtois. Cette transformation est si remarquable qu'Hélisenne la commente en tant que narratrice au début de la seconde partie des *Angoysses douloureuses*, avant de parler « en la personne de son amy Guénélic »⁴⁴⁸, gardant en même temps, notons-le bien, le contrôle de sa narration. Ici il convient de rappeler la façon dont Didon décrit Énée au début du Livre IV des *Eneydes*, lorsqu'elle tombe amoureuse du Troyen :

[...] cest hoste en noz terres arrivé, en la personne duquel tant de louables vertus resident : il est si prudent et discret en tous cas et en modestie, et gracieux entretien tous aultres excède, et si le jugeroit on par conjecture remply de magnanimité, force et puissance⁴⁴⁹.

Nous constatons qu'Énée jouit, selon cette première perception que Didon a de lui, de toutes les qualités substantielles d'un parfait amant, et que la protagoniste Hélisenne souhaiterait relever chez Guénélic dans *Les Angoysses douloureuses*.

Le soupirant d'Hélisenne n'a pourtant pas les qualités martiales d'un chevalier ou d'un Énée, et, à la différence de celui-ci, ne prend pas la mer en quête d'une nouvelle patrie, mais pour retrouver la femme qu'il aime. En ce qui concerne le courage et l'adresse guerrière, c'est plutôt Quezinstra qui les possède. Si l'on veut trouver un Énée dans les *Angoysses douloureuses*, il faut l'imaginer dans une combinaison de Guénélic et de Quezinstra. Ce dernier sera, comme Énée, autorisé à faire une catabase. La descente aux enfers de Quezinstra semble toutefois plus inspirée par des sources italiennes et d'Ovide que de Virgile⁴⁵⁰.

⁴⁴⁵ Voir Ehrling et Karlsson, « A French 16th-Century Edition of Virgil's *Aeneid* », *op. cit.*, p. 279-80.

⁴⁴⁶ *Eneydes*, f. lxxxix v°.

⁴⁴⁷ *Eneydes*, f. xc r°.

⁴⁴⁸ *Les Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, *op. cit.*, Seconde partie, p. 231/f. AA iiiii.

⁴⁴⁹ *Eneydes*, f. lxxviii v°.

⁴⁵⁰ De Buzon dit à propos de la catabase de Quezinstra qu'il « est manifeste que H. de C. utilise surtout un passage du *Pérégrin* dans lequel elle intercale d'autres passages tirés de *Flamete*. Ces deux sources réutilisent des éléments ovidiens » (*Les Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, *op. cit.*, p. 490, note 123).

Alors qu'Énée rencontre Didon dans les champs des Pleurs, Quezinstra verra les âmes d'Hélisenne et de Guénélic « aux champs Helisiens, ou en douceur et félicité les âmes se reposent »⁴⁵¹.

Nous avons déjà soulevé le fait qu'Hélisenne, protagoniste des *Angoysses douloureuses*, peut être perçue comme une réincarnation de l'image double de Didon, d'abord épouse fidèle à toute épreuve, ensuite victime d'une passion mortelle. Il est à notre avis possible de voir une réincarnation d'Énée à la fois dans Guénélic et dans Quezinstra, le personnage d'Énée étant dans ce cas-là scindé en ces deux héros. Guénélic représenterait alors un Énée amoureux, toutefois peu digne de confiance, tandis que Quezinstra incarnerait Énée parcourant courageusement les mers aux côtés de Guénélic afin d'accomplir une mission (celle de retrouver Hélisenne) et étant comme le héros de Virgile autorisé à effectuer une catabase.

Si nous élargissons encore la perspective pour y inclure la totalité de l'œuvre de Crenne, nous avons suggéré qu'il est possible de mettre ses premiers trois livres – publiés, rappelons-le, avec le rythme d'un livre par an – à différents niveaux diégétiques, ces récits formant alors une œuvre cohérente⁴⁵², qui non seulement présente sa protagoniste Hélisenne bien vivante à la fin, mais lui permet aussi de vaincre son amour pour Guénélic – du moins dans le rêve raconté dans *Le Songe de madame Hélisenne* – et émerger comme une femme libre et indépendante. Quant aux *Epistres familières et invectives*, elles se laissent en partie insérer dans la trame des *Angoysses douloureuses*, où Hélisenne consacre son temps à écrire des lettres. Les seconde et troisième parties de ce roman (racontant les voyages peu vraisemblables de Guénélic) pourraient, avec *Le Songe de madame Hélisenne*, être enchâssées dans la première partie des *Angoysses douloureuses* justement comme des rêves. La transformation de Guénélic en parfait amant n'a alors lieu que dans les rêves qu'Hélisenne fait lors de sa captivité. On peut par ailleurs constater que *Le Songe de madame Hélisenne*, le dernier ouvrage de la trilogie, renoue avec la fin de

la première partie des *Angoysses douloureuses* : à la fin du rêve qu'Hélisenne fait dans le *Songe* est évoqué un lieu ressemblant fort à celui qui est relaté dans la première partie des *Angoysses douloureuses*, où elle avait été enfermée par son mari : le château Cabasus, avec la forêt qui l'entoure. Si l'on admet une telle lecture, les trois livres s'imbriquant pour former une seule œuvre, les voyages de Guénélic, son sauvetage d'Hélisenne et la mort commune des deux amants n'apparaissent alors que comme le produit de l'imagination d'une Hélisenne languissante dans sa tour. Les lettres figurant dans *Les Epistres* et qui ne cadrent pas avec l'action des *Angoysses douloureuses* seraient alors ultérieures à ce récit, montrant une femme combative qui revendique le droit des femmes à composer et publier des livres. Dans la mesure où Hélisenne est censée représenter Didon, elle ranime par ce biais la figure de la reine carthaginoise.

Il faut pour terminer constater qu'en ce qui concerne le style et le langage, les *Eneydes* ne se démarquent guère du reste de l'œuvre crennoise, tous ses livres faisant un emploi extensif de figures de style, de latinismes et de références au monde antique⁴⁵³. Pour résumer, on pourra entériner l'idée qu'il existe des rapports étroits entre les *Eneydes* et le reste de l'œuvre de Crenne en ce qui concerne les personnages, la thématique (l'amour, le rôle de la femme), le langage et les liens avec l'Antiquité.

LES ENEYDES DE CRENNE :

TRADUCTION, VERSION, ADAPTATION ?

Les Eneydes crennoises sont à la page de titre de l'ouvrage présentées comme une traduction des « quatre premiers livres des Eneydes du treslegant poete Virgile, Traduictz de Latin en prose Francoyse, par madame Helisenne ». Comme nous l'avons déjà constaté, il y a cependant lieu de s'interroger sur la nature de ce texte. Il faut tout d'abord rappeler que le terme « traduire » était récent à l'époque de Crenne, venant remplacer le mot « translater » (aussi utilisé par

⁴⁵¹ *Les Angoysses douloureuses*, éd. de Buzon, *op. cit.*, Tierce partie, p. 494/f. GGG 4 v°.

⁴⁵² Rappelons qu'ils furent aussi publiés dans un seul volume comme les Œuvres de l'autrice.

⁴⁵³ Comme nous l'avons déjà constaté, Mounier inclut l'autrice des *Angoysses douloureuses* parmi les auteurs qui ont voulu enrichir la prose de leur époque (Pascale Mounier, *Le Roman humaniste. Un genre novateur*, *op. cit.*, p. 235). À notre avis, les *Eneydes* de Crenne témoignent aussi de cette volonté.

Crenne) dans le sens de « transposer d'une langue dans une autre ». Il est également important de se souvenir du fait que les *Eneydes* de Crenne furent publiées à une époque de discussion intense concernant ce que doit être une traduction. Vue la nature de la traduction de Crenne, son emploi du terme semble indiquer que l'autrice adhère à une compréhension plus large du concept, permettant au traducteur de remanier, dans une certaine mesure, le texte.

On pourrait en effet s'opposer à l'emploi du terme « traduction » pour parler des *Eneydes* de Crenne du fait qu'une comparaison entre cet ouvrage et le texte éponyme d'Octovien de Saint-Gelais montre clairement que Crenne s'est servie de la traduction de Saint-Gelais lors de l'élaboration de son texte. On serait alors bien fondé à se poser la question de savoir si les *Eneydes* de Crenne ne constituent pas plutôt une mise en prose des *Eneydes* de Saint-Gelais que la traduction d'une partie de l'*Énéide* de Virgile.

Dans la présente introduction, nous avons à maintes reprises employé le mot « version » pour désigner les *Eneydes* de Crenne. Nous tenons à signaler que nous l'avons alors utilisé dans les sens suivants : « [c]haque des divers aspects que peut prendre un même texte selon des traditions ou dans des langues différentes » et « [c]haque des états d'un texte, d'une œuvre littéraire ou artistique qui subit des modifications »⁴⁵⁴. Lorna Hardwick voit pour sa part la « version » comme « a refiguration of a source which is too free and selective to rank as a translation »⁴⁵⁵. Cette définition pourrait s'appliquer aux *Eneydes* de Crenne en raison des nombreux ajouts et de l'emploi extensif de différentes figures de rhétorique, comme l'itération et l'amplification, mais aussi par le choix de n'inclure qu'une partie du texte de Virgile. Un aspect important dans ce contexte est aussi le remaniement consistant en la mise en prose des hexamètres du poète et la division

en chapitres, impliquant ainsi la forme du texte et aboutissant à une « reconfiguration ».

Aussi la page de titre des *Eneydes* précise-t-elle que la traduction de Crenne aspire à élucider et à décorer l'épopée virgilienne, projet pour le moins ambitieux, qui pourrait donner l'impression que la version de Crenne vise un public spécifique en adaptant à cette fin le texte de Virgile. Hardwick définit l'adaptation de la façon suivante : « a version of the source developed for a different purpose or insufficiently close to count as a translation »⁴⁵⁶. L'adaptation et la version sont ainsi tous les deux trop éloignées du texte source pour mériter le nom de traduction, la différence entre les deux étant que l'adaptation est élaborée dans un but différent par rapport à celui de son modèle.

Selon Linda Hutcheon, l'adaptation est la transposition reconnue d'un ouvrage identifiable. Pour cette chercheuse, qui souligne le fait que l'adaptation est à la fois un produit et un processus, l'adaptation suppose un acte d'interprétation qui implique l'appropriation ou le « sauvetage » de l'ouvrage adapté⁴⁵⁷. Nous estimons que les *Eneydes* remplissent ces critères : la source est indiquée et Crenne se permet de sélectionner les matériaux qui intéressent son propos et d'en infléchir la forme et le contenu en fonction de ses objectifs. Si l'adaptation comporte, selon Hutcheon, souvent un changement de médium, il n'en est pas toujours ainsi⁴⁵⁸ ; il est par conséquent possible de considérer les *Eneydes* comme une adaptation de l'*Énéide*. Un point important pour Hutcheon et d'autres théoriciens de l'adaptation est qu'il faut considérer une adaptation comme une œuvre à part, et ne pas la juger selon les critères de fidélité et de proximité à l'œuvre source⁴⁵⁹.

Hardwick utilise et définit aussi d'autres termes dans le contexte de l'adaptation, comme la « refiguration », qui implique « selecting and reworking material from a previous or contrasting tradition »⁴⁶⁰. On peut pour cette raison avoir recours à plusieurs de ces termes

⁴⁵⁴ Larousse en ligne, s.v.

⁴⁵⁵ Lorna Hardwick, *Reception Studies*, Oxford, Oxford University Press, 2003, p. 9-10.

⁴⁵⁶ Hardwick, *Reception Studies*, op. cit., p. 9.

⁴⁵⁷ Linda Hutcheon, *A Theory of Adaptation*, London ; New York, Routledge, [2006] 2013, p. 8.

⁴⁵⁸ Hutcheon, *A Theory of Adaptation*, op. cit., p. 170.

⁴⁵⁹ Hutcheon, *A Theory of Adaptation*, op. cit., p. 6-7.

⁴⁶⁰ Nous pouvons constater que parfois les termes évoqués par Hardwick se recoupent (le mot « reconfiguration » figure dans la définition de la version ; le mot « version » dans celle de l'adaptation).

pour désigner les *Eneydes*, en fonction de ce que l'on souhaite souligner.

Julie Sanders fait remarquer que l'adaptation est liée aux études d'intertextualité et de traduction⁴⁶¹. Tout en se concentrant, comme le titre de son livre l'indique, sur l'adaptation et l'appropriation, la chercheuse mentionne la multitude de termes utilisés dans le domaine de l'adaptation⁴⁶², ainsi que le fait que différentes adaptations peuvent être le résultat d'intentions et d'objectifs très variés⁴⁶³. Une adaptation peut, selon Sanders, constituer un commentaire du texte source, ou bien évoquer ou expliciter ce qui, par exemple, y était passé sous silence ou marginalisé. L'adaptation peut également viser à rendre une œuvre pertinente et intéressante aux yeux d'un nouveau public ou de nouveaux lecteurs⁴⁶⁴. Comme Hutcheon, Sanders nous rappelle que, bien souvent, l'adaptation implique un changement de genre ou de médium : un roman devient film par exemple, ou vice versa⁴⁶⁵, ou bien un texte source est adapté à une autre époque ou à une autre culture, avec changement de médium ou non⁴⁶⁶. Dans le cas des *Eneydes*, il s'agit ainsi de l'adaptation d'une œuvre classique à une autre époque et à des lecteurs contemporains de Crenne.

En ce qui concerne l'appropriation, encore un terme figurant souvent dans ce contexte, elle est selon Sanders plus éloignée de l'œuvre originale que ne l'est l'adaptation, et sa relation avec son modèle est plus complexe⁴⁶⁷. L'appropriation fait ainsi le plus souvent référence à sa source de façon moins explicite⁴⁶⁸, ce qui n'est pas le cas des *Eneydes*, dont la source est clairement indiquée ; cette œuvre appartiendrait pour cette raison plutôt à la catégorie de l'adaptation. Elle partage toutefois certains traits avec l'appropriation, notamment en ce qui concerne la façon qu'a la traductrice (puisque Crenne se donne pour telle) de « faire

sien » le poème épique de Virgile, non seulement par la forme, mais aussi par le changement de point focal, en faisant en sorte que Didon se trouve au centre de l'intérêt au lieu d'Énée, ce qui a pour résultat un changement de la problématique fondamentale : là où l'*Énéide* parle de guerre et de nécessité de conquérir l'Italie, les *Eneydes* mettent en lumière l'amour et la situation vulnérable des femmes, même celle d'une femme aussi puissante que Didon.

Comme le constate Christine Scollen-Jimack, « [i]t becomes clear that Hélienne is less concerned to give the reader a faithful rendering of a classical text than interested in creating what is almost a fictional work, loosely inspired by Virgil »⁴⁶⁹. Nous tenons en même temps à souligner que Crenne ne travaille pas de la manière des traducteurs de l'*Énéide* des siècles précédents, changeant l'ordre des événements et mélangeant l'*Énéide* avec d'autres textes. En comparaison du *Roman d'Enéas*, par exemple, les *Eneydes* suivent fidèlement le texte des quatre premiers livres l'*Énéide* et, même s'il y a des ajouts (surtout des amplifications), les écarts les plus importants sont signalés par la traductrice.

Il est important d'insister sur le fait que Crenne s'éloigne sciemment de sa source (et elle le fait remarquer !) ; c'est de cette façon qu'elle peut apporter du nouveau à l'œuvre de Virgile, la rendre actuelle et importante aux yeux de ses lecteurs et lectrices. Au lieu de juger les *Eneydes* à l'aune de la fidélité, nous pouvons les considérer comme un exemple puissant d'adaptation. C'est en lisant les *Eneydes* de cette perspective que nous pourrions découvrir leur richesse et tout leur potentiel.

461 Julie Sanders, *Adaptation and appropriation*, Milton Park, Abingdon, Oxon ; New York, Routledge, 2015, p. 21.

462 « version, variation, interpretation, continuation, transformation, imitation », etc. (Sanders, 2015, p. 22).

463 Sanders, *Adaptation and appropriation*, op. cit., p. 22.

464 Sanders, *Adaptation and appropriation*, op. cit., p. 23.

465 Sanders, *Adaptation and appropriation*, op. cit., p. 24.

466 Sanders, *Adaptation and appropriation*, op. cit., p. 24.

467 Sanders, *Adaptation and appropriation*, op. cit., p. 36.

468 La source étant « embedded », Sanders, *Adaptation and appropriation*, op. cit., p. 3.

469 Scollen-Jimack, « Hélienne de Crenne, Octovien de Saint-Gelais and Virgil », op. cit., p. 209-10.

PRINCIPES D'ÉDITION

Choix du texte

Comme nous l'avons déjà mentionné, aucune édition intégrale des *Eneydes* de Crenne n'a jusqu'ici vu le jour depuis la première édition datant de l'année 1541 (a.s.⁴⁷⁰). Il y a actuellement trois exemplaires connus de l'édition originale, à savoir un à Paris : Bibliothèque nationale de France (Bibliothèque de l'Arsenal, Rés. Fol. B.L.613, numérisé en 2016 et consultable en ligne) ; un à Genève : Bibliothèque de Genève (BGE Cxb 7699 ; 2e cote BGE Hd 91) ; un à Berlin : Staatsbibliothek zu Berlin (4^{er} Wd 810, numérisé en 2019 et consultable en ligne)⁴⁷¹.

Tout porte à croire que ces exemplaires proviennent de la même édition, en dépit de la mention manuscrite de l'année de publication 1545, ajoutée au crayon, sur la seconde page de titre et au dos de l'exemplaire de Berlin (cet exemplaire contient deux pages de titre avec leur verso). Les traces de l'existence d'une édition ultérieure des *Eneydes* de Crenne à celle comportant un privilège datant du 8 mars 1541 (a.s. – 1542 n.s.)⁴⁷² restent, malgré nos recherches, introuvables. L'information donnée dans l'exemplaire de Berlin concernant l'année de publication est donc probablement erronée, et pourrait être contemporaine du travail de restauration aboutissant à une nouvelle reliure de cet exemplaire, effectué en 1932 selon les informations indiquées dans le livre⁴⁷³ et dans les registres de la bibliothèque. Tous les trois exemplaires font état du même privilège (se trouvant au verso de la page de titre – pour une description, voir le chapitre sur la page de titre), et ils comportent aussi tous les mêmes fautes d'impression, à savoir :

° Une faute de foliotation : f. lix est devenu f. lvii (il y a par conséquent deux lvii).

° Quelques erreurs dans la numérotation des chapitres : dans Livre II, le chapitre VIII est devenu le chapitre IX (il y a ainsi deux chapitres IX, commençant aux f. xxxii v^o et f. xxxiiii r^o respectivement) ; dans Livre III, le chapitre XI est appelé chapitre II (f. lxii v^o) et le chapitre XVII est appelé chapitre XIII (f. lxxix v^o) ; au Livre IV, le chapitre XVI est devenu chapitre IX (f. lxxxviii v^o) et le chapitre XVII est devenu chapitre XV (f. lxxxix v^o).

° Une erreur dans le titre courant du premier livre : en haut du f. xxv v^o nous trouvons l'indication « Frazze du second livre », alors que ce folio appartient au premier livre.

° Il y a aussi des passages dans lesquels il semble manquer un mot. Au tiers livre, chapitre VI, f. lvii r^o (le bon), nous trouvons la phrase suivante : « O Seigneurs escoutez et retenez ententivement et revocquez la sequestrée esperance : et sçachez qu'ès parties marines y a une isle qui Crete se nomme, où le souverain Juppiter mena une tresfameuse et renommée. » Si l'on s'en réfère au texte de Virgile, le mot « vie » devrait être ajouté à la fin de cette phrase afin de la rendre complète. Il est à supposer que si l'exemplaire de Berlin (avec sa mention de l'année 1545 comme année de publication) était provenu d'une édition ultérieure, ces fautes auraient été corrigées, mais il n'en a rien été, le texte et les pages dans ces trois exemplaires sont identiques.

° Il convient cependant de faire remarquer ici que l'exemplaire de Genève présente un petit nombre de différences mineures par rapport aux autres exemplaires ; nous les signalons dans les notes accompagnant le texte des *Eneydes*. On peut supposer que ces différences sont apparues au cours du processus d'impression, au cours duquel des corrections mineures ont pu être apportées, avec pour conséquence que certaines différences peuvent exister entre les

⁴⁷⁰ Ainsi que nous l'avons fait remarquer, nous avons choisi de respecter le système en vigueur lors de la publication du livre (suivant le calendrier julien). Selon le calendrier grégorien, l'année de publication correspond à celle de 1542.

⁴⁷¹ Ce sont aussi les trois exemplaires des *Eneydes* mentionnés par Andrew Pettigree, Malcolm Walsby et Alexander S. Wilkinson dans *French Vernacular Books/Livres Vernaculaires Français. Books Published in the French Language before 1601/Livres Imprimés en Français Avant 1601*, 2 vol., Leiden, Boston, Brill, 2007, p. 767 (indiquant Margurite Briet comme traductrice).

⁴⁷² Rawles cite uniquement cette édition (Rawles, *Denis Janot, op. cit.*).

⁴⁷³ Première page de titre (au crayon) : ãi v^o.

exemplaires provenant du début de l'impression et celles imprimées à la fin⁴⁷⁴.

Nous n'avons pas trouvé d'informations sur le nombre d'exemplaires imprimés, et selon Rawles, spécialiste de Denis Janot, l'imprimeur de Crenne, cette information est rarement accessible⁴⁷⁵.

Les trois exemplaires actuellement connus seront décrits dans ce qui suit, mais commençons par constater qu'il est nécessaire d'avoir accès à tous les trois pour restituer le texte dans son intégralité : l'exemplaire de Paris est complet (c'est le seul des trois à comporter la « lettre dédicatoire » à François I^{er}), mais certains folios sont partiellement endommagés, rendant des mots et des passages difficiles, voire impossibles, à déchiffrer ; à l'exemplaire de Genève, il manque la dédicace et certains folios sont endommagés ; l'exemplaire de Berlin, quant à lui, ne comporte pas non plus la dédicace, son avant-dernier folio (f. cii) est gravement endommagé (il en reste un coin supérieur) et le dernier folio (f. cii) manque entièrement.

La partie principale du livre, c'est-à-dire la traduction de l'*Énéide*, se compose de dix-sept cahiers (sig. A-R6), chaque cahier étant constitué de trois bifeuillets, soit six feuillets ou douze pages (constituant ainsi des ternions). Dans l'exemplaire de Paris, cette partie est précédée d'un cahier de deux bifeuillets (un binion), soit quatre feuillets ou huit pages (sig. ā²⁻³), mais sans le dernier feuillet. Le premier feuillet (āi) contient la page de titre au recto et le privilège d'impression au verso. Les deux feuillets suivants (āii-iii) contiennent l'« epistre dedicatoire » adressée au roi François I^{er}. Ces deux feuillets, ne figurant pas dans les exemplaires de Genève et de Berlin, ont pourtant dû s'y trouver à l'origine, ayant fait partie du même cahier que la page de titre, qui existe dans tous les trois exemplaires. Puisque le dernier feuillet de ce cahier manque à tous les exemplaires actuellement connus, nous ne savons pas s'il était vierge ou s'il contenait du texte. Aux signatures des cahiers s'ajoute la foliotation (de i à cii, le premier cahier étant excepté)⁴⁷⁶.

Puisqu'il y a une foliotation courante dans la partie principale du texte, nous indiquons la signature du cahier uniquement pour le premier, le binion, qui a une foliotation séparée.

Paris

Bibliothèque nationale de France, Bibliothèque de l'Arsenal, Paris (Rés. Fol. B.L. 613)

Paris : Denis Janot [peu après le 8 mars 1541 a.s. date du privilège accordé pour trois ans]. - [212] p., folioté i – cii avec une erreur lvii pour lix (sig. ā3 ou 4), A-R6) : ill. ; in-folio.

Titre : LES QUATRE PRE- | miers livres des Eneydes du | treslegant poete Virgile, Tra-|duictz de Latin en prose Fran- | coyse, par ma dame Helisenne, | A LA TRADUCTION DESQUELZ Y A PLURA- | LITE DE PROPOS, QUI PAR MANIERE DE PHRASE Y | sont adjoustez : ce que beaucoup sert à l'elucidation & | decoration desdictz Livres, dirigez à tresillu- | stre & tresauguste Prince Francois pre- | mier de ce nom invictissime Roy | de France. | De Crenne | [marque de Denis Janot au vase de chardons, devises placées verticalement, à gauche, « Patere aut abstine. », à droite « Nul ne s'y frotte. »] | Avec Privilege. | [main] On les vend à Paris, en la Rue neufve nostre Dame à l'ensei- | gne saint JEHAN Baptiste, pres sainte | GENEVIEFVE des Ardens, par | Denys Janot

Verso du titre : privilège

(sig. ā ii- ā iii) ā EPISTRE DEDCATOIRE : [fleur de lys] A l'altissime Majeste | DU TRESILLUSTRE, TRESCHRESTIEN, | ET TRESSACRE ROY DES FRANCOIS PREMIER | de ce nom, La dame Helisenne rend treshumble | Salut & louenge sempiternelle. | [fleur de lys] | [gravure sur bois dans un compartiment orné] | [début du texte : « COMBIEN QUE LES ŒUVRES ANTIC- | ques, Roy treschrestien & prince tres magnanime, soient | assiduellement latitées & couvertes d'aultres choses plus | recentes... »].

F. i. (sig. A) : [fleur de lys] Sensuit la vie du | POETE VIRGILE. | Chapitre premier. | [début du texte :

⁴⁷⁴ Roger Chartier et Henri-Jean Martin, *Histoire de l'édition française, Tome 1. Le livre conquérant. Du Moyen Âge au milieu du XVII^e siècle*, Paris, Promodis, 1982, p. 294.

⁴⁷⁵ Rawles, *Denis Janot, op. cit.*, p. 2 « no evidence survives on edition size ».

⁴⁷⁶ Beaucoup de livres imprimés datant de cette époque contiennent une foliotation uniquement au niveau des cahiers, et les *Eneydes* apparaissent de cette perspective comme relativement modernes par rapport à l'usage de l'époque.

« VIRGILE QUI SUR TOUS LES POETES | fut tressubil & elegant... »].

F. ii. (sig. A ii) : Icy commence la narration | DU TRESELOQUENT POETE VIR- | gile, par laquelle il donne manifeste intelligence de la | cause qui stimuloit l'altissime déesse Juno de porter | inimytié perpetuelle au magnanime Eneas, duquel elle | estoit inveterée Insidiatrice. | Chapitre II. | [gravure sur bois dans un compartiment orné, début de la traduction :] « JAY PROPOSE D'EXHIBER PAR MES ES- | criptz, la ruyne & extermination de la tresinclyte & populeu- | se cité de Troye... ».

F. Cii. (sig. R) v° : Fin de la Traduction du | QUATRIESME LIVRE DES ENEYDES | DE VIRGILE, NOUVELLEMENT IMPRIME A | Paris, par DENIS Janot Imprimeur & Libraire, | Demourant en la rue neufve nostre Dame à | l'enseigne saint JEHAN Baptiste, | pres sainte GENEVIEFVE des Ardens. | De Crenne. | [marque de Denis Janot au vase de chardons, devises placées verticalement, à gauche, « Patere aut abstine. », à droite « Nul ne s'y frotte. »].

Remarques :

Cet exemplaire des *Eneydes* vient des collections Paulmy, lesquelles ont permis de fonder la bibliothèque de l'Arsenal⁴⁷⁷. Avant d'appartenir à Paulmy, il faisait partie de la bibliothèque du duc de La Vallière, grand bibliophile. Le livre figure dans le catalogue de vente établi par Jean-Luc Nyon touchant la vente de la seconde partie de la bibliothèque du duc, prévue pour les premiers jours du mois de décembre 1784⁴⁷⁸. La cote figurant dans le catalogue de Nyon (12462) est inscrit au feuillet de garde de l'exemplaire.

Reliure en veau fauve. L'exemplaire fut restauré en mai 1963 à l'atelier de restauration au site Richelieu de la Bibliothèque nationale de France⁴⁷⁹. On a alors effectué une restauration du papier avec la technique du doublage (à l'aide de papier « japonais »), et également une restauration de la reliure, avec remplacement du dos⁴⁸⁰. Avant cette dernière restauration, le volume fut doté d'une nouvelle reliure au XVIII^e siècle. L'ancien dos, datant de cette époque, a été gardé à la fin du volume lors de la dernière restauration en date. L'ancien et le nouveau dos portent les deux le texte « ENEIDE DE VIRGILE. PAR HELIZANNE » (en lettres dorées). L'ouvrage était probablement également relié au XVI^e siècle, mais il ne reste aucun élément permettant d'imaginer le type de reliure qui le recouvrait à cette époque⁴⁸¹.

L'exemplaire est en bon état ; il est complet à l'exception du folio â iv qui manque (et qui n'existe dans aucun des exemplaires actuellement connus). Il y a quelques taches de graisse, mais tous les folios sont lisibles, à l'exception de xiiii r°-v° ; xvii r°-v° ; xxiii r°-v° ; xxxii r° ; xxxiii r°-v° ; xxxiiii v° ; xxxv r°-v° ; xxxvi v° ; xxxix r°-v° ; xv r-v r°-v° ; xlii r°-v° ; xliiii r°-v° partiellement ; xlv r° partiellement ; lvii r°-v° partiellement ; lx r°-v° partiellement, lxxiii v°.

C'est le seul exemplaire actuellement connu à comporter la dédication à François I^{er}.

Tout comme les autres exemplaires connus, le volume contient les fautes d'impression mentionnées ci-dessus.

Division en 114 chapitres au total (Livre I : 29 ; Livre II : 28 ; Livre III : 23 ; Livre IV : 34, avec les erreurs de numérotation mentionnées ci-dessus).

⁴⁷⁷ « Le marquis de Paulmy y constitua à partir de 1756 une vaste collection encyclopédique, transformée en bibliothèque publique en 1797. » <https://www.bnf.fr/fr/bibliotheque-de-larsenal>.

⁴⁷⁸ *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. le duc de La Vallière*. Partie 2, Tome 4, Poésie, n°s 12256-16999. Seconde partie, disposée par Jean-Luc Nyon l'aîné... Dont la vente se fera dans les premiers jours du mois de Décembre 1784. Tome premier [-sixième] A Paris, chez Nyon, 1784, p. 26. (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10414051/f1.item>). Il existe également un acte d'achat par rapport à cette partie de la bibliothèque du duc de la Vallière, datant de 1786 : *Acte d'achat par M. de Paulmy de la seconde partie de la bibliothèque La Vallière*. 4 mars 1786 (Henry Martin, *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France, Paris, Bibliothèque de l'Arsenal. Tome Huitième. Histoire de la bibliothèque*, Paris, Librairie Plon, 1890, p. 142).

⁴⁷⁹ Sophie Nawrocki, cheffe du service communication et conservation à la bibliothèque de l'Arsenal, Bibliothèque nationale de France - direction des collections, communication personnelle, le 20 octobre, 2014.

⁴⁸⁰ Nadine Férey-Pfalzgraf, chargée du fonds de livres anciens de la bibliothèque de l'Arsenal, Bibliothèque nationale de France, communication personnelle, le 23 juin et le 7 août, 2023.

⁴⁸¹ Nadine Férey-Pfalzgraf, voir note précédente.

Page de titre : « Du Roy », ajouté à la main après le mot « Privilège ».

Genève

Bibliothèque de Genève, Genève (BGE Cxb 7699 ; 2e cote BGE Hd 91)

Exemplaire incomplet. L'exemplaire est en bon état à l'exception de quelques pages avec des taches de graisse (f. lxxxvi-lxxxviii, entre autres). La description générale correspond à celle de l'exemplaire de Paris, à l'exception d'une partie du cahier ā (sig. ā ii- ā iii) EPISTRE DEDICATOIRE, qui manque dans l'exemplaire de Genève.

Comme les autres exemplaires actuellement connus, le volume contient les fautes d'impression mentionnées au début du chapitre.

Remarques :

En marge du texte il y a un assez grand nombre d'annotations manuscrites anciennes, probablement datant du XVI^e siècle. De nombreux mots et passages du texte sont soulignés à la plume. Le contreplat supérieur porte des annotations manuscrites, peut-être du XVI^e siècle : une de cinq lignes qui a été rayée et une autre de six lignes qui est plus lisible⁴⁸².

Il n'y a pas d'informations précises en ce qui concerne la façon dont le livre a été acquis par la bibliothèque, mais nous avons obtenu les renseignements suivants de la part du Département des livres anciens de la bibliothèque :

Il [l'exemplaire] n'est pas mentionné dans le catalogue manuscrit de 1572 de la bibliothèque. En revanche

il est signalé dans le catalogue commencé en 1612, mais la mention est d'une main différente de celle qui a commencé la rédaction de ce catalogue, ce qui pourrait laisser entendre qu'il est peut-être entré dans la bibliothèque un peu après 1612. [...] Le catalogue qui suit celui de 1612 date des années 1650. On peut donc raisonnablement penser que le livre est entré dans notre Bibliothèque durant la première moitié du XVII^e s. [...] Nous ne savons pas si le livre a été acheté ou donné. Nous ne connaissons donc pas sa provenance⁴⁸³.

Reliure en veau brun. La reliure est ancienne, probablement du XVI^e siècle, mais le dos a été restauré⁴⁸⁴. Cette restauration n'est ni documentée, ni datée, et il est par conséquent difficile de dire quand elle a eu lieu, mais elle peut remonter au XVIII^e siècle⁴⁸⁵. Le nom de la traductrice n'apparaît pas sur ce dos, seulement le nom de l'auteur, Virgile, en lettres dorées⁴⁸⁶. Ce dos n'est donc pas identique à celui de l'exemplaire de Paris (ni celui de Berlin, dont le dos original n'a pas été gardé), ce qui n'étonne pas, car à l'époque à laquelle est paru l'ouvrage, les livres n'étaient souvent pas reliés lors de leur vente, et l'acheteur avait recours à un relieur pour parfaire l'extérieur de son livre⁴⁸⁷.

Berlin

Staatsbibliothek zu Berlin, Berlin (4" Wd 810)

Exemplaire incomplet. La description générale correspond à celle de l'exemplaire de Paris, avec les exceptions suivantes : il y a deux exemplaires de ā i (page de titre au recto, privilège au verso), tandis que les f. ā ii-ā iii, avec l'EPISTRE DEDCATOIRE, y manquent, ainsi que le f. ā iv ; l'avant dernier folio (f.

⁴⁸² Un texte (couvrant la page entière) se devine à travers la feuille comportant ces annotations, qui y est superposée et collée. Même chose pour le contreplat inférieur, qui laisse aussi deviner un texte à travers une feuille superposée.

⁴⁸³ Jean-Luc Rouiller, collaborateur scientifique, Département des livres anciens (communication personnelle le 29 octobre, 2019). Voici le titre du catalogue manuscrit de 1612 : *Catalogus librorum Bibliothecae Genevensis scriptus anno Domini MD-CXII* (Arch. BPU Dk1 ; folio 67v. pour la mention du livre).

⁴⁸⁴ Il n'était pas commun de mettre le titre sur le dos du livre avant le XVIII^e siècle. Sur ce sujet, voir p. ex. Sara Werner, *Studying early printed books, 1450–1800 : A practical guide*, Hoboken & Chichester, Wiley Blackwell, 2019, p. 75. Voir aussi Edith Diehl, *Bookbinding. Its Background and Technique*, vol. 1, New York-Toronto, Rinehart & Company, 1946, p. 65.

⁴⁸⁵ Magali Aellen Loup, conservatrice-restauratrice à la Bibliothèque de Genève (communication personnelle le 15 février, 2023).
⁴⁸⁶ Ce qui renforce l'impression que la restauration du dos du livre ne remonte pas plus loin que le XVIII^e siècle (Magali Aellen Loup, communication personnelle le 15 mars, 2023).

⁴⁸⁷ James Raven & Goran Proot, « Renaissance and Reformation », in James Raven (éd.), *The Oxford illustrated history of the book*, Oxford, Oxford University Press, 2020, p. 151 ; David Pearson, « Bookbinding », in Michael F. Suarez & Henry R. Woudhuysen (red.), *The book : A global history*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 254-55 ; Sara Werner, *Studying early printed books*, op. cit., p. 23, p. 71-72.

ci) est déchiré, plus de la moitié manque ; le dernier folio (f. cii) manque entièrement.

Comme les autres exemplaires actuellement connus, le volume contient les fautes d'impression mentionnées au début du chapitre présent.

Remarques :

Cet exemplaire fut restauré en 1932 (la date de la restauration est indiquée au contreplat arrière du livre et dans les registres de la bibliothèque : Staats-Bibliothek 9.9.32. Ex libris (peu lisible) page de titre.

Seconde page de titre : l'année de publication 1545 indiquée au crayon. Nous pensons qu'il s'agit d'une erreur commise lors de la restauration du livre, en 1932. La même année figure sur le dos du livre (celui-ci datant de la reliure faite en 1932).

Nous avons fait relever deux des filigranes de cet exemplaire : f. xviii (armoirie, bande) et f. xcii (licorne sanglée – voir illustrations appendice).

Le tampon⁴⁸⁸ à la première page de titre montre que le livre intègre les collections de la bibliothèque entre 1919 et 1945, plus précisément entre 1919 et 1932, l'année de la nouvelle reliure.

Transcription

Notre transcription de la version d'Hélisenne de Crenne de l'Énéide respecte la graphie de l'édition originale dans la mesure du possible, suivant toutefois, dans l'ensemble, les conseils de l'École Nationale des Chartes : « Conseils pour l'édition des textes de l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècle) »⁴⁸⁹.

Les changements auxquels nous avons procédé par rapport au texte de Crenne sont les suivants :

° Les lettres *i* et *u* ayant valeur de consonne sont transcrites respectivement par *j* et *v*

° Les mots agglutinés sont séparés (par exemple *tresillustres* est transcrit *tres illustres*), sauf dans le titre. En revanche, des mots qui forment aujourd'hui un seul mot, mais qui sont séparés dans le texte (par exemple *long temps*), n'ont pas été réunis

° En ce qui concerne l'accentuation, nous respectons en principe les usages graphiques de l'époque

° Nous avons toutefois procédé à la régularisation de l'accentuation de *à* préposition et au rétablissement de la forme non-accentuée (*a* verbe) et du *où* pronom relatif par opposition au *ou* conjonction de coordination ; de l'adverbe *là* par opposition au déterminant *la* ; de la préposition *ès* par opposition à la forme verbale *es*.

° L'accent aigu sera également, au besoin, ajouté sur la lettre *e* pour distinguer le *e* tonique du *e* atone en monosyllabe ou en syllabe finale (p. ex. né, tombé). On n'accentuera pas les finales en *-ee* (*nee*, *armee*) là où il n'y a pas d'accent dans le texte

° Tous les autres accents et toutes les absences d'accents sont conservés

° Nous avons introduit, en le signalant, l'apostrophe, conformément à l'usage actuel dans les cas où elle fait défaut dans le texte

° La transcription respecte la ponctuation, ainsi que l'emploi des majuscules et des minuscules

° Les abréviations et les esperluettes ont été résolues

° Le *s* long a été transcrit en caractère moderne

° Nous avons facilité la lecture des voyelles nasales en enlevant le tilde et en ajoutant un *n* ou un *m*

° Les coquilles évidentes sont corrigées et signalées.

° Toute intervention est signalée de façon suivante :

- les crochets < > signalent un ajout ;
- les crochets > < signalent une suppression ;
- les crochets droits [] signalent une modification

(par exemple *autez* corrigé en *au[tel]z*)

MISE EN PAGE DES ENEYDES

Nous avons donné une description des trois exemplaires restants des *Eneydes* (ch. Principes d'édition), et nous avons entre autres pu constater que le format in-folio était d'ordinaire réservé à des ouvrages savants. La mise en page du livre renforce l'impression d'une œuvre érudite par les manchettes, fréquentes dans les *Eneydes* et contenant en grande partie des informations sur le monde de l'Antiquité, ou bien des informations concernant des parties ajoutées au texte de Virgile. Les références faites à des auteurs et des sources de l'Antiquité et du Moyen-Âge contribuent aussi à l'aspect

⁴⁸⁸ Tampon rouge placé en-dessous des mots « Avec Privilege » : « Preussische Staatsbibliothek, Berlin ».

⁴⁸⁹ Ces conseils sont consultables sur le lien suivant : http://theleme.enc.sorbonne.fr/cours/edition_epoque_moderne/edition_des_textes (repéré le 10 septembre 2023).

savant du livre. La mise en page rappelle en effet celle d'éditions précédentes de l'*Énéide* en latin, contenant les commentaires de Servius et d'autres érudits.

À la partie supérieure de chaque page, il y a un titre courant indiquant le titre de la partie : « EPISTRE DEDICATOIRE » aux folios sig. ā ii v^o-ā iii v^o. Ensuite, les versos indiquent, en fonction de la partie actuelle, « FRAZE DU PREMIER LIVRE », « FRAZE DU SECOND LIVRE », « FRAZE DU TIERS LIVRE » ou « FRAZE DU QUATRIESME LIVRE », tandis que les rectos complètent l'information par l'inscription « DES ENEYDES »⁴⁹⁰. Les cahiers contenant les *Eneydes* (et qui suivent le premier cahier avec la page de titre, le privilège et la dédicace pour l'exemplaire de Paris) sont foliotés de façon continue de « Fueil i » à « Fueil cii », cette indication étant donnée à la partie supérieure de la page, à droite du titre courant.

Pour le corps du texte, les caractères romains sont utilisées⁴⁹¹ ; au début des chapitres, il y a une lettrine, souvent décorée, et la première ligne des chapitres est mise en majuscules. Avant l'indication du chapitre, il y a un court résumé de celui-ci. La dédicace, ainsi que 41 des 114 chapitres sont précédés d'une gravure sur bois. Ces caractéristiques mises à part, les quarante

lignes en une colonne de la page ne sont pas divisées en paragraphes.

À la partie inférieure droite, il y a normalement une réclame, aux rectos précédée du sigle du cahier (ā ii-ā iii, A i-R iv, les folios v-vi des cahiers respectifs ne portant pas cette information).

Quelques autres éléments typographiques :

Une fleur de lys précède le titre du premier chapitre (f. i la vie du poete Virgile, chapitre premier). À certains endroits, le texte se termine par un cul-de-lampe (Epistre dédicatoire, fin chapitres I.8, I.14, I.22, III.9, III.15, et IV.32 ; fin des premier et troisième livres, ainsi que le colophon « Fin de la Traduction du quatriesme livre des Eneydes de Virgile, nouvellement imprimé à Paris, par Denis Janot Imprimeur & Libraire, Demourant en la rue neufve nostre Dame à l'enseigne saint Jehan Baptiste, pres sainte Genevieve des Ardens ». En-dessous de cette indication vient le nom de la traductrice, « De Crenne », suivi de la marque de l'imprimeur. Une main précède la strophe citée à la fin du ch. III.10.

⁴⁹⁰ Avec une faute de frappe f. lxxviii v^o, qui lit « quatriesme » (nous soulignons). Il y a également une erreur dans le titre courant du premier livre : en haut du f. xxv nous trouvons l'indication « Frazze du second livre », alors que ce folio appartient au premier livre.

⁴⁹¹ Voir Rawles, *Denis Janot, op. cit.*, p. 56 et seq. ; 712 pour une description détaillée des autres polices utilisées.